

9e Année-No 6

JUIN 1916

Notre roman complet :

DISPARU

par Brada

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



UNE GLACIERE SANS GLACE. (Voir intérieur page 17)

Dans ce numéro: Les aéroplanes sans guide (Tragiques épisodes de la guerre aérienne). Travaux féminins Travaux d'amateurs. Les sept merveilles du monde (Le Phare d'Alexandrie) L'Astrologie des personnes nées en juin.

Et quantité d'autres articles d'actualité et d'intérêt historique ou documentaire. Voir le sommaire complet à la page 3.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

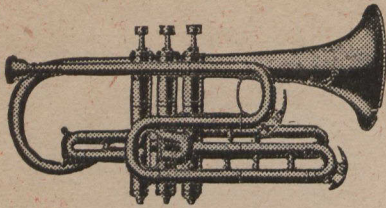
Maison Fondée en 1852.

Chs. Lavallée

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR

D'INSTRUMENTS de MUSIQUE et
MUSIQUE en FEUILLE



REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang.,
Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon,
France, J. W. York & Sons, de
Grand Rapids, Mich.

35 Boulevard St-Laurent, - Montreal
TEL. BELL MAIN 554



N'oubliez pas Mesdames

QUE LA

Ganterie Royale

EST LE MAGASIN PAR EXCELLENCE
POUR VOS

Gants, Bas, Corsets, Etc.

483, Ste-Catherine Est

Tel: Est 3341

" ALLIGATOR "



est une marque de supériorité, et lorsqu'elle se trouve sur des

**VALISES, SACS DE VOYAGE, SACO-
CHES, HARNAIS, ETC.**

soyez certain qu'on vous offre ce qu'il y a de mieux sur le marché

Saumontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

338 Rue Notre Dame Ouest, Montreal, Can.
(Près de la rue McGill)

SUCCURSALES:

L'ALLIGATOR

413 ouest, rue Ste-Catherine

BAZAR DU VOYAGE

452 est, Ste-Catherine

SOMMAIRE DU No DE JUIN 1916

	Pages
La mouche	5
Retour de Verdun. Quatrain illustré	6
Les aéroplanes sans guide. Tragiques épisodes	7
Juin. Poésie, par Albert Lozeau	9
Ornements sauvages	10
Travaux féminins. Aumônières de communicantes	11
Glace pour un pique-nique	12
Comment utiliser les courtes-pointes	12
Travaux d'amateurs. Comment imprimer des feuilles d'arbres	13
Les Sept merveilles du monde. Le Phare d'Alexandrie	15
Une glacière sans glace	17
Les masques noirs dans l'armée allemande	18
Pour les photographes amateurs	19
Reliques appartenant au trésor impérial d'Autriche	20
Batteuses primitives	21
Le déjeuner d'une armée d'éléphants	21
Le Barbier boche	22
Les sources intermittentes	23
Les Prussiens et Napoléon	24
Le Prince André Poniatowski	24
La cuisine électrique et la vie chère	25
Le Pardon de St. Guirec	25
Qu'est-ce qu'un trillion?	26
La récompense du génie	26
Le garde-manger d'un oiseau	27
La Prophétie de Mayence	28
Une proposition peu ordinaire	28
Caravansérails	29
La Protection du czar avant la guerre	30
Le Corso	31
Calcul trop hâtif	31
Pour faire de la chaînette	33
Ce que coûte la guerre	34
ROMAN: <i>DISPARU,</i> par BRADA.	35
Le Prix d'un Papillon	111
Le vœu d'un africain	112
Un souvenir cher à Adelina Patti	112
L'humble résidence d'un homme de génie	113
Jeu nouveau	114
Câble pour la traction des remorqueurs	114
L'astrologie gratuite du mois de Juin	115
Un musée intéressant	119
Schiller les connaissait bien	119
Propos de prisonniers	120
Plantes électriques et carnivores	121
Fortune immense du czar	122
Le général Pétain, glorieux défenseur de Verdun	123
La Préméditation	124
Jérusalem menacée de destruction	125
Un outil géant	128
Un colporteur chinois	129
Tunnel sous-marin entre le Danemark et la Suède	134
Un premier ministre poulaire	134
Les scaphandriers de guerre	134
Enigmes russes	136
Le Kapok	138
Truc de Boche	140
La Tête de Guillaume	142
Titres chinois	144
Les Grandes vallées	146
Le Danube	146

**BOTTINES
ET SOULIERS
POUR
GARCONS
ET
FILLES
A
TOUS LES
PRIX**



**BOTTINES
ET SOULIERS
POUR
DAMES
ET
MESSIEURS
DES
DERNIERS
MODELES**

THOMAS DUSSAULT,

Bottier Fashionable

281, Ste-Catherine Est

Tel. Est 2434

Montréal.



\$5 et \$6.00



\$5 et \$6.00

La Revue Populaire

Vol. 9, No 6

Montréal, Juin 1916

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne ga-
rantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LA MOUCHE



Elle a des ailes et ce n'est pas un oiseau; elle a une trompe et ce n'est pas un éléphant; elle est agaçante et ce n'est pourtant pas une belle-mère, elle est autre chose que tout cela: la mouche tout simplement, c'est-à-dire un sale insecte et un insecte sale.

L'homme, qui extermine sans difficulté les plus gros animaux, paraît impuissant contre cet avorton que nous ramène en bataillons compacts le présent mois de juin.

A ceux qui croiraient encore que l'on exagère les défauts des mouches, nous ne répèterons jamais assez que la mouche transporte du fumier à la cuisine, de la charogne putréfiée au biberon et les germes des pires maladies sur le visage de tout le monde.

La mouche va se poser sur des déchets innombrables pour lesquels elle paraît avoir une tendresse toute spéciale et vient ensuite promener sur vos aliments et sur vous-mêmes ses pattes contaminées de la plus hideuse façon.

Les mouches! mais elles sont propres, au contraire, affirment certaines person-

nes; regardez-les, toujours elles se nettoient les ailes comme un chat le museau!

Oui, mais ce qu'elles enlèvent, elle ne vont pas le porter dans la boîte aux déchets; elles ont été l'y chercher et elles vous le rapportent en détail et aggravé de microbes qui ne demandent qu'à croître et embellir!

C'est ainsi qu'elles vous font cadeau gentiment du choléra, de la dysenterie, de la diarrhée infantile, de la tuberculose, de la fièvre typhoïde et de bien d'autres choses encore. Demandez à votre docteur ce qu'il en pense!

On a tort de dire "Faible comme une mouche". Cet insecte a tué plus de gens et ruiné plus de familles qu'on ne le pense ce qui n'empêche pas que ceux qui crient "Au danger", se font traiter de pessimistes qui ont peur de tout, même des mouches...

Cependant, si on les écoutait un peu plus, le défilé des petits cercueils blancs vers le cimetière serait peut-être moins long pendant la saison d'été...

Et si chacun le voulait bien, la race des mouches ne disparaîtrait peut-être pas complètement mais elle serait vite réduite à l'impuissance.

Seulement, il s'agit de le vouloir.

Roger Francoeur.

RETOUR DE VERDUN



Teufel!... j'avais rêvé d'un écrasant succès
A Verdun que j'ai cru d'un trop facile accès
Je m'y suis fait broyer comme sous une meule!
Et ce sont les français qui m'ont cassé la g...

Vols Emouvants de la Guerre

LES AÉROPLANES SANS GUIDE

Quelques tragiques épisodes de l'air

L'observateur qui ne connaît pas la manœuvre de l'avion fait preuve d'une belle témérité. Il est à la merci d'une balle ou d'un éclat atteignant le pilote et se trouve en ce cas, dans la situation la plus tragique qui se puisse imaginer.

Et, lorsque le pilote n'est pas mortellement atteint, lorsqu'il n'est qu'évanoui, abandonnant les commandes ! Songez à celui qui l'accompagne, impuissant, ne pouvant qu'essayer de le faire revenir à lui.

Le 13 juin 1915, au cours du bombardement d'un champ d'aviation, un projectile atteint très gravement à la jambe un capitaine.

L'aviateur perd connaissance, laissant

son appareil voguer au gré du vent.

Son bombardier, un caporal, se rend compte du péril et, à 6,500 pieds dans les airs, prodigue ses soins à l'officier qu'il parvient à ranimer. Malgré la souffrance, le pilote réussit à rentrer à son port d'attache.

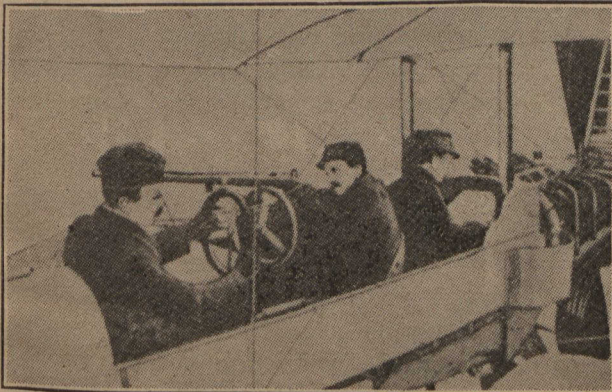
De même, le 31 juillet 1915, le capitaine anglais Liddell, allant bombarder Ostende, croise en route un aviatik qui le mitraille. Une balle touche l'avion, rencontre un corps dur, est réduite en menus fragments qui pénètrent dans la jambe de l'officier, y faisant une cinquantaine de blessures.

La douleur provoque une syncope. L'appareil décrit une série d'évolutions bizarres, que termine un impeccable looping, puis il se redresse et plane lentement. Mais que va être la chute ?

Ces secondes d'intense émotion paraissent des siècles au bombardier. Tout à coup, — victoire ! — Liddell reprend ses sens, se rend compte de la situation, saisit la direction et rentre sans encombre.

Quelques jours après, il mourait des suites de ses graves blessures.

Autre accident enregistré le



L'aéroplane de chasse

14 décembre 1915. Un navire anglais, transportant du charbon, s'était échoué, devant la Panne, en Belgique, et, depuis deux jours, les aviateurs ennemis, qui s'en étaient aperçus, venaient très régulièrement bombarder cet objectif, sans le moindre succès, d'ailleurs.

Le charbonnier restait intact et la pluie de bombes ne parvenait qu'à faire des ravages parmi les poissons approchant de la côte. Les appareils allemands, cependant, venaient à faible hauteur, arrivant par la mer, et s'enfuyaient aussitôt après avoir déclenché leur charge.

QUE SE PASSE-T-IL ?

Vers 3 heures de l'après-midi, deux hydravions passaient des lignes au-dessus de l'Yser et se dirigeaient, en longeant le rivage, vers leur cible habituelle. Un de nos biplans, réglant un tir d'artillerie, avisait les agresseurs, et abondonnant son observation, piquait, sans hésitation vers eux pour engager le combat.

Il n'était plus qu'à 900 pieds, et tous les soldats en bas se préparaient à assister à une angoissante rencontre, lorsque l'hydravion le plus proche tirait une première bande de mitrailleuse. Le duel se terminait aussitôt, sans même que notre représentant eût riposté.

Les poilus, déçus, commençaient déjà à plaisanter le courage des nôtres. On apprenait, dans la soirée, que l'observateur avait été très grièvement blessé par une balle, qui avait traversé sa poche et pénétré dans l'épaule gauche.

Son pilote, ne se rendant pas compte de ce qui se passait, continuait à rechercher la position favorable pour ouvrir le feu, mais rien, toujours rien, son compagnon n'actionnait pas son arme. Irrité, il se retourne et que voit-il ? Son observateur

étendu dans la nacelle, les yeux fermés, évanoui.

Il croit d'abord que l'Allemand l'a tué, et, sans tarder, se précipite à la descente, s'en va rejoindre son aérodrome, pour y déposer la dépouille lugubre. Le passager n'était, fort heureusement, que blessé.

Enhardis par leurs succès, les Allemands, voyant la roue libre, s'empressent de continuer leur mission, qu'ils espèrent meurtrière.

Ils se croient définitivement tranquilles, lorsque, au loin, un petit appareil venant de Dunkerque, arrive à toute vitesse. Il approche, en faisant près de 100 milles à l'heure. C'est un biplan de chasse monoplace, piloté par un officier anglais qui assume, à la fois, les fonctions délicates de pilote et de mitrailleur.

Lorsque les deux aviateurs ennemis le voient, il est trop tard. Ils ne peuvent échapper au choc. L'Anglais se dispose à attaquer, choisit l'un des hydravions et ouvre le feu à moins de cinquante verges de lui. Les soldats dans leurs trous, perçoivent distinctement le bruit de la fusillade réciproque. Les bandes de mitrailleuses sont déroulées, de part et d'autre.

Soudain, l'un des appareils allemands vacille dans les airs, perd l'équilibre et s'écroule comme une masse. Les flots se referment sur lui. Jugeant la situation critique, l'autre hydravion ne cherche pas à venger son camarade. Demi-tour et la fuite.

QU'EST DEVENU LE VAINQUEUR

Au lieu de rentrer pour faire son rapport, l'oiseau victorieux pique en chandelle vers les nues et se dirige à toute vitesse vers la pleine mer. Que signifie cette manœuvre inattendue ? Que se passe-t-il ? Les minutes s'écoulent et l'avion ne

revient pas.

On s'inquiète. Les versions les plus fantaisistes circulent. Pourquoi l'Anglais est-il allé se perdre au large, alors qu'en quelques coups d'ailes il serait rentré à son port d'attache ?

Ce n'est que le lendemain qu'on recevait des nouvelles.

Au cours de l'engagement aérien, l'Anglais avait été touché par une balle. Dès que la bataille avait été terminée par la chute de l'ennemi, il était tombé inanimé sur son siège.

Dans ce mouvement, il avait tiré sur le levier qui, répondant aussitôt avait lancé le petit biplan à l'assaut de l'atmosphère, dans un cabrage émotionnant.

Quelques instants après, le pilote, le visage fouetté par le grand air, avait repris peu à peu ses sens. Il regarde : au-dessous de lui, la mer, pas de rivage à l'horizon.

La situation est critique. Depuis combien de temps vogue-t-il ainsi ? Il n'en sait rien. A-t-il encore de l'essence en

quantité suffisante pour rentrer ? Il l'ignore. Et puis cette course vers l'inconnu, comment doit-il la modifier pour retrouver son chemin ?

Il cherche à se fier à la boussole et se dirige tant bien que mal, mais ses forces le trahissent et il perd de nouveau connaissance. Cette fois, il n'a pas entraîné le levier. Au contraire, il l'a légèrement poussé en avant et l'avion plane, descend et se pose sur la mer d'une façon parfaite, miraculeusement.

Secoué par la houle, sur son frêle esquif, il revient à lui une seconde fois. Il constate sa situation avec effroi, se croit perdu...

Non, il sera sauvé après avoir vu la mort de si près, à plusieurs reprises, en quelques instants ; un torpilleur anglais, qui avait assisté de loin au combat aérien et vu la fuite étrange du triomphateur s'était mis aussitôt à sa poursuite.

Il arrivait à temps pour secourir le vaillant blessé et le ravir aux flots, prêts à l'engloutir.

JUIN

Mois des roses, splendeur des jardins reflouris ;
Lilas clairs égrenant au vent leurs grappes mûres ;
Sève grasse qui monte épaissir les ramures ;
Essais d'ailes, avec de joyeux petits cris ;

Parfums, soleil, azur, abeilles ; frais abris ;
Brises, ruisseaux d'argent ; mélodieux murmures ;
Fleurettes qui seront des fruits : cerises, mures ;
Ombre verte des bois ; sentiers ; rêves repris...

O juin prodigieux ! ô juin riche et superbe,
Qui fais frémir aux champs les jeunes blés en herbe,
Et les grands nénuphars flotter sur l'eau qui dort.

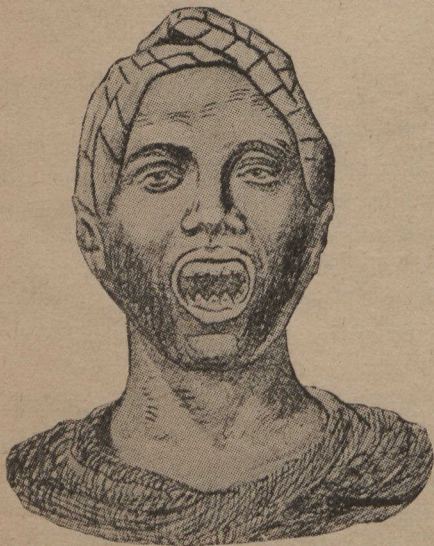
Avec l'aide du ciel souriant et de l'onde,
Tu tiendras ta promesse, ô mois d'ardeur féconde,
Ta promesse de paix, de fruits et de miel d'or !

Albert LOZEAU.

ORNEMENTS SAUVAGES

Certains peuples de race noire ou jaune, qui sont demeurés réfractaires à la civilisation, ont de singulières idées sur la beauté physique.

En dehors du tatouage, qu'ils ont presque tous adopté, ils ont recours à certaines marques qui servent à les distinguer les uns des autres, en sorte qu'un expert peut, à première vue, dire à quelle tribu appartient tel ou tel indigène.



Les dents limées d'un Moï

Par exemple, les Bayas du Congo français portent tous une cicatrice partant du sommet du front et se plongeant vers le milieu du nez, coupant ainsi en deux le haut de la figure. Les femmes ont, en outre, la figure et la poitrine couvertes de dessins en bleu, faits par petites coupures juxtaposées.

Ailleurs, elles se percent une narine pour y introduire un bâton de corail ou une perle.

Sur les bords de la rivière Nana, d'autres femmes portent dans la lèvre supérieure une rondelle de bois de la grosseur d'une pièce de 50 cents.

Une des plus curieuses coutumes, qui se rencontre en Indo-Chine comme en Afrique, est celle du limage des dents. Les Moïs, qui peuplent les régions montagneuses de l'Annam, le pratiquent avec obstination, malgré les avis de nos médecins coloniaux.

Vous aurez une idée de la stupidité de cette coutume en lisant ces quelques lignes écrites par un administrateur en tournée.

“Un grand dadais se prosterne trois fois et demande au docteur un remède contre le mal de dents. Il ouvre une bouche aux dimensions de four. Un cri d'horreur m'échappe: les incisives du maxillaire supérieur sont limées jusqu'à la gencive, celles du maxillaire inférieur sont taillées en forme de triangle.

“Le patient nous raconte que cette mutilation est usitée dans sa tribu et que s'y soustraire serait vouloir renoncer à se créer un foyer. L'opération dure de dix à quinze jours; le limage se fait au moyen d'une pierre ponce; inutile d'ajouter qu'il est très douloureux.”

—o—

Souvent certaines personnes malades désirent avoir l'heure tout près d'elles, mais ne peuvent pas supporter le tic tac d'une montre. Si tel est le cas, mettez la montre sous un verre à boire ordinaire. Le patient pourra voir l'heure mais le tic tac sera arrêté complètement par le verre.



Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

LES AUMONIERES DE COMMUNIANTES

Parmi les accessoires qui font partie du costume de communiant, l'aumônière est l'un des plus chers, si peu qu'on désire un article un peu coquet. C'est aussi l'un des bibelots qu'on offre volontiers et c'est pourquoi nous avons pensé rendre service à de nombreuses lectrices en leur indiquant comment elles peuvent, elles-mêmes, confectionner cet objet.

Que faut-il, d'abord, pour établir une aumônière? Un morceau de soie: moire, satin, ottoman, faille ou taffetas de 12 pouces de longueur et 16 pouces de largeur, quelques écheveaux de soie floche ou une boîte de petites perles irisées ou de cristal blanc—ces broderies de perles se font beaucoup à l'heure actuelle—puis 2 verges de grosse ganse de soie blanche ou bien 3 verges de ruban assorti au genre du tissu employé, selon qu'on préfère encadrer le petit sac d'une cordelière ou d'un ruban ruché ou froncé, et enfin, un morceau de toile de soie blanche pour doubler, de la même dimension que l'étoffe qui sert pour le dessus.

On peut donner à l'aumônière

re diverses formes suivant le goût. Cependant, elle doit demeurer toujours plus haute que large, qu'elle adopte la forme d'une bourse (voir la fig. 1) ou la forme classique (voir la fig. 2).

Qu'il s'agisse de la première ou de la seconde, on procède toujours de la même façon pour la couper, la broder, l'assembler. On prépare, d'abord, en papier ou en mousseline à patron deux morceaux, l'un représentant la partie intérieure de l'aumônière, c'est-à-dire celle qui com-

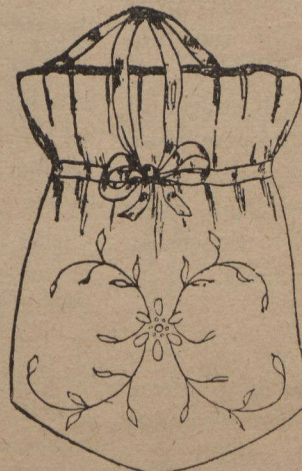


FIG. I.

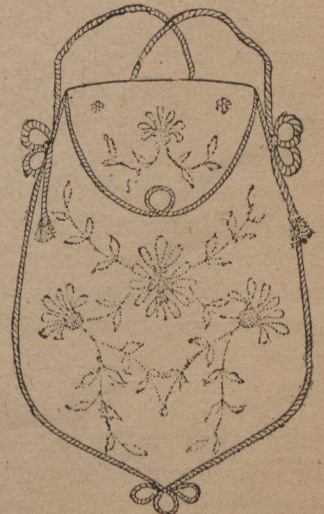


FIG. II.

prend la patte qui rabat sur le dessus, et la partie extérieure, sans patte, et sur laquelle seront disposés les beaux motifs de broderie. On place ces deux pièces sur la soie choisie, et l'on coupe en laissant de bonnes coutures. On double de mousseline fine, on dessine les guirlandes et on les perle ou on les brode, comme on préfère, en maintenant, pendant l'exécution du travail, chaque partie bien tendue sur une toile à broder, autant que possible.

On taille ensuite dans la toile de soie deux morceaux identiques aux deux pièces qui composent le sac, puis on les assemble. On réunit le dessus et le dessous de l'aumônière par une couture piquée à la machine ou par un point arrière très serré. On glisse la doublure à l'intérieur (couture contre couture) et on la rabat dans le haut. Il s'agit ensuite de coudre tout autour la cordelière sans qu'elle resserre la soie ni qu'elle demeure trop lâche. Les trèfles qui ornent le haut et le bas sont préparés au fur et à mesure sans que la cordelière soit coupée le moins du monde. Lorsqu'on encadre d'un ruche de ruban, celui-ci doit être froncé, puis posé sur l'un des deux morceaux avant que le tour soit fermé car sa tête doit être prise dans la couture afin d'obtenir une plus grande netteté.

Si, pour une aumônière, la broderie est toujours très riche, celles d'entre vous, mesdames, qui ne pratiquent pas ce genre de travail peuvent, sans hésitation, avoir recours à la broderie de perles; ce sera au moins aussi joli et très à la mode.

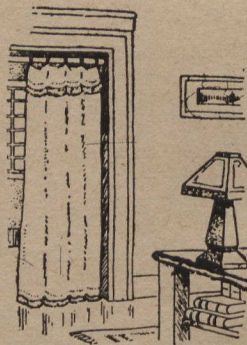
D'une tonne de charbon employé pour faire le gaz on tire 140 livres de goudron. De cette quantité de goudron on tire plus de 2000 teintes différentes de couleur aniline.

GLACE POUR UN PIQUE-NIQUE

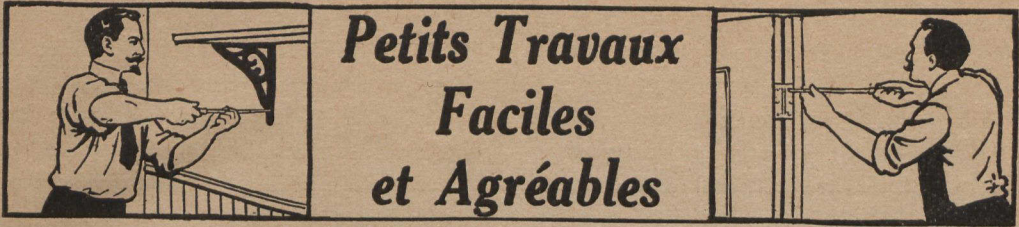
Lorsque vous voulez apporter de la glace à un pique-nique, faites un sac assez grand pour contenir la glace, ensuite un autre beaucoup plus grand, et remplissez l'espace entre les sacs avec de la sciure de bois. Le sac de l'intérieur sera à l'épreuve de la chaleur.



COMMENT UTILISER LES COURTES-POINTES



Plusieurs personnes ont de jolies courtes-pointes anciennes qui ont été faites au métier par leurs grand'mères et qu'elles ne veulent pas utiliser parce qu'elles ont des bords effrangés. J'en avais de très jolies bleues et blanches. J'en ai donc coupé une ou deux, juste au centre, j'ai ourlé les bords proprement et j'ai mis de la grosse frange blanche, à la partie supérieure et au bord de chaque moitié et je les ai suspendues sur des perches à rideaux, sur ma porte de salon où elles font de très belles portières. Elles font encore de jolis petits tapis pour une chambre à coucher. Essayez un de ces procédés, et vous serez satisfaite du résultat.



COMMENT IMPRIMER DES FEUILLES D'ARBRES

De jolis dessins de feuilles d'arbres, convenables, pour toutes sortes de décorations, peuvent être faits par toute jeune fille qui a un peu de patience. Les dessins imprimés, reproduisent exactement l'envers d'une feuille d'arbre telle que vous l'aurez choisie. On doit se procurer une certaine quantité de feuilles lorsqu'il y en a en abondance, et les mettre sous presse entre du papier buvard, jusqu'à ce qu'elles soient unies et bien sèches.

Les impressions sont faites avec des couleurs à l'huile ou de l'encre d'imprimeur éclaircie avec un peu de benzine. Les impressions doivent être faites sur du papier bristol ou sur du papier à aquarelle, un papier uni et pesant est le meilleur pour cet usage.

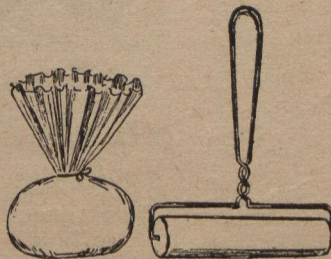
Il faut procéder comme suit: Prenez un morceau de fer-blanc ou de verre, ou toute autre surface unie qui n'absorbera pas l'huile, et étalez un peu de peinture ou d'encre sur cette surface. Si vous employez une peinture à l'huile, la couleur peut être éclaircie,

avec de l'huile de lin ou de l'huile d'œillette; si vous préférez l'encre, éclaircissez-la avec de la benzine, et n'oubliez pas de bien mettre le bouchon sur la bouteille aussitôt que vous aurez versé le liquide, parce que la benzine est très inflammable.

Mettez la feuille d'arbre sur une feuille de journal, passez dessus un rouleau de caoutchouc qui aura été auparavant recouvert avec de l'encre ou de la peinture, ce qui s'opère en passant le rouleau sur la couche d'encre étendue sur le verre ou sur le fer-blanc. Si un rouleau n'est d'aucune utilité, la peinture ou l'encre peuvent être appliquées avec un tampon fait en roulant un morceau de coton absorbant dans du coton à fromage; la manière de

faire ce tampon est très facile, d'après notre gravure.

Prenez ensuite la feuille par sa tige et placez-la de manière à ce que le côté humide soit couché sur le papier que vous désirez imprimer, couvrez-la avec un morceau de papier blanc très mince, le papier servant à écrire au crayon est



Rouleau de caoutchouc — un instrument peu coûteux
Tampon de coton à fromage et de coton absorbant.

préférable, et, avec un doigt mis sur le centre de la feuille pour l'empêcher de jouer, frottez-la bien partout avec l'index de l'autre main, puis enlevez ensuite le papier et la feuille d'arbre. Si l'ouvrage a été soigneusement fait, une parfaite impression de l'envers de la feuille restera sur la feuille de papier. Les parties qui sont trop pâles peuvent être retouchées avec un petit pinceau en poil de chameau.

Comme ces dessins peuvent encore être imprimés sur de la soie ou sur du bois blanc uni, plusieurs articles de fantaisie pourront alors être décorés avec ces jolis dessins. Les calendriers, les baromètres, les cadres, etc, sont au nombre de ces articles que vous pourrez orner ainsi.

De jolis accessoires de table pour le dîner ou le souper peuvent être faits avec des dessins de feuilles d'arbre en couleur, comme par exemple le menu ou les cartes pour désigner les places. Un papier à aquarelle bien uni est le meilleur pour cet usage, mais il ne doit pas être assez épais pour que la feuille ne puisse pas être découpée tout autour avec une paire de ciseaux pointus.

Les calendriers peuvent être faits de deux manières différentes : d'abord, en collant un petit calendrier que vous pourrez acheter dans une librairie, sur la feuille imprimée, qui pourra être suspendue par un ruban, ou, si vous désirez un calendrier pour votre pupitre, vous pourrez alors coller un support au dos de ce calendrier.

Le second moyen, c'est de couper des

petites ouvertures, longues et étroites dans la feuille imprimée et le papier, et passer ensuite un ruban aux trois places découpées comme vous pourrez voir dans l'une de nos gravures; sur le ruban du haut, les mois peuvent être peints, le ruban du milieu pourrait contenir les jours de la semaine, et le ruban du bas, les dates. Ces rubans peuvent être tirés en arrière ou avancés au fur et à mesure que vous désirez changer les dates.

Pour faire des cadres d'image, les impressions de feuille peuvent être faites sur le papier à aquarelle, avant de les monter



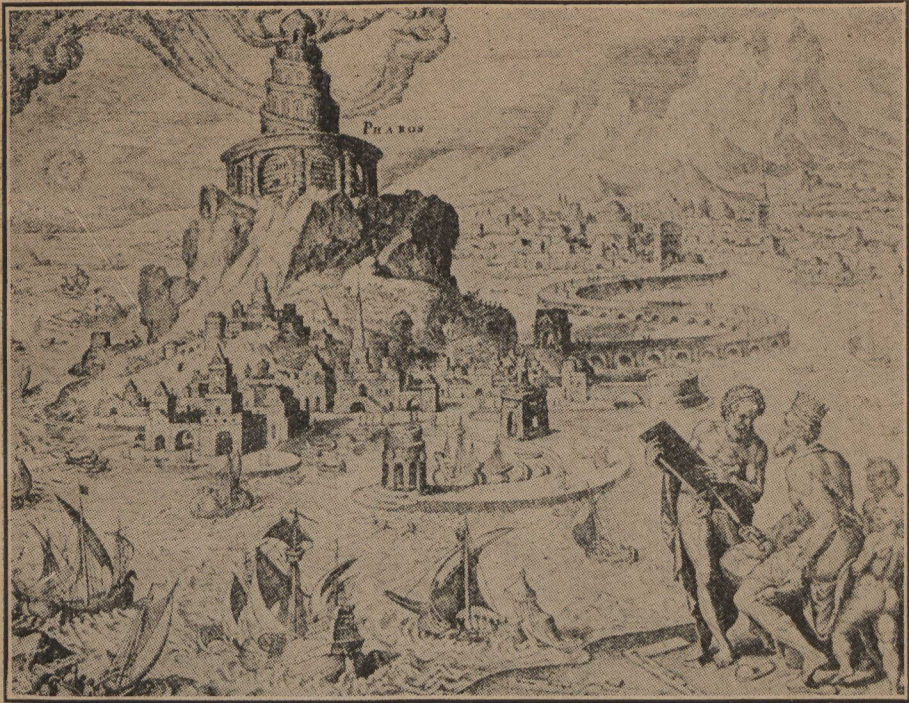
Menu, cartes pour désigner les places et calendriers faits avec des dessins de feuilles d'arbres.

ou directement sur les cadres.

Les peintures à l'huile rouges, brunes ou jaunes, semblables aux couleurs du feuillage d'automne, peuvent être adoptées pour cet usage en outre de la couleur verte de la feuille.

L'inscription et la bordure d'un menu peuvent être faites avec de la peinture dorée ou argentée. Un bord doré ayant l'apparence d'être déchiré peut être peint au bord de la feuille pour rendre moins visible la partie découpée.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE



LE PHARE D'ALEXANDRIE

Dans le No de Mai de la "Revue Populaire" nous avons parlé de deux merveilles de l'antiquité : les Pyramides d'Égypte et le Colosse de Rhodes. Aujourd'hui nous rappellerons ce que fut le Phare d'Alexandrie.

Dans des Nos subséquents nous expliquerons ce que c'était que le Jupiter Olympien de Phidias, le Temple d'Artémise à Ephèse, les Jardins suspendus de Sémiramis et le Tombeau du roi Mausole à Halicarnasse.

Nous aurons ainsi vu la série complète des sept merveilles dont on parle souvent et sur lesquelles on n'a généralement que fort peu de détails.

Le Phare d'Alexandrie pourrait rappeler à la réalité des choses ceux qui s'imaginaient que les phares sont une invention moderne.

En fait, le fameux "Pharos", dont notre gravure vous soumet une vue très décorative, a prêté son nom à toutes les constructions de ce genre que l'on a édifiées depuis sur tous les points du globe pour venir en aide à la navigation.

Dû à l'initiative de Ptolémée II Philadelphe, ce phare fut édifié sur une petite île, l'île de Pharos, qui était jointe à la ville par un môle de près d'un mille de long. Ce môle est clairement indiqué à gauche de notre gravure ; vous le voyez

partir du bas du rocher sur lequel s'élève le phare et se diriger en serpentant vers Alexandrie. Comme vous l'avez deviné, le phare doit son nom à l'îlot sur lequel il était construit.

Alexandrie, qui sous les Pharaons, n'était qu'un village, dut sa fortune à Alexandre le Grand qui, en 332, fit aménager son port. Cette cité devint bientôt la première ville du monde après Rome, l'entrepôt du commerce avec l'Égypte et le siège d'une civilisation raffinée.

On y admirait des palais somptueux et, au temps de Strabon qui nous en a dressé la nomenclature, ses principaux monuments étaient : le palais de Sérapis, tout en marbre, le grand Théâtre, le Poseidon, le Timonium, l'Emporium ou la Bourse, Le Gymnasium, la Palœstra, le Temple de Saturne, le Mausolée d'Alexandre et le grand Coesarum, auprès duquel étaient les deux obélisques connus sous le nom d'Aiguilles de Cléopâtre, aujourd'hui à Londres et à New-York.

On aura enfin l'idée de l'importance de cette ville en apprenant qu'au temps d'Auguste, elle comptait 300,000 habitants, hommes libres et esclaves.

Comme on le concevra aisément par l'énumération qui précède des anciens monuments d'Alexandrie, cette ville fut, au cours du siècle dernier, l'objet de persistants efforts de la part des archéologues pour en exhumer les antiquités. Malheureusement, les Arabes qui, en 641 conduits par Amru, s'étaient rendus maîtres d'Alexandrie, avaient semé partout la destruction.

Les archéologues grecs, surtout, s'acharnèrent à découvrir sous les décombres les restes d'un passé de splendeur, parce qu'ils étaient justement fiers d'une ville qui est la gloire de leur histoire nationale.

Mais de nombreuses difficultés ont entravé les efforts des savants, en particulier le fait que certaines parties de l'Alexandrie historique sont inondées, tandis que l'Alexandrie moderne, qui s'est relevée des ruines de l'ancienne sous Méhémet Ali, s'est installée sur le même terrain, circonstance qui rend les fouilles impraticables en certains endroits.

Du phare, il ne reste plus que des souvenirs. Il avait été construit par Sostrate de Cnide. On dit que ses feux s'élevaient à une hauteur de 660 pieds au-dessus du niveau de l'eau. Il fut détruit par un tremblement de terre au treizième siècle et ses ruines furent visibles jusqu'en 1350.

Si le phare d'Alexandrie mérite de passer à la postérité en raison de ses dimensions et de sa magnificence, il ne fut néanmoins pas le premier bâtiment de ce genre. Les plus anciens phares furent les tours bâties par les Libyens dans la Basse-Égypte, constructions très primitives, il est vrai, mais où le feu était régulièrement entretenu par des prêtres.

“A Suivre.”

— o —

Aux Indes et dans l'Indo-Chine les enfants sont très précoces et, à l'âge où chez nous la plupart des enfants vont à l'école, les enfants dans ces pays sont déjà d'habiles ouvriers. Mais c'est surtout pour conduire les éléphants au travail que le plus grand nombre d'enfants est employé. L'éléphant, très docile et très intelligent, est employé principalement pour le travail dans les bois, où on lui fait rouler jusqu'aux rivières les bilots provenant des arbres abattus. Des enfants de 6 et 7 ans accompagnent chacun de ces animaux et jamais ils n'ont de misère pour se faire obéir.

UNE GLACIÈRE SANS GLACE

Faites une caisse en fil métallique de trois pieds et demi de hauteur, douze pouces de largeur et quinze pouces de longueur, avec deux tablettes mobiles, de douze à quinze pouces de distance, à l'intérieur. Mettez ensuite deux morceaux de bois d'un pouce, en travers de la partie

pelée flanelle Canton parce qu'elle est fabriquée dans la ville de Canton de l'état de l'Ohio, États-Unis, doit être faite de manière à couvrir toute la caisse; et deux coussins doubles en flanelle Canton, de six pouces carrés, pour former les mèches, sont cousus à la partie supérieure, de



supérieure, sur la toile métallique, assez bas pour pouvoir mettre un plat carré. Peinturez la caisse entière en blanc.

Mettez à la partie supérieure le plat de douze pouces qui doit contenir l'eau et l'autre sous la caisse, ce dernier est destiné aux égouts.

Une couverture de flanelle blanche ap-

chaque côté, de manière à ce qu'ils puissent tremper dans l'eau à une profondeur de deux ou trois pouces. Des boutons et des boutonnieres permettent d'ouvrir la porte sans laisser entrer d'air chaud.

Lorsque la caisse est mise dans un endroit ombrageux où l'air peut circuler librement tout autour, et que les mèches,

sont tenues constamment dans la quantité d'eau qui est dans le plat à la partie supérieure, elle devient alors une glacière sans glace, parce que l'eau qui descend dans les côtés du drap s'évapore continuellement, retirant la chaleur de l'intérieur et abaissant par là la température de cinquante degrés.

Le prix de revient de cette glacière "sans glace" est le suivant :

Bois pour le cadre	\$.10
1 boîte à biscuits (12 pouces par 12 pouces)10
1 grande boîte à biscuits (15 pes par 20 pouces)25
1 boîte de fer-blanc émaillée en blanc15
2½ verges de flanelle blanche Can- ton35
Boutons10
Fil métallique (7 pieds)28
<hr/>	
Total	\$1.33

Une autre glacière semblable, mais bien meilleur marché, peut être faite avec l'étagère que vous employez pour vos plantes d'hiver.

Les choses suivantes sont requises pour sa confection :

2½ verges de flanelle blanche Canton	.35
1 petit plat à vaisselle10
1 plus grand plat à vaisselle25
<hr/>	
Total70

Celle-ci est d'une construction plus primitive et n'est pas entourée de fil métallique, mais donne autant de satisfaction que la précédente.

LES MASQUES NOIRS DANS L'AR- MEE ALLEMANDE

M. G. Pétrou, dans ses récits périodiques sur la guerre, signale un fait curieux constaté en Courlande, sur la route de Chlok et sur celle de Mitau.

"Voici, écrit-il, une nouvelle preuve qui montre à quel point l'espionnage et la trahison régnaient en Courlande. Sur la route de Chlok, une de nos patrouilles aperçut un groupe d'éclaireurs allemands dont les guides, une quinzaine d'hommes, portaient des masques noirs. A l'apparition inattendue des nôtres, les Allemands firent passer les hommes masqués à l'arrière. Les Russes, intrigués, attaquèrent résolument l'ennemi qui s'enfuit, laissant sur la route les morts et les blessés. Parmi les cadavres se trouvaient deux des hommes masqués; tous deux étaient allongés, le visage contre le sol, les mains crispées, les cheveux collés sur la tête.

"Quand on les retourna, personne ne put réprimer un mouvement d'horreur : le visage n'était qu'une plaie hideuse. Il paraît évident qu'après qu'ils étaient tombés, frappés mortellement ou non par nos balles, quelqu'un des leurs avait dû leur brûler le visage avec un liquide corrosif pour qu'on ne pût les reconnaître, même après leur mort.

"Pourquoi ce secret? Qui cache-t-on ainsi, même mort?"

"Indubitablement, ces hommes masqués sont des traîtres habitant la région ou des espions allemands y ayant vécu. On les défigure pour que les Lettons qui guident nos patrouilles et connaissent parfaitement le pays ne puissent les reconnaître et ensuite découvrir les foyers d'espionnage et de trahison."

POUR LES PHOTOGRAPHES AMATEURS

Presque tout le monde, aujourd'hui, est plus ou moins photographe. Mais tout le monde n'a pas le "chic" de faire de bons portraits.

C'est que la plupart des amateurs, lorsqu'ils font poser un ami devant leur appareil, négligent le plus souvent quelques principes qui sont le secret des professionnels.

Vous photographiez une dame dont la taille est au-dessous de la moyenne. Neuf fois sur dix, elle sera mécontente de votre cliché qui la fera paraître encore plus petite. Si vous voulez "flatter" votre portrait, il faut faire paraître la dame plus grande qu'elle ne l'est en réalité. Le moyen est simple. Tout dépend de la hauteur à laquelle vous placez votre appareil, relativement au sol, parce que la ligne d'horizon est toujours au même niveau que votre objectif.

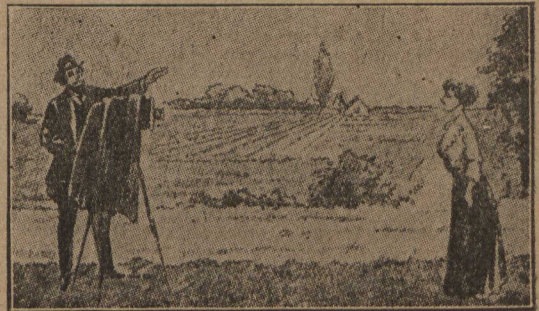
Ainsi, si votre appareil est placé très haut, comme le montre le premier de nos dessins, l'horizon s'étend au loin, à la hauteur des épaules de la petite dame, et l'effet produit est d'accentuer la petitesse de sa taille.

Si, au contraire, vous abaissez l'appareil et, par conséquent, l'objectif, la ligne d'horizon atteindra la dame beaucoup plus bas et elle semblera par conséquent, dans la photographie, être une femme de très haute stature.

En un mot, vous l'aurez flattée et, si on lui demande jamais le nom d'un bon amateur photographe, elle vous désignera tout de suite, car elle dira que vous êtes le seul "à l'avoir réussie".

Et tout cela grâce à un petit truc bien innocent et bien simple!

Si vous désirez avoir des photographies de votre personne pour donner à vos amis, vous devez d'abord bien soigner votre toilette, ne pas mettre des robes trop fastueuses ou trop à la mode, mais plutôt d'aussi simples toilettes que possible, et ceci pour la raison qu'une robe trop éclatante et trop somptueuse diminuerait de beaucoup la valeur de votre portrait, et de plus cette toilette ne sera



Mauvaise méthode: rapetisse.

pas à la mode du tout après quelques années.

Si vous désirez donner de vos portraits à vos amis les plus chers, afin qu'ils puissent posséder une de vos photographies, mettez une robe de soirée avec une écharpe très légère sur vos épaules. Ne faites photographier que votre tête et vos épaules et votre portrait sera toujours charmant, même pour les générations futures. Les gens, en prenant votre portrait, plutôt que de regarder votre figure, ne s'extasieront pas devant vos vêtements

qui seront démodés, pour dire en même temps: Ah! ils s'habillaient comme des insensés à cette époque-là!

Ne mettez jamais de chapeau, parce qu'il sera bientôt hors de mode. Ne vous peignez pas d'une façon dépassant les limites de la mode, peignez-vous proprement et simplement, tenant le juste milieu de la mode. Ne vous habillez pas en bleu, parce que cette couleur paraîtra blanche, ni en rouge parce que cette couleur paraîtra noire. Habillez-vous en gris pâle ou en brun ou en tout autre tissu légèrement orné de dessins, et ces toilettes paraîtront admirablement. Ne mettez



Bonne méthode: grandit.

pas de bijoux, ils ne paraissent jamais bien sur les portraits. Si vous portez toujours des verres, gardez-les alors, autrement vos amis ne vous trouveront pas naturelle, parce que vos yeux auront une tension excessive.

Les hommes ne devront jamais faire couper leurs cheveux juste avant d'être photographiés, parce que ceci les fera paraître comme ayant de "très petites têtes" ou comme étant chauves. De meilleures photographies seront obtenues avec des cheveux longs, légèrement brossés, plutôt qu'avec des cheveux coupés très courts. Jamais les hommes ne de-

vront mouiller leurs cheveux ni les séparer, le résultat est hideux sur un portrait. Que vos cheveux soient bien secs et légèrement brossés. Un homme paraîtra toujours mieux sur un portrait avec des cheveux quelque peu ébouriffés, plutôt qu'avec des cheveux mouillés et peignés très lisses.

Les cravates ne doivent pas être ornées de dessins, soit de points, de carreaux ou de lignes quelconques; elles mirent sur un portrait comme le fanal d'une locomotive. Mettez plutôt une cravate foncée, ou d'un brun clair ou gris. Un petit homme paraîtra beaucoup mieux et ses épaules aussi, s'il met de préférence un habit clair, tandis qu'un gros homme devra s'habiller de noir ou de bleu. Il n'y a rien qui paraisse plus niais sur un portrait d'homme qu'une fleur à sa boutonnière,—hormis que ce soit un habit du soir—, et, comme pour un portrait de femme, ne faites photographier que votre tête et vos épaules, si c'est pour donner à vos amis, parce que ce n'est pas une photographie de vos habits mais de votre personne qu'ils désirent.

— o —

RELIQUES QUI APPARTIENNENT AU TRESOR IMPERIAL D'AUTRICHE

Au nombre des nombreux trésors que possède la maison d'Autriche, figurent plusieurs reliques sacrées qui feraient la fortune d'une église.

Ces reliques sont les suivantes: un clou de la vraie croix; un fragment de la vraie croix; une pièce de bois de la mangeoire de l'étable de Bethléem; des morceaux du tablier porté par la Sainte Vierge et une dent de St-Jean-Baptiste.

BATTEUSES PRIMITIVES

On a conservé longtemps, dans les provinces méridionales de la France, l'ancienne méthode de dépiquer le blé, connue des Grecs et des Romains.

Elle consistait à faire sortir le grain des épis en soumettant ceux-ci au piétinement des chevaux sur une aire aplanie et consolidée pour cette opération.

Les batteuses, il semble inutile de le rappeler, ne sont, en effet, que des inventions modernes. A tel point que, dans de nombreuses régions, tenues en dehors du progrès, on bat le blé au moyen de fléaux.

Le procédé qui consistait à faire faire aux sabots des chevaux le travail des fléaux ou des batteuses est excessivement ancien. Même, des boeufs furent jadis employés à cette opération, au même titre que des chevaux; et c'est ainsi que les Hébreux battaient leur blé.

Quoiqu'il en soit, rien n'était plus pittoresque que le dépiquage du blé au moyen des chevaux. On choisissait pour cela les bêtes les plus fringantes et les plus indociles. On en plaçait cinq ou six, les unes à côté des autres; et pendant que quelques agriculteurs les retenaient par la bride, des femmes et des enfants, armés de fouets, forçaient les chevaux à se cabrer et à piétiner dans tous les sens l'aire jonchée d'épis. Des cris étaient poussés, pour activer le mouvement des chevaux couverts de sueur, et que l'on calmait seulement pour renouveler la



provision de blé à battre.

Les batteuses constituèrent, cela va sans dire, un grand progrès. Elles exécutent le travail plus rapidement et sans accident. Enfin, et surtout, elles permettent de conserver la paille qui, avec le procédé d'autrefois, était rendue à peu près inutile, tellement elle était hachée et endommagée.

— o —

LE DEJEUNER D'UNE ARMÉE D'ÉLEPHANTS

Dans l'armée des Indes où l'on emploie un grand nombre d'éléphants, ceux-ci reçoivent deux fois par jour leur nourriture. A heure fixe on les amène en rangs devant la nourriture qui est espacée en ligne devant eux. Le déjeuner de chaque éléphant comprend 10 livres de riz renfermé dans cinq paquets de 2 livres chacun. Le riz est enveloppé dans des feuilles attachées par quelques brins d'herbe. Au commandement "attention" chaque éléphant élève sa trompe et le cornac jette un paquet de riz dans la bouche de l'animal. Par cette méthode aucun grain de riz n'est gaspillé.

LE BARBIER BOCHE

Dans la "Liberté", Maurice Donnay raconte qu'il s'est rencontré avec un soldat convalescent, lequel lui raconte ses impressions d'hôpital.

Ce soldat demande à être rasé. Comme il n'y a pas dans cet hôpital de coiffeur attitré, on lui envoie un Figaro d'occasion.

Or, que voit-il s'approcher de lui en faisant mousser le savon dans le bol? Un Boche! un prisonnier boche, barbier attitré de l'hôpital. Par son obséquiosité, ses platitudes, il s'était glissé dans ces fonctions. Le blessé n'en croit pourtant pas ses yeux. Il s'assure:

—Mais tu es boche, toi?

—Oui, répond placidement le fils d'Arminius.

—Et tu crois que tu vas me raser?

Et Lefranc d'entrer dans une grande colère:

—Eh! bien, non, mon ami, rugit-il, je ne pense pas que ça t'arrive.

Il explique aux camarades étonnés et ravis:

—Alors, j'aurai subi des bombardements épouvantables dont le tintamarre ininterrompu pendant des jours me rendait presque fou; j'aurai été séparé depuis quinze mois de ma femme et de mes enfants restés aux mains de l'ennemi en pays envahi, sans plus en recevoir de nouvelles; j'aurai vu mes compagnons déchirés en pièces à côté de moi; j'aurai été blessé trois fois; tout ça pour qu'on me fasse raser par un Boche! Jamais de la vie! Je suis tranquille: il n'est pas un chef qui ait le droit de m'infliger les ser-

vices et le contact d'un Boche qui a peut-être massacré mes parents; est-ce qu'on sait?... Ah! oui, j'ai cru, moi aussi, que les Boches étaient des hommes comme les autres et, dans les commencements, à la bataille de Montmirail, quand j'ai vu dans la gare des prisonniers allemands qui avaient faim et soif, je leur ai acheté du vin, avec mon argent—du vin blanc, dans des petites bouteilles cachetées; je les vois encore—je leur ai partagé mon pain de troupe. Seulement, le lendemain, lorsque, en parcourant Montmirail, j'ai vu le corps de cette femme qui avait eu affaire à dix Allemands qui l'avaient tuée à coups de pistolet, quand j'ai vu des jeunes filles qui avaient subi un sort pareil, quand j'ai vu les bouchers de Montmirail, accrochés dans leurs boutiques à leurs crochets de viande, j'ai compris que les Boches n'étaient pas des hommes, mais je ne sais quelle sale espèce de bête fauve. Je ne peux plus voir un Boche! C'est compris? Donc, tu vas me f... le camp d'ici et plus vite que ça et ne jamais y rentrer tant que j'y serai. Oust!"

Le Boche n'a pas demandé son reste.

— o —

Une livre d'abeilles.—Il n'arrive pas souvent à l'idée de quelqu'un de peser les insectes. Un jour cependant la curiosité de Réaumur a été tentée par cette idée et il l'a réalisée. Il a trouvé qu'il fallait 336 abeilles pour peser une once et 5376 pour peser une livre. D'après John Hunter une mesure d'une pinte contiendrait 2100 abeilles.

LES SOURCES INTERMITTENTES

Il existe en Angleterre, aux environs de Croydon, une source appelée la "Source du Malheur". Pendant des années, elle est tarie, et puis, soudain, des eaux abondantes jaillissent du sous-sol, grossissent les ruisseaux et menacent d'inonder la campagne environnante. Les paysans superstitieux vous diront que lorsque les eaux de Croydon jaillissent, c'est un présage de malheur. Ils ne comprennent pas, en effet, le pourquoi de ce phénomène, et ils l'expliquent par des causes surnaturelles.

Rien de plus simple, pourtant, que de donner la clé du mystère. Suivez notre explication en jetant les yeux sur notre croquis, et vous saurez le pourquoi des sources intermittentes, la redoutée "Source du Malheur" n'est pas autre chose.

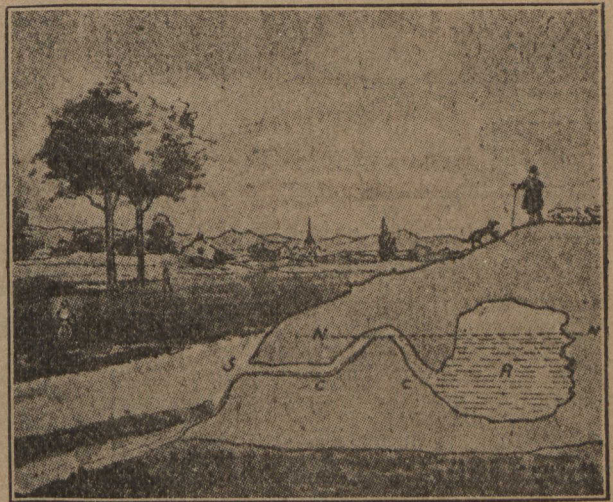
Les sources intermittentes, qui se rencontrent dans des terrains crayeux ou argileux, donnent de l'eau pendant un certain temps, et puis se tarissent soudain. De là leur nom. Elles sont dues à des réservoirs souterrains qui sont épuisés par des siphons naturels.

"R", sur notre dessin, vous montre le réservoir. C'est une poche qui est lentement remplie d'eau par les infiltrations des eaux de pluie. Vous voyez que cette poche se continue par un étroit canal "C". Ce canal prend son ouverture presque au fond du réservoir. Mais, en raison de sa forme courbée, l'eau ne peut s'en échapper. Il faut, pour cela, que le ni-

veau de l'eau dans le canal atteigne le point "N".

A ce moment seulement, la source jusqu'alors à sec, commence à donner de l'eau qui s'échappe au point "S". C'est alors que la nature applique d'elle-même cette théorie du siphon dont nous parlions tout à l'heure. En l'espèce, le siphon est constitué par le canal "C".

Vous savez que pour retirer l'eau d'un

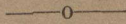


Coupe d'une source intermittente dans une élévation de terrain.

vase au moyen d'un siphon, il faut aspirer l'air contenu dans ce siphon et, qu'ensuite, l'eau du vase est entraînée. C'est ce qu'on appelle "amorcer" le siphon.

La même chose se produit naturellement dans le canal, lorsque l'eau dépasse le point "N". Le siphon, alors, s'amorce de lui-même. Et une fois qu'il fonctionne, il videra jusqu'à la dernière goutte d'eau

contenue dans le réservoir. Celui-ci tari, la source s'asséchera à nouveau, pour un temps plus ou moins long.



LES PRUSSIENS ET NAPOLEON

A Sainte-Hélène, Napoléon manifestait ce regret tardif : "Mon plus grand tort a peut-être été de n'avoir pas détrôné le roi de Prusse lorsque je pouvais aisément le faire."

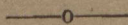
En fait, en 1807, quelques mois après la victoire d'Iéna, le traité de Tilsitt réduisit très sensiblement la Prusse qui, d'ailleurs, sembla se soumettre avec admiration aux ordres de l'illustre vainqueur.

La Prusse admirait-elle en Napoléon le génie ou le succès ? Toujours est-il que le nom de l'Empereur fut en singulière vénération dans le peuple.

Avant la bataille d'Iéna, dans la nuit du 13 au 14 octobre 1806, Napoléon dormit au milieu de 4,000 hommes sur la hauteur de Landgrafenberg. Après la victoire française, les Prussiens donnèrent le nom de Napoléon à cette éminence. Vers le même temps, une constellation découverte par un savant d'Outre-Rhin, reçut le nom du vainqueur.

On sait que la Prusse en 1812 fit alliance avec la France contre la Russie. L'ambition de tous les hobereaux prussiens fut alors d'entrer dans l'état-major de Napoléon et les plus incroyables intrigues se nouèrent dans le but de servir de plus près le grand homme de guerre.

Ceci n'empêcha pas le Prussien Blücher de prendre, trois ans après, à Waterloo, la revanche d'Iéna.



LE PRINCE ANDRÉ PONIATOWSKI

Le prince André Poniatowski qui est un financier français très puissant, vient d'arriver en Amérique à bord du steamer "Espagne" venant de Bordeaux, France. Il vient en Amérique dans le but d'acheter un grand nombre d'aéroplanes pour la France, et il est accompagné dans son voyage par sa femme, la princesse Poniatowski, née Elizabeth Helen Sperry de Stockton, Californie.

Le prince André descend en ligne directe des anciens rois de Pologne. Son arrière-grand-père le célèbre prince Poniatowski, fut l'un des principaux généraux de Napoléon Ier ; il avait gagné le bâton de maréchal pour sa belle conduite à la grande bataille de Leipzig, que l'on a surnommée la bataille des nations. Cette bataille qui dura du 16 au 19 octobre 1813 se termina par la retraite rapide de l'armée française et le maréchal qui couvrait la retraite se noya en voulant traverser à la nage le fleuve de l'Elster trois jours après avoir été créé maréchal de France.

Son fils Joseph, fut naturalisé français et il fit, comme officier français, les campagnes de Morée et d'Algérie où il trouva la mort en 1855.

Le prince André qui vient d'arriver en Amérique est donc l'arrière-petit-fils du célèbre maréchal prince Poniatowski, et le petit-fils de Joseph.

Si Napoléon Ier n'avait pas été vaincu par le froid en Russie, son arrière-grand-père aurait été placé sur le trône de Pologne dont le royaume aurait été reconstitué et le prince André qui est une des personnalités les plus en vue du monde financier français serait peut-être à l'heure actuelle roi de Pologne et notre allié.

LA CUISINE ELECTRIQUE ET LA VIE CHERE

L'emploi généralisé de l'électricité pour la cuisson des aliments ferait réaliser de sérieuses économies alimentaires, la perte en poids étant moins grande que pour tout autre mode de cuisson.

C'est ainsi que pour un gigot de mouton cuit avec l'antique fourneau au charbon,

dre'' les superbes morceaux de viande qu'elles ont à préparer.

L'économie est aussi notable lorsqu'on regarde la dépense de combustible. Un charcutier cuisant trente cuissots de porc par semaine réalisa, tant par la diminution moindre du poids que par l'économie sur le combustible, un gain supplémentaire de \$1.00 par 20 livres de viande.

Espérons que des expériences viendront confirmer ces bons résultats et généraliser l'emploi de la cuisine électrique jusqu'ici uniquement appliquée dans de luxueux hôtels ou des hôpitaux modèles.



la perte en poids atteint 30 pour cent; elle n'est que de 27 pour cent avec le fourneau à gaz et de 15 pour cent seulement lorsqu'on emploie l'électricité. Les résultats sont analogues avec les autres viandes.

Voilà qui ouvre des horizons nouveaux aux cuisinières désespérées de voir "fon-

LE PARDON DE SAINT-GUIREC

Parmi les nombreux "pardons" bretons un des plus curieux est celui de Saint-Guirec. Ce saint a, paraît-il une influence décisive sur les mariages, de jeunes gens et de jeunes filles.

Surtout vers la fin du mois de novembre, le saint est surchargé de suppliques, et ces dernières sont faites d'une façon assez originale. Les jeunes visiteurs grimpent jusqu'à hauteur de la figure du saint, et, dans son nez de bois tout vermoulu, enfoncez chacun une épingle.

Le nez du pauvre saint ressemble à une véritable pelote; mais il paraît que cela lui fait plaisir, puisque les jeunes gens qui ont exposé leur requête de cette façon, sont assurés d'être unis avant le 1er janvier suivant.

QU'EST-CE QU'UN TRILLION?

LA RECOMPENSE DU GENIE

Un mathématicien voulant montrer que le nombre un trillion n'existait pas dans la pratique, ne pouvait pas se compter, a eu l'idée de calculer le nombre de secondes qui se sont écoulées depuis la création d'Adam. En comptant le nombre de secondes écoulées depuis Adam jusqu'à nos jours on est bien loin d'arriver à un nombre de secondes si élevé.

Pour que le nombre d'un trillion de secondes se soit écoulé depuis Adam, il faut encore que le monde existe durant 23909 ans. Ce ne sera qu'en février de l'an 25-825 qu'il se sera écoulé un nombre de 1,000,000,000,000 de secondes.

On peut dès lors se faire une idée des sommes fabuleuses que les gouvernements d'Europe dépensent dans la guerre actuelle quand on voit que les dépenses de la guerre ont actuellement dépassé de beaucoup ce chiffre fabuleux, jusqu'ici un mythe, de 1,000,000,000,000 (un trillion) de cents.

Il fallait que la folie criminelle du Hun "Guillaume" le "fléau des temps modernes", déchaîne cette guerre dévastatrice pour que ce nombre jusqu'à nos jours considéré comme impossible à atteindre dans la pratique des choses terrestres soit dépassé en nombre de cents. Les pays en guerre ont actuellement de beaucoup dépassé en centins pour frais de guerre ce chiffre fabuleux de 1 trillion de cents.

— o —

Les animaux domestiques, boeufs, vaches, moutons, engraisent mieux quand ils sont en troupeaux que lorsqu'ils sont seuls.

Le 3 février 1641, Marion Delorme écrivant à Cinq-Mars, son époux, alors à Narbonne, et qui, un an plus tard, devait payer de sa tête un complot dirigé contre Richelieu, lui racontait une visite à Bicêtre qu'elle avait faite en compagnie de lord Edward Sommerset, marquis de Worcester.

"Comme nous traversions la cour des fous, dit-elle et que plus morte que vive, tant j'avais peur. Je me serrais contre mon compagnon, un laid visage se montra derrière les gros barreaux et se mit à crier d'une voix toute cassée :

—"Je ne suis pas un fou, j'ai fait une découverte qui doit enrichir le pays qui voudra la mettre à exécution.

"— Et qu'est-ce que sa découverte ? dis-je à celui qui nous montrait la maison.

"— Ah ! dit-il en haussant les épaules, quelques chose de bien simple et que vous ne devineriez jamais ; c'est l'emploi de la vapeur d'eau bouillante.

"Je me mis à rire.

"— Cet homme, reprit le gardien, s'appelle Salomon de Caus. Il est venu de Normandie, il y a quatre ans, pour présenter au roi un mémoire sur les effets merveilleux que l'on pourrait obtenir de son invention. On renvoya ce fou sans l'écouter ; puis, importuné de ses folies, on ordonna de l'enfermer à Bicêtre où il est depuis bientôt quatre ans...

La découverte de Salomon de Caus et la description qu'il en avait faite dans un livre, ne furent pas perdues par lord Worcester que les Anglais considèrent comme l'inventeur des machines à vapeur.

— o —

LE GARDE-MANGER D'UN OISEAU

Les fourmis, les écureuils, les singes et bien d'autres animaux encore ont la réputation d'être prévoyants. Le pic-vert nous fournit à cet égard un bel exemple d'intelligence et de patient travail.

Cet oiseau doit son nom à la forme de son bec, avec lequel il perce des trous dans les arbres où il cherche des vers. Il frappe à coups redoublés sur le végétal



Le Pic-Vert

qui résonne, et le bruit de cette opération a été comparé à un bruit de coups de pic.

L'instinct, qui a averti le pic-vert de chercher sa nourriture dans le tronc des arbres, lui a aussi enseigné à se créer des garde-manger pour l'hiver. Au moment où les vers et les chenilles abondent, le pic-vert songe à la pénurie de la saison froide; il se réserve quelque chose pour les mauvais jours!

Alors, il creuse dans les arbres un trou de certaine dimension, puis, ce travail achevé, il va chercher le cadavre d'un ver qu'il insinue dans le trou. Cela fait, il masque l'entrée de sa réserve par des brindilles de feuillage.

Certaines régions dépourvues d'arbres ont prêté à la plus étrange des observations. Tous les poteaux télégraphiques étaient creusés de trous dont l'ouverture était masquée par une coquille. Le plus souvent, cette coquille était celle d'un coquillage fort commun sur le bord de la mer, la patelle.

On s'expliqua enfin le mystère. Les pics-verts, à marée basse, faisaient la chasse aux patelles, volaient jusqu'aux poteaux télégraphiques et introduisaient le coquillage dans le trou qu'ils avaient pratiqué. La coquille était placée de façon à fermer rigoureusement l'entrée, comme une porte. Ainsi, personne ne pouvait y toucher.

— o —

Dans beaucoup de districts ruraux le peuple dans les conversations ne se sert guère de plus de 250 mots; la moyenne des hommes n'emploient pas un vocabulaire de plus de 500 mots.

— o —

Dans l'Towa, près de Décorah, il existe une grotte remarquable. En été la température à l'intérieur de la grotte est toujours au-dessous de 0 degré, mais en hiver la température est environ de 60 degrés.

La Prophétie de Mayence



On affirme que le kaiser, très superstitieux, a toujours été frappé par la fameuse prophétie de Mayence, d'autant plus que celle-ci concorde avec celle de la bohémienne du Rhin qui avait annoncé au futur Guillaume Ier que la prospérité de la Prusse finirait avec l'année 1913 et qu'alors s'ouvrirait pour elle une ère de désastres inouïs et de catastrophes sans exemple.

Qu'est-ce que la prophétie de Mayence?

Cette prophétie qui a été depuis soixante ans fort commentée à la cour de Prusse, désignait Guillaume III comme devant être le roi de Prusse.

Ses territoires devaient être partagés entre un roi de Pologne, un roi de Hanovre et un roi de Saxe. "Un chef sage et invincible" chassera les Allemands de France, et ce chef commandera sept espèces de soldats contre trois.

Les temps semblent venus. Il y a, en tout cas, dans la prophétie de Mayence, des précisions assez curieuses.

— o —

L'île de Thanet, près des côtes anglaises qui fait pour ainsi dire l'extrémité nord du comté de Kent, a une superficie qui ne dépasse pas 45 milles carrés. Son sol contient plus de craie dans cette petite étendue de terre que l'on en trouve dans aucune autre partie du globe.

UNE PROPOSITION PEU ORDINAIRE

Lorsque fut décidée l'opération du feu roi Edouard VII, à la veille de son couronnement, un industriel londonien eut l'idée de cinématographier les chirurgiens à l'oeuvre. Il en fit la proposition à qui de droit. Naturellement, on l'éconduisit, non sans s'être au préalable demandé si l'internement ne serait pas la seule réponse digne d'un tel solliciteur.

— Je m'en doutais, déclara notre homme.

Et il s'en alla.

Quelques jours plus tard, accompagné d'un homme de mise modeste dont il avait vaincu les hésitations en lui promettant la forte somme, il alla trouver les chirurgiens du roi.

— Voici, leur expliqua-t-il, un gentleman qui a une ressemblance frappante avec notre gracieux souverain. Il souffre également de la même maladie. Voulez-vous l'opérer avec gros honoraires? Pendant ce temps, mes hommes tourneront la scène.

C'était une proposition sortant véritablement de la banalité. Les chirurgiens anglais se refusèrent cependant, sans que l'extraordinaire industriel arrivât à comprendre les raisons qui les obligeaient à se récuser.

— o —

★ L'Impératrice Joséphine fut la première personne à se servir publiquement d'un mouchoir de poche. Elle cachait avec grâce ses fausses dents en portant à ses lèvres un mouchoir d'un prix élevé. Les dames de la cour suivirent son exemple, et la coutume devint ainsi à la mode.

CARAVANSÉRAILS

“C'est un vrai caravansérail”, voilà une expression courante. Si l'on sait vaguement qu'un caravansérail est une sorte d'hôtellerie orientale, on ignore, la plupart du temps, les particularités curieuses qui se rattachent à cette institution pittoresque.

Car les caravansérails, dans certaines contrées, sont des manières d'institutions nationales. Vous allez voir comment :

Dans les provinces reculées de la Turquie et de la Perse, où la civilisation est encore très primitive, on n'admet pas l'étranger dans l'intimité domestique. Pas d'auberges et pas d'hôtelleries non plus. Il a donc fallu combler ce vide et, voici des siècles, les autorités locales en prirent soin en édifiant des caravansérails où le voyageur trouve, du moins, un asile gratuit.

Il n'y trouve pas autre chose. Il est donc obligé d'apporter avec lui son tapis qui lui sert de lit et tout ce qui lui est nécessaire pour faire sa cuisine. A côté de lui, il pourra abriter ses chevaux ou ses chameaux.

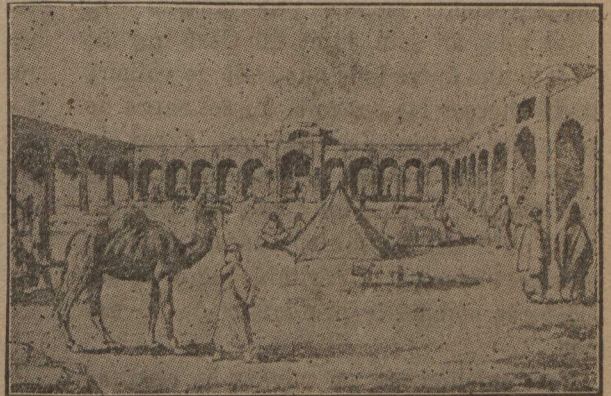
Or, ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'au dire des explorateurs, les caravansérails et les khans sont, après les mosquées et les palais, les plus beaux édifices que l'on rencontre en Turquie et en Perse.

Ils ont presque toujours la même forme. Bâties en carré autour d'une cour, ils n'ont généralement qu'un étage. On y entre par une grande porte que l'on fer-

me la nuit. Le garde chargé de la surveillance de cette porte est responsable de tous les vols.

Les caravansérails se trouvent dans toutes les villes et les villages. Les khans sont au milieu du désert, disposés de distance en distance sur les grandes routes commerciales suivies par les caravanes.

Chardin, un des premiers voyageurs français en Perse, raconte qu'il passa la nuit dans un caravansérail qui comptait plus de mille habitants.



L'origine des caravansérails est très ancienne. On attribue leur création à Cyrus.

— o —

En Italie la loi est très sévère pour tout ce qui regarde les théâtres et les cirques. Tous les actes ou représentations annoncés sur le programme doivent être exécutés. Toute grande exagération au moyen de dessins ou d'images est passible d'une amende.

LA PROTECTION DU CZAR AVANT LA GUERRE

Avant la guerre, la vie du Czar était constamment en danger et chacun de ses déplacements était le plus possible tenu secret jusqu'au dernier moment pour ne pas permettre aux conspirateurs nihilistes d'avoir le temps de préparer quelque attentat.

Depuis la guerre tout danger de ce genre semble avoir disparu. L'union des races cosmopolites qui peuplent le vaste empire Russe s'est accomplie comme par enchantement comme par miracle. Il n'est plus un seul sujet du Czar qui ait en tête une autre idée que celle de vaincre et de chasser les ennemis du sol sacré de la Sainte Russie. Le Czar qui, avant la guerre, était regardé par une partie de son peuple comme un tyran est maintenant qu'il est au milieu de ses armées, considéré comme le véritable père de ses sujets et comme le protecteur de la nation.

Personnellement, en voyant ce résultat le Czar doit bénir cette guerre sanglante qui a rétabli l'accord et l'harmonie entre tous les citoyens et tous les peuples divers qui forment son vaste empire.

Quelle différence entre les précautions actuellement prises pour sa protection et celles qui étaient prises avant cette guerre.

Autrefois, quand le Czar devait se déplacer, on était obligé de prendre des précautions considérables et pour en citer un exemple en particulier, nous citerons celui des 6 ouvriers employés dans le ser-

vice de surveillance qui était organisée d'une façon si minutieuse.

Ces six ouvriers comprenaient deux serruriers, deux menuisiers et deux maçons. Tous étaient nés de personnes au service du Czar, ils étaient mariés et leur dévouement à leur souverain était sans limites. Leur travail consistait à examiner minutieusement les murs, les planchers, les plafonds, les cheminées et le mobilier ainsi que toutes les fournitures qui étaient dans les bâtiments que devait occuper le Czar. Les cheminées principalement attiraient l'attention de ces ouvriers, et chaque tuyau qui communiquait avec un des appartements à occuper était soigneusement muré par le haut et par le bas.

Quelle différence avec ce qui se passe à l'heure actuelle!

— o —

Les Mahométans détestent le son des cloches, ils prétendent qu'en sonnant les cloches invitent les esprits à se réunir. C'est grâce à cette croyance que l'on ne voit aucune cloche dans les mosquées musulmannes.

— o —

Plus de 600 ans avant J.-C. il a déjà existé un canal qui reliait la mer Méditerranée à la mer Rouge. Il avait 92 milles de longueur. Le canal de Suez actuel ayant 88 milles on voit qu'il passe presque exactement au même endroit.

LE CORSO

On désigne sous ce nom des courses de chevaux libres, qui ont lieu chaque année à Rome, à la fin du carnaval. C'est un spectacle populaire des plus curieux.

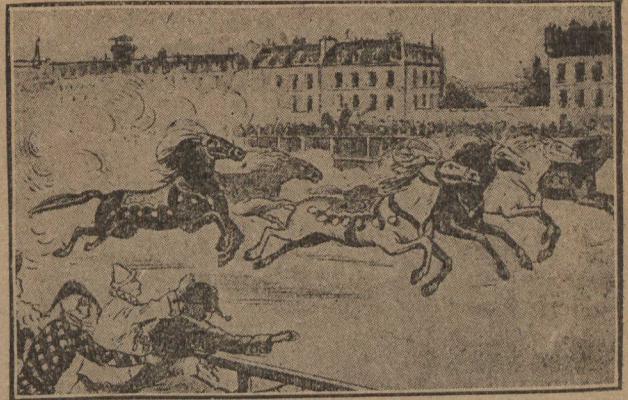
Pendant la semaine qui précède les courses, on promène chaque jour les chevaux le long du Corso, l'ancienne "via Flamina" des Romains, une rue qui a à peu près deux kilomètres de long, et qui sera transformée en champ de courses.

Lorsque arrive le moment tant attendu des courses, un détachement de cavalerie fait circuler la foule et déblaye la voie. Les spectateurs, pour la plupart travestis, se rangent derrière des balustrades et on attend le signal du départ.

Il a lieu d'une façon fort originale. Les chevaux sont arrêtés sur un seul rang par une forte corde tendue en travers de la rue. Leurs fronts sont ornés de grandes plumes de paon qui flottent et les excitent; leurs queues et leurs crinières brillent de paillettes d'or; des plaques de cuivre, des balles de plomb garnies de pointes d'acier sont attachées sur leurs flancs et les aiguillonnent sans cesse. Les chevaux, impatients, se cabrent, hennissent, et on a grand'peine à les retenir.

Soudain, sonne la trompette du départ, la corde est abaissée et les chevaux, effrayés par quelques coups de fouet, s'élancent en avant dans une course folle, au milieu des acclamations du peuple.

Vous avez peut-être vu quelquefois des troupes de chevaux prendre des galops dans les champs? Ils mettent une sorte



d'émulation à vouloir se dépasser. C'est ce qui se produit au Corso. Le but est constitué par une large toile tendue au bout du parcours, et qui arrête les chevaux emballés. C'est là que se tient le jury qui décerne les prix aux propriétaires des chevaux vainqueurs.

— o —

CALCUL TROP HATIF

Au début de la guerre, des industriels allemands invitèrent un public patriote à décorer leurs appartements avec un papier nouveau modèle, dit "papier de guerre."

Le papier de guerre, fait longtemps à l'avance et en grandes quantités, est orné de dessins illustrant les "faits d'armes" de l'armée germanique; l'entrée des Prussiens dans Paris, la prise de Varsovie, la prise de Londres par les Zeppelins.

Beaucoup d'Allemands, au lendemain de la déclaration des hostilités, ont adopté ces papiers.

On se demande aujourd'hui avec curiosité s'ils ne trouvent pas quelque amère ironie parmi ces décors qui devraient, au moins, leur rappeler la peau de l'ours."

LES AUSTRALIENS AUX DARDANELLES

La bravoure dont ont fait preuve les troupes australiennes aux Dardanelles est légendaire et lorsqu'on relit les exploits étonnants de ces braves, quand on voit le mépris que ces héros ont montré devant la mort dans leurs assauts meurtriers, on serait tenté de croire que ces hommes étaient menés à l'assaut à la "boche", leurs mitrailleuses prêtes à leur tirer dans le dos s'ils n'avançaient pas.

Rien de tout cela. Pas plus chez les Australiens, que chez aucun des peuples de l'entente, la discipline ne ressemble à la discipline brutale et sanglante qui existe dans les armées allemandes où les troupes que l'on envoie à l'assaut sont obligées d'avancer ou d'être fusillées par leurs propres troupes si elles n'avancent pas.

La discipline chez les australiens est ferme mais aussi toute paternelle, témoin le fait suivant qui montre un simple soldat interpellant son général. Il est vrai que c'était dans une circonstance tout à fait particulière et qui mérite d'être signalée car elle montre bien le courage et la bonne humeur des vaillants soldats.

Le général passait accompagné des membres de son état-major. Il s'en allait passer une inspection dans les tranchées lorsqu'il entend une voix forte lancer l'exclamation suivante: "Tiens! Tiens! mon général!"

Surpris, ainsi que les officiers qui l'accompagnaient, tous regardent aux environs et l'un d'eux montre au général un soldat qui non loin d'eux s'avance en sautant à cloche-pied. Le soldat approche,

passé non loin du groupe en continuant de sauter. En arrivant à la hauteur de l'état-major il passe en faisant le salut militaire et il s'écrie: "Hein, mon général, n'ai-je pas maintenant la vraie marche d'un kangourou?" Le général lui fait signe d'arrêter et il s'avance vers lui. C'est un soldat blessé auquel un éclat d'obus a broyé le pied gauche. Il est là maintenant debout en équilibre en s'appuyant sur son fusil, et il sourit en saluant militairement. Le général ému le félicite et lui promet une décoration puis il lui demande pourquoi il n'a pas attendu qu'on le transporte aux ambulances au lieu d'aggraver sa blessure en sautant comme il le fait, à quoi le brave répond en riant: "On est kangourou ou on ne l'est pas".

Voilà un trait qui montre en même temps comment dans l'armée australienne le respect de la discipline s'unit à la camaraderie entre officiers et soldats.

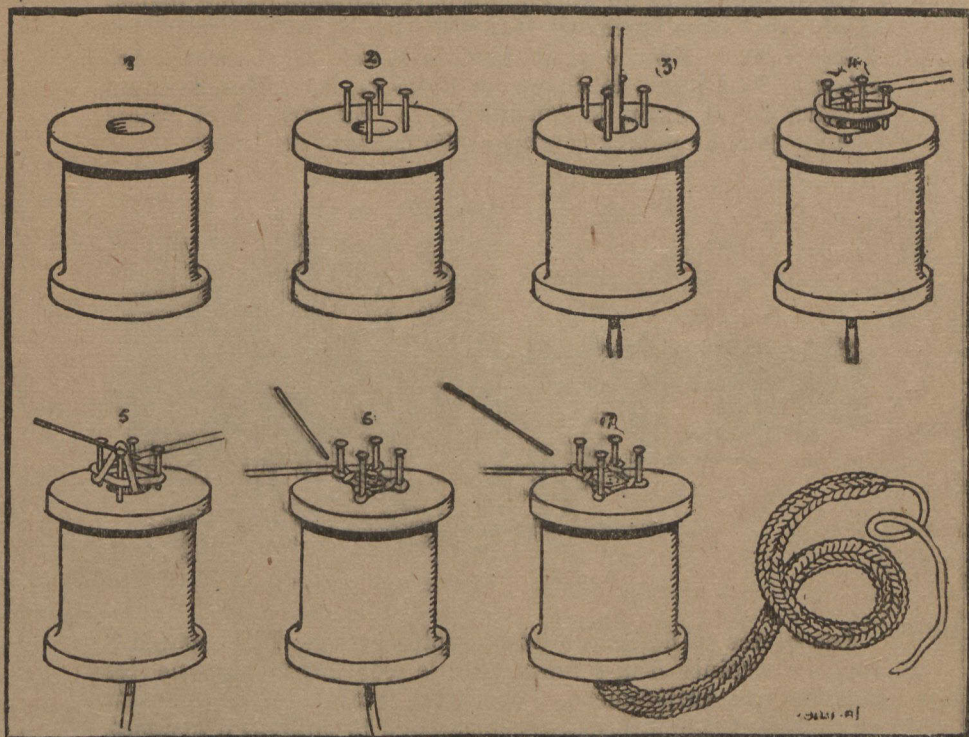
— o —

Le plus grand pont du monde est celui qui existe sur le Danube à Czernavoda en Roumanie à environ 25 milles au nord de la frontière bulgare. Le pont, proprement dit, non compris les travaux d'approche qui en sont la continuité à travers les vastes marais qui bordent le fleuve, a une longueur de 13,325 pieds. Ses deux principales arches situées au-dessus des deux principales passes du fleuve ont respectivement 620 et 455 pieds.

— o —

POUR FAIRE DE LA CHAINETTE

Ce n'est pas difficile. Prenez une bobine (1). Plantez autour du trou central quatre épingles (2). Engagez de la laine dans le trou de la bobine (3). Tournez la laine comme ceci (4) autour des quatre épingles. A l'aide d'une longue aiguille, saisissez la laine la plus basse, passez-la par-dessus celle qui est la plus haute et aussi par-dessus une des épingles (5). Faites de même pour



les autres épingles, mais en sautant d'abord de deux en deux épingles, cela trois fois de suite, en tournant toujours, bien entendu, la laine autour des épingles. Ensuite, passez toujours à chaque épingle la maille de laine qui est au-dessus et par-dessus l'épingle. La laine prend alors l'aspect de la figure (6). Bientôt la chaînette passe sous la bobine, s'allonge, s'allonge (7). Cette chaînette, pour laquelle on peut employer tour à tour des laines de couleurs diverses, fera, étant roulée en spirale et cousue, de jolis petits tapis ronds...

CE QUE COUTE LA GUERRE

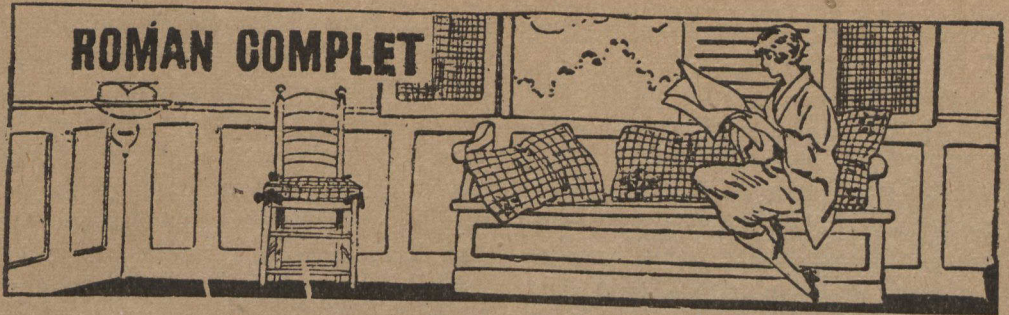
Un journal de Péetrograd, le "Novi Ekonomist" a fait certains calculs relatifs au coût de la guerre. Voici ce qu'il trouve pour les dix-huit premiers mois :

En dix-huit mois de guerre, les pays belligérants ont dépensé plus de 175 milliards de francs, l'Allemagne 50, l'Autriche-Hongrie 30, la France 31 et demi, la Russie 27 et demi, l'Angleterre 26, l'Italie, le Japon, la Belgique, la Serbie, le Monténégro 10, et enfin la Turquie et la Bulgarie 2 et demi. Chaque jour de guerre revient à 300 millions de francs.



Les pertes en hommes sont bien plus graves. Elles sont difficiles à évaluer d'une façon précise car aucun pays ne les communique entièrement. Les pertes totales des belligérants ne sauraient être inférieures cependant à 15 millions d'hommes, dont 4 millions de prisonniers, 5 millions de tués ou grièvement blessés devenus inaptes et 6 millions de malades et blessés guérissables.

Si l'on admet que les belligérants ont mobilisé 45 millions d'hommes, le tiers est donc hors de combat et le neuvième complètement perdu.



DISPARU

Par Brada

LA PROMENADE DES FIANCES

Par ce jour merveilleux d'octobre, tout ardaît dans la campagne normande, et les noisetiers des haies, et les grands tilleuls touffus, et les peupliers du bord de l'eau pareils à des torches brûlant lentement, et les fougères brunes et or aux palmes échevelées. Dans l'allée de hauts marronniers dont les branches faisaient dôme, les feuilles un peu clairsemées des gros arbres étaient d'un jaune pâle; celles tombées à terre formaient un tapis épais à reflets de cuivre, et le soleil, qui montait dans un ciel parfaitement bleu, filtrait ses rayons à travers tout cet or; de sorte que l'allée semblait un nimbe en fusion.

Les fiancés s'y promenaient dans une paix et une joie vraiment augustes, Geneviève aimait ces lieux, ce parc, où elle avait couru enfant, rêvé adolescente, cette chère maison, abri des siens depuis trois générations, et où les heures s'écoulaient toujours douces, cette maison dont elle devait sortir avant une semaine révolue, pour aller à son époux, à celui dont la main serrait la sienne d'une si ferme

étreinte, et en qui son coeur se reposait avec une confiance entière. Et le fiancé sentant frémir les doigts fins qui s'abandonnaient tendrement, éprouvait une joie profonde se révélant par le regard dont il couvait la jeune créature qui, à ses côtés, baignée dans la chaude lumière d'automne, en revêtait un caractère presque surnaturel. Le doux visage rayonnait d'une gaieté émue; les cheveux blonds, que le vent tiède soulevait, l'encadraient comme d'une auréole mouvante, et les yeux, les limpides yeux bruns, paraissaient appesantis de tendresse.

—Que vous êtes belle, ma Geneviève, dans cette clarté! dit le jeune homme d'une voix caressante. Et plus bas il ajouta: —“Et combien je vous aime!

—Alors, que puis-je désirer?”

Et câlinement, la tête de la fiancée s'inclina sur l'épaule qui la frôlait.

—“Que cette journée est admirable! continua-t-elle; nous nous souviendrons de cette promenade, n'est-ce pas? la dernière avant le grand jour, peut-être.

—Oui, petite aimée, nous nous en sou-

viendrons; aujourd'hui en huit, je vous emporte... enfin, ma Geneviève!

Elle rougit avec une pudeur charmante, mais à travers ses lèvres rosées passa aussi dans un souffle le mot: Enfin!...

Puis ils firent quelques pas en silence, comme absorbés dans les pensées de leurs coeurs. Ils étaient arrivés à la barrière large et basse qui terminait l'allée et s'ouvrait sur la route; ils s'y appuyèrent un instant rêveusement, et parurent vouloir percer l'horizon.

—C'est par là que nous nous en irons samedi, dit Marcel, et du reste j'ai toujours aimé ce chemin; depuis quatre ans, jamais je ne l'ai suivi, jamais je n'ai aperçu cette barrière, ces deux bornes de pierre entre les marronniers, sans un battement de coeur. Je vous ai aimée, ma Geneviève, du premier jour où je vous ai vue. Vous souvenez-vous de notre rencontre?

—Oh! oui.

—J'étais arrivé le soir précédent chez mon oncle, je n'étais pas gai. Nous examinions la bicyclette de Tony, lorsque vous êtes apparue avec votre mère: vous portiez une robe blanche et un chapeau couvert de coquelicots. Quand mon oncle m'a nommé,— je l'entends encore disant: "Mon grand neveu, Marcel Lecomte, qui revient d'Abyssinie,—cela ne vous a pas intéressée du tout. Je vous ai déçu, je crois, puisque vous avez presque immédiatement, et sans dire un mot, détourné la tête. Avouez, ma Geneviève, que je vous déplaisais?

Et tout le visage heureux et souriant proclamait clairement la conviction du contraire.

Geneviève répondit lentement:

—Vous savez bien, Marcel, que c'est moi qui pourrais imaginer que je vous dé-

plaisais. Sans cela, pourquoi auriez-vous attendu si longtemps? Toujours je croyais vous comprendre, et toujours vous vous taisiez... Et cependant, quelquefois, vous paraissiez malheureux... Apprenez-moi la raison, Marcel, je vous en supplie; je me la suis demandée souvent. Pourquoi avez-vous tant tardé à me rendre heureuse?

Une ombre couvrait le front de Marcel Lecomte; pourtant il regarda sa chère fiancée bien en face, et la rapprocha de lui d'un geste affectueux.

—Mon amour, je vous le dirai dans huit jours. Oui, ma Geneviève, il y avait une raison à mon silence. Vous la saurez, vous saurez tout quand vous serez ma femme...

—Pas avant, Marcel?

Et de sa main timide elle lui caressa légèrement la joue. Il prit la petite main, la baisa amoureusement, puis la glissa sous son bras.

—Non, mon aimée, pas avant, mais ce sera bientôt, Geneviève.

—Oui, c'est vrai. Etait-il donc bien nécessaire que vous partiez aujourd'hui?

—Assurément, ma chérie; sans cela serais-je parti? et ce n'est pas ma sage Geneviève qui voudrait me faire commettre une action déraisonnable. Ces quelques jours me sont absolument nécessaires, d'abord pour voir ma pauvre vieille grand-tante qui ne peut venir; il faut que j'aille à elle. Puis, j'ai besoin de causer encore une fois avec Périer, qui s'embarque vendredi pour l'Abyssinie; et puisque j'ai maintenant là-bas de gros intérêts, il est de mon devoir d'y veiller, pour vous, ma Geneviève... et, ajouta-t-il, pour nos enfants plus tard...

—Vous avez raison,—et elle sourit dans une confusion délicieuse,—vous avez toujours raison, Marcel, je ne veux pas être égoïste, mais nous sommes si heureux que

j'aurais voulu que rien ne vienne rompre ce bonheur.

—Nous le serons autant dans une semaine; la vie est à nous, Geneviève...

Elle répéta :

—Oui, oui, toute la vie! Que vous avez eu une bonne inspiration, Marcel, de vouloir que notre mariage ait lieu à la campagne! A Paris c'eût été banal, tandis qu'ici, lorsque nous y reviendrons, nous retrouverons toujours les témoins de notre bonheur. Rien ne sera changé; cette allée, ce jardin demeureront ce qu'ils sont. Tout était ainsi, d'aussi loin que je me souviens.

—Ce n'est pas bien loin, petite aimée.

— Mais j'ai vingt-deux ans, Marcel, vingt-deux ans accomplis!

Et elle secoua sa jolie tête d'un air grave.

—Et moi qui en ai plus de trente-quatre, est-ce que je vous semble vieux, Geneviève?

—Vieux!" —Elle eut un gentil éclat de rire, un rire d'orgueil et de plaisir.— "Vous paraissez aussi jeune que moi."

Il y avait, en effet, encore une grande jeunesse sur ce visage d'homme blond aux beaux traits réguliers; le front haut et très large était sans un pli; les paupières lisses; la longue moustache claire, soyeuse et souple, couvrait une bouche saine et fraîche; il se lisait sur cette figure intelligente beaucoup de douceur et un peu de faiblesse; l'ensemble était séduisant, et Marcel Lecomte un fiancé dont certes toute femme se fût sentie satisfaite; mais pour Geneviève, qui lui avait donné sans réserve son coeur, il dépassait les autres hommes d'une distance incommensurable. Les yeux de la jeune fille confessaient ingénument les sentiments qui l'animaient; elle contempla le visage

de son fiancé avec une douceur fière; puis, une seconde fois, elle dit et, en le disant, les larmes vinrent au bord de ses cils:

—Pourquoi partez-vous, Marcel?... Ne partez pas...

—Mais, ma chérie, vos parents seraient bien désolés si je vous écoutais; ils se font une fête de vous posséder à eux seuls, ces quelques jours, les derniers qui leur appartiennent, Geneviève... Il faut les en laisser jouir sans partage. A partir de samedi prochain, vous êtes mon bien à moi, et j'en serai très avare.

—C'est vrai; pauvres parents! Nous devons penser à eux.

—Oui, Geneviève, nous devons y penser; je souffre, moi, de n'avoir plus ni père ni mère... Comme ma mère vous aurait chérie!

—Je vous consolerais, Marcel, je vous consolerais...

—Oui, petite aimée, vous me serez tout: épouse, mère, amie... Mon coeur, Geneviève, a soif de tendresse... En avez-vous une grande provision?

—Immense...

—Dites encore... sans fond.

—Ah! Dieu! je suis trop heureux!

Et, en proie à une vive émotion, Marcel Lecomte porta les mains à son visage et s'en couvrit les yeux. Il pleurait...

Geneviève tremblait, mais elle se tut, et respecta cet instant d'attendrissement sacré. Quelque chose en elle l'avertissait secrètement que Marcel avait souffert, et en le voyant si vivement remué, elle en eut plus que jamais l'intuition.

Quand il abaissa ses mains et tourna ses yeux humides encore vers sa fiancée, elle se tenait devant lui, ayant entre les doigts une rose de Bengale qu'elle venait de cueillir à la haie qui bordait l'allée. Délicatement elle passa la fleur à la bouton-

nière du jeune homme, l'y arrangea d'un geste gracieux, puis, souriante, dit :

—Voilà !

—Oh ! Geneviève, ma consolatrice, cette précieuse petite rose ne me quittera jamais, jamais.

—Ma femme, ma chère femme. Dites que vous êtes mienne, Geneviève, pour toujours.

—Oui, Marcel, pour toujours...

—Rien ne pourra vous détacher de moi, mon adorée ?

—Quelle idée... me détacher de vous ?...

Gravement elle ajouta :

—Seulement la mort.

—Ah ! que vous me faites de bien, et votre coeur pur est si indulgent ! J'aurai besoin d'indulgence, Geneviève... mais ma vie commence, elle commence maintenant...

Ils cessèrent quelques instants de parler, allant droit devant eux, Marcel, du pied repoussait les feuilles mortes ; elles roulaient légères avec un petit craquement harmonieux. Une bonne odeur de terre, de fruits, de feuilles foulées flotait dans l'air : pour ces deux êtres jeunes et épris la joie de vivre par une pareille journée était toute puissante. Peu à peu, les pensées tristes qui étaient tombées entre eux s'envolèrent. Geneviève ne devait jamais oublier le moindre incident de cette promenade, aucune des minutes de félicité qu'elle goûtait sans crainte ni arrière-pensée ; et, sous l'impulsion des sentiments qui l'agitaient, chaque détail se gravait dans son coeur. Ils erraient maintenant dans le parterre, éclatant encore de roses tardives, de dahlias et de chrysanthèmes. Au-delà, au milieu du verger, un arbre mort était enveloppé d'un rosier grimpant, couvert de fleurs blanches épanouies, et semblait un im-

mense bouquet de nocés.

Marcel en fit la réflexion.

—Je n'avais jamais remarqué avant aujourd'hui qu'il y eût tant de roses à la fin d'octobre. Voyez, ma Geneviève, comme le jardin est fleuri. Voulez-vous des violettes ? Elles embaument.

Et il se baissa pour en cueillir de grosses, à longues tiges, qui perçaient entre le feuillage vert, et les mit dans la main de sa fiancée.

— Conservez-les comme je conserverai ma rose.

Elle lui sourit, les baisa, et ils s'assirent. Le banc était placé devant une corbeille de réséda dont le parfum s'élevait autour d'eux, doux et pénétrant ; la sérénité de l'air était parfaite. Levant les yeux vers le ciel limpide, ils échangèrent à voix basse de douces paroles ; ils eurent ensemble le désir, et se l'avouèrent, que cette heure pût se prolonger indéfiniment. Ils étaient dans la vie et ils n'y étaient pas. En face d'eux, de l'autre côté de la haie basse, sur la route de campagne, on passait, ils regardaient comme de loin. Une carriole roula, rapide, puis ce fut un lourd chariot sur lequel de beaux arbres abattus étaient couchés ; ils en éprouvèrent une tristesse. Des enfants s'arrêtaient un instant pour essayer de voir à travers les trous de la haie le monsieur et la demoiselle. Le marchand de peaux de lapins longea la propriété en criant sa marchandise ; le colporteur du "Petit Journal" fit entendre sa trompe d'appel. Tous ces bruits familiers vibraient dans l'air tranquille, rompant pour une seconde le silence : puis ce fut la barrière du verger qui s'ouvrit avec fracas, et livra passage à une charrette pesamment chargée, dont les roues s'emboîtèrent dans les ornières souvent parcourues. A l'appro-

che de la jument blanche que stimulait le garçon de ferme une troupe de dindons s'envola; une vache curieuse, attachée un peu plus loin, leva la tête; à l'horizon, par dessus les prairies, on apercevait la falaise boisée où les tons d'or et de cuivre se mélaient, se confondaient dans un brocard admirable: tout était paix, lumière et abondance.

—Dieu! que la terre est belle! dit Marcel. Ah! Geneviève, avec vous à mon côté j'aime passionnément la vie.

—Moi aussi, je l'aime!

Comme elle parlait, ils entendirent appeler par-dessus la haie; un gros homme carré, mafflu, haut en couleur, les saluait cordialement.

—Bonsoir, monsieur Sucré, dit gentiment Mademoiselle Geneviève en le reconnaissant.

—Bonsoir, monsieur le Maire, reprit Marcel en s'avancant, et en tendant sa main au gros cultivateur. Si vous êtes disposé, nous sommes prêts.

L'autre se mit à rire.

—Je n'ai pas mon écharpe, monsieur Lecomte; ce sera pour samedi prochain. Et il ajouta d'un ton malin: si toutefois Mademoiselle Geneviève n'a pas changé d'idée.

Puis, reprenant sa voix naturelle et son parler pesant:

—C'est-y pas que vous partez par le bateau de sept heures, monsieur Lecomte?

—Oui, monsieur Sucré, je pars en effet.

Ces paroles si simples firent tressaillir Geneviève; ses regards s'arrêtèrent sur son fiancé avec une joie, une satisfaction intenses, à le voir là devant elle, à la portée de sa main; l'idée de sa disparition même momentanée et brève, lui causa une

terreur inexplicable, la séparation lui parut la douleur suprême. Elle souhaita avec ardeur la venue du jour qui les lierait sans retour; et se reconforta en pensant combien il était proche; elle se promit d'accompagner partout son mari, de ne jamais volontairement mettre de la distance entre eux. En songeant qu'il devait les unir, elle eut un sourire complaisant pour le gros maire; celui-ci, avec de verbeuses explications, pria Marcel de vouloir bien déposer pour lui un petit paquet au débarcadère de Rowen; "si M. Lecomte y consentait, il le lui enverrait tout à l'heure par un gars." Sur l'acquiescement immédiat à sa requête, il souffla sa grosse poitrine, se souleva dans un rire jovial, il salua, affermit ensuite sa casquette grise sur sa tête, et de son pas lourd s'éloigna. Machinalement, les fiancés demeurèrent à la regarder; ils le virent s'arrêter pour parler à une femme qui, venant en sens inverse, l'aborda; il causa avec elle un moment, puis les deux silhouettes disparurent.

Marcel et Geneviève se retournèrent alors et prirent un sentier longeant la pelouse qui s'étendait devant la maison. C'était une habitation simple, d'aspect familial, blanche avec une longue façade et deux étages un peu écrasés; une large horloge dans la toiture au centre lui donnait une vie singulière. Quelques fenêtres du premier étage étaient ouvertes au soleil d'automne, et à l'une d'elle parut une femme à cheveux grisonnants, à visage pâle. Elle envoya de loin un baiser aux jeunes gens, et leur cria: "Promenez-vous." Ils lui répondirent du sourire et de la tête, et, accompagnés du regard maternel qui les bénissait, continuèrent leur chemin la main dans la main heureux et tranquilles.

LE DEPART

A sept heures moins quelques minutes, les roues de la carriole grincèrent sur l'allée sablée. Aussitôt la porte du vestibule s'ouvrit grande, et un domestique sortit portant en main la valise de Marcel. Paulin, le garçon de ferme qui allait le conduire au bateau, la hissa, et avec de grandes précautions, la plaça dans le fond du véhicule.

Marcel parut alors sur le seuil; derrière lui se tenaient M. et Mme Vaudrey, les parents de Geneviève, et Mme Picot, sa soeur aînée, veuve depuis plusieurs années. Geneviève s'était rapprochée de son fiancé; indifférente aux présences qui l'entouraient, elle s'attachait avec une sorte d'avidité à Marcel. Il fut gagné par son trouble, et, se tournant vers ses futurs beaux-parents:

—Permettez à Geneviève de m'accompagner, demanda-t-il. Et sans attendre leur réponse:

—Vite, Geneviève, un manteau.

Elle avait couru en arrière, et promptement avait décroché d'une des patères un petit mantelet de laine avec capuchon; elle le rabattit sur sa tête, et d'un geste indulgent sa mère l'y aida. Puis, s'adressant à Paulin:

—Vous ferez bien attention au retour, Paulin.

—Soyez tranquille, madame; la Biche est fatiguée, elle n'a pas envie de s'égarer, bien sûr.

D'un mouvement leste, Geneviève était montée dans la voiture. Son fiancé, tête nue, embrassait M. et Mme Vaudrey.

—A jeudi.

—A jeudi.

Eux parlaient avec un peu d'angoisse, lui, d'une voix triomphante. Il sauta d'un

bond sur la carriole, prit place à côté de Geneviève, la saisit d'un geste protecteur et dit:

—En route!

La Biche ne se fit pas prier, et la voiture s'engagea sous les arbres.

—Baissez la tête, mademoiselle Geneviève, cria Paulin, écartant en même temps les branches. Une fois hors la barrière, la jument partit d'un pas égal. La lune était déjà levée, et sa clarté froide se mêlait aux dernières coulées de feu du couchant qui, graduellement, fondaient derrière les falaises; l'obscurité prêtait aux choses familières un caractère fantastique, et Geneviève, blottie contre son fiancé, regardait passer les arbres, les fermes, comme dans un rêve. La lumière des lampes qu'on allumait dans les maisons piquait de loin en loin le gris de la campagne... Marcel lui parlait: il lui parlait bas, avec une ardeur nouvelle, la remerciant de l'aimer, lui promettant de lui rendre la vie bonne; ses paroles, prononcées dans un souffle, n'arrivaient qu'à l'oreille de Geneviève. Oh! comme elle était heureuse... et triste pourtant.

La route maintenant se faisait solitaire; il n'y avait plus que les champs et l'espace à droite et à gauche, et ces prairies, ces bois, qu'elle connaissait si bien, lui parurent une région ignorée. De nouveau, on se retrouva entre les murs et des habitations; la carriole tourna avec précaution; ils descendaient un sentier pierreux qui menait à la berge; l'air y était froid. Quelques foulées de Biche, et ils s'arrêtèrent devant le ponton d'embarquement.

Marcel sauta le premier, tendit les bras à sa fiancée, et délicatement la posa à terre. Ils avaient quelques minutes à eux, le vapeur de Rouen ne se voyait pas encore. Le fleuve large, lisse et opaque, glis-

sait dans son éternel remous mélancolique. Une petite barque se détacha sous la passerelle, un bruit étouffé de rames rompit le silence une seconde, et l'esquif avança dans la nuit comme une chose vivante. Geneviève se serra contre son fiancé.

—Que c'est lugubre une barque qui se perd dans la nuit!

—Non, non, n'ayez pas de ces idées, mon aimée. Jeudi, je serai là, et puis dans tous nos voyages dorénavant nous serons ensemble.

Deux ou trois voyageurs attendaient, silencieux.

Le pontonnier, vieux et cassé, sortit de sa cabane, une lanterne à la main. Le bateau approchait; il venait d'un vol rapide, comme un gros oiseau noir.

—Ne descendez pas, Geneviève, pria Marcel.

—Oh! si.

Le vapeur avait accosté. A l'abri de la nuit enveloppante, les fiancés échangèrent un chaste baiser dans lequel ils se donnèrent leurs coeurs.

Marcel embarqua. Aussitôt à bord, il se retourna, et de la main salua Geneviève. La corde est rapidement relâchée, rejetée sur le pont, quelques tours de l'hélice... l'eau clapote un peu, la surface unie est agitée un moment, puis le grand calme retombe. Geneviève suit le bateau des yeux, mais le fleuve fait un coude, et il disparaît... il a plongé dans l'inconnu. Lentement elle remonte la passerelle, le pontonnier vient derrière elle et la salue avec une bonne compassion amicale, en homme qui connaît le coeur des amoureux.

Geneviève a repris sa place dans la cariole; elle se sent perdue, glacée; l'horreur de la nuit, qu'elle trouvait si douce tout à l'heure, la saisit; elle écoute, la gorge serrée, le bruit des sabots de la ju-

ment; la lumière de la lanterne lui paraît jeter une clarté lugubre; l'humidité la pénètre, et elle grelotte. Des nuages passent sur la lune, et l'obscurité s'épaissit. Rien ne bouge, la campagne est déserte. Paulin ne parle pas; il s'est contenté de lui mettre une couverture sur les jambes, et de lui demander si elle veut qu'il lève la bâche. Elle répond négativement de la tête... son coeur lui semble vide. Enfin les lumières reparassent; la barricade est ouverte; les branches des arbres la frôlent au visage; la porte de la maison s'ouvre rapidement, et une voix aimante crie:

—Tu n'as pas eu froid, Geneviève?

—Non, maman, non.

—Viens vite te chauffer.

Elle enlève ses châles et obéit. M. Vaudrey est assis à une table jouant au tric-trac avec sa fille aînée; à la vue de la cadette, il dit d'une voix satisfaite:

—Voilà notre Geneviève; nous allons l'avoir à nous seuls, la petite ingrate.

Et au son de cette voix, Geneviève, d'un effort, dissipe sa tristesse et sourit affectueusement à son père.

LES PARENTS

Tout est chaud et clos dans le salon familial, et pour chacun, sauf pour la fiancée, le départ de Marcel est plutôt un soulagement. Mme Vaudrey jouit de se retrouver dans le calme de ses habitudes, et de respirer un peu après les semaines d'agitation qui précèdent un mariage; il n'y a plus maintenant que la noce à célébrer, et, à dire vrai, c'est ce qu'elle considère comme le moins important. Les préparatifs de tout genre qui lui paraissent la grande affaire sont achevés; le trousseau entier est livré, et même la robe de mariée, malgré les protestations de la soeur aînée, qui pré-

tend que cela porte malheur; mais Mme Vaudrey n'attache aucune sorte d'importance à de telles idées; c'est une personne simple et excellente, que la prospérité a rendu un peu égoïste, et qu'agite le moindre évènement non prévu.

Tout jusqu'ici lui avait réussi: Juliette, sa fille aînée, avait été, à l'heure voulue, heureusement établie; M. Picot, il est vrai, était mort prématurément, mais la douleur de la jeune veuve ayant été des plus modérées, les légitimes distractions de la vie ne s'étaient trouvées que très momentanément interrompues. Mme Picot, fort bien pourvue cependant par la volonté de son époux défunt, passait la majeure partie de l'été chez ses parents, où l'existence était aisée et abondante, mais sans luxe ni prétention aucune. M. Vaudrey était grand chasseur; l'exploitation de sa propriété l'amusait; ses fleurs, son potager et ses bêtes occupaient Mme Vaudrey. On voisinait modérément, trois ou quatre déjeuners par saison bornaient l'hospitalité; les Vaudrey ne jouaient pas aux châtelains. Mme Picot, riche et jolie, eût été volontiers recherchée, mais elle convenait ingénûment se trouver extrêmement bien du veuvage, et ne dissimulait pas que M. Picot l'avait souvent ennuyée; pacifique d'humeur et de petite santé, elle était facilement paresseuse. D'ailleurs elle possédait un basset qu'elle adorait et qui lui donnait d'affectueux soucis, dont elle se trouvait suffisamment occupée. Elle partageait toutes les idées de ses parents, et, à trente ans, se laissait guider par eux, au contraire de Geneviève, qui, de bonne heure, avait accusé une personnalité indépendante, étonnant fort sa soeur lorsqu'elle annonçait une résolution très arrêtée de n'accepter jamais un M. Picot quelconque, présenté avec ses

ascendants, antécédents et acquêts.

Son "roman"—c'était le mot dont on usait en famille—avec Marcel Lecomte avait donné beaucoup de soucis aux siens. Pendant quatre ans on avait piétiné sur place sans que M. et Mme Vaudrey pussent arriver à en comprendre le motif. Le soulagement était extrême d'être enfin parvenu à la fin de ces énervements, car les inquiétudes secrètes de Geneviève, ses découragements, sur lesquels elle ne s'expliquait jamais, avaient été ressentis par ses parents qu'indignait la conduite énigmatique de Marcel Lecomte. Néanmoins, sans explications, la demande faite, il avait fallu en passer par la volonté de leur fille. Marcel Lecomte était du reste un bon parti, neveu à la mode de Bretagne des Guingé, qui possédaient à Heurteville, sur les bords de la Seine, une magnifique propriété, il se présentait avec toutes les recommandations et sécurités familiales. Orphelin, il avait en propre une assez jolie fortune; ingénieur, et ayant déjà beaucoup voyagé, on assurait que son avenir ne pouvait manquer d'être brillant; en outre, de toute évidence, il était profondément attaché à Geneviève, qui se déclarait de son côté la plus heureuse personne du monde à la perspective de ce mariage.

Il n'y avait donc qu'à se réjouir. Mme Vaudrey regrettait un peu de ne pas faire "son mariage" à Paris; celui de Mme Picot avait eu tout l'éclat désirable; mais les deux fiancés actuels s'étaient entendus et, d'un commun accord, avaient postulé pour une noce fort simple, presque champêtre. Néanmoins, le mouvement et le déplacement de parents et d'amis seraient encore considérables; Mme Vaudrey comptait sur au moins une trentaine de convives à déjeuner, et s'en réjouissait; tran-

qu'elle sur Geneviève qui n'avait manifestement besoin de personne, sauf son fiancé, elle réservait toutes ses sollicitudes pour les détails du menu, l'installation et la réception du personnel qui viendrait de Paris pour l'occasion. Geneviève faisait preuve d'un détachement parfait et ne se souciait que des choses qui avaient rapport à Marcel; mais cette fois il revenait habiter chez son oncle, à la Commanderie, de sorte que pour Mme Vaudrey il était passé à l'état de quantité négligeable.

Depuis l'instant où Geneviève était montée en carriole pour accompagner son fiancé, ses parents se trouvaient sous l'impression, qui avait grandi de minute en minute, qu'elle allait nécessairement se refroidir; aussi son retour prit-il l'importance d'un retour d'expédition, et non seulement sa mère, mais son père et sa soeur l'invitèrent vivement à s'approcher du feu et à se chauffer.

—Il doit faire du brouillard maintenant; il aurait été plus prudent à Marcel de ne pas t'emmener, observa M. Vaudrey.

—Et surtout que tu t'enrhumes facilement, dit Mme Picot.

—Mon Dieu! pourvu qu'elle n'ait pas pris de mal, ajouta Mme Vaudrey, gagnée par les craintes qu'elle entendait exprimer, et observant que sa fille cadette était pâle.

—Je t'affirme, maman, que je n'ai pas pris froid.

—Il ne faudrait pas, dit Mme Picot un peu par taquinerie, cela pourrait retarder ton mariage.

—Tais-toi, Juliette, tu vas me porter malheur.

—Mais non, mon gros chéri, au contraire; c'est avec des phrases de ce genre

que l'on conjure la guigne. Tu sais bien qu'on ne retardera pas ton mariage; d'abord, que deviendrait le déjeûner de maman?

—Marcel est bien parti? interrogea affectueusement M. Vaudrey, pour changer le cours de l'entretien dont il voyait que Geneviève était affectée.

—Très bien, merci, père; il m'a chargée encore une fois de vous saluer tous de sa part.

—Ah! soupira Mme Vaudrey, comme il faut l'aimer pour lui pardonner de t'enlever. Juliette nous est revenue... mais toi, nous te perdons définitivement.

—Voyons, maman, tu ne vas pas souhaiter à Geneviève de devenir veuve, dit Mme Picot.

—Dieu m'en préserve!

—On le croirait, à t'entendre.

—Je souhaite à ma Geneviève d'être aussi heureuse que je l'ai été.

Et Mme Vaudrey sourit avec une joie paisible.

—Je te remercie, maman, je suis sûre d'être heureuse.

Une émotion réelle pénétra les trois êtres qui l'écoutaient, et qui simultanément levèrent leurs yeux sur elle. Il y avait une vibration si profonde dans la voix de la jeune fille, qu'ils comprirent à quel point elle avait mis son âme et son cœur dans cette union; ils restèrent silencieux, ne sachant que lui répondre. L'absent, celui qui était parti une heure auparavant, occupait soudain la pensée de tous avec une sorte d'obsession.

Mme Vaudrey se surprit à désirer d'être plus vieille d'une semaine, et que tout soit fini, irrévocable. L'état d'agitation nerveuse de Geneviève pouvait à la longue lui faire mal; la main caressante de la mère se tendit vers celle de l'enfant;

assises toutes deux en face du foyer, elles demeurèrent immobiles, attendries par l'étreinte qui les unissait.

Quoi que fit Geneviève, la pensée qu'il pouvait arriver quelque chose lui traversait l'esprit à l'improviste; elle ne comprenait pas d'où venaient ces idées, ni ce qui pouvait les provoquer; seulement, parfois, causant sans réticence avec Marcel, elle avait le vague sentiment qu'une ombre passait sur sa pensée à lui: un mot amer ou triste lui échappait comme involontairement des lèvres; mot repris aussitôt, mais qui germait dans le coeur inquiet de la jeune fille.

La nature de Geneviève était ainsi, portée à l'inquiétude; elle s'étonnait souvent de la sécurité avec laquelle sa mère faisait tous ses projets, sécurité rarement trompée, il fallait le reconnaître. Toujours, elle avait ressenti devant l'avenir, devant l'incertain, devant ce lendemain intangible, un malaise involontaire; pourtant cette faiblesse un peu morbide s'unissait à un caractère résolu et qui ne se laissait pas détourner de sa route. Depuis quatre ans elle avait été mise à l'épreuve; dès leur première rencontre, elle eut conscience de plaire à Marcel Lecomte, et lui-même l'avait tout de suite attirée; les Guingé s'en étaient évidemment aperçus, rendant avec un empressement inaccoutumé sa visite à Mme Vaudrey, et usant de l'occasion pour lui vanter leur neveu: sérieux, travailleur, intelligent; ils ne savaient assez louer ses rares qualités, Marcel avait passé plusieurs années en Angleterre; il avait été deux fois en Afrique; le désir de sa famille était de le voir revenir définitivement en France. Mme de Guingé, sans façon, ajouta: "et de l'y marier." M. de Guingé, jadis le subrogé-tuteur de Marcel, déclarait l'aimer

à l'égal de ses fils.

Cette année-là, de fréquentes visites furent échangées entre la Commanderie et Sillé. Marcel Lecomte, il est vrai, ne faisait chez son oncle que des séjours intermittents, mais chaque fois qu'il était en présence de Mlle Vaudrey, sa prédilection pour elle paraissait s'accroître, quoiqu'il se maintint dans une réserve que M. de Guingé approuvait en principe, mais qu'il considérait dans le cas spécial un peu exagérée. A l'automne, les deux familles éprouvèrent une égale surprise du départ sans explication de Marcel, qui annonça simplement un voyage d'affaire en Espagne.

Quand, l'été suivant, on se retrouva au même point sans apparence de faire aucun progrès, M. de Guingé eût été assez d'avis que Marcel se retirât tout à fait ou se décidât. Pourtant, Mlle Vaudrey semblait accepter sans déplaisir la situation, et à quelques paroles confidentielles de Mme de Guingé, Mme Vaudrey répondit que Geneviève n'était pas pressée de se marier, que la conduite de M. Lecomte était absolument correcte, et qu'en somme rien n'empêchait que les jeunes gens fussent bons amis. L'excellente Mme Vaudrey, en parlant ainsi, donnait un démenti à toutes ses convictions, mais il s'agissait d'empêcher un coup de tête de Geneviève qui, en réponse à de sages exhortations la mettant en garde contre l'imprudence d'une intimité sans issue peut-être, avait déclaré que, si l'on s'opposait à ce qu'elle vit M. Lecomte en ami, elle entretrait au couvent. Pour ne pas l'exaspérer, son entourage feignit de considérer l'état de choses comme normal. Puis enfin, au moment où il ne s'y attendait plus, M. de Guingé, à sa grande satisfaction, avait reçu la mission agréable de solliciter la main

de Geneviève pour son neveu, et l'acceptation ayant été immédiate, il demeura persuadé que les jeunes gens avaient été tout le temps d'accord; il jugea le procédé singulier et incorrect, mais puisque tout finissait bien, il était inutile d'épiloguer, et la joie de Marcel se manifestait si ouvertement que son oncle ne put se défendre de lui demander pourquoi il s'était mis lui-même si longtemps en pénitence.

—Ne m'en parlez jamais, je vous en prie, mon oncle, avait répondu Marcel avec une gravité inattendue.

Et M. de Guingé s'était sans peine décidé à n'y plus même penser, le présent en toute occurrence suffisant amplement à ses sollicitudes.

Une fois promise à Marcel et sûre de lui, Geneviève eût aimé revenir sur les quatre années d'attente, sur tous ces épisodes douloureux ou inquiétants dont son petit coeur avait pâti, mais la moindre allusion à ce sujet était manifestement pénible à Marcel, il se contenta de la conjurer de croire qu'elle lui avait "toujours" été chère, et elle le crut.

Ces trois derniers mois s'étaient écoulés pleinement heureux. La nervosité que Geneviève constatait parfois chez Marcel disparaissait peu à peu.

Ce soir-là, toutes ses sensibilités remuées par l'émotion du départ de son fiancé, elle éprouva en sentant la main protectrice de sa mère sur la sienne, une vraie souffrance à la pensée de quitter ces êtres chéris, auprès de qui elle respirait depuis qu'elle était au monde. L'idée de la séparation lui suggéra celle de la mort, et elle y songea avec horreur; si confiante il y avait un moment, les conditions du vrai bonheur lui parurent soudain presque inaccessibles, sa fragilité surtout la terri-

fia; l'impossibilité de percer l'espace pour voler au secours de l'être le plus aimé la frappa d'une sorte d'épouvante... elle imagina Marcel en danger: qu'en saurait-elle? que pourrait-elle?

Mme Picot avait pris le journal et lisait à son père le récit d'un accident de chemin de fer; il écoutait tout en fumant d'un air béat... Geneviève se sentit stupéfaite de leur indifférence, du flegmatique "Quelle horreur!" qui était tombé successivement des lèvres de son père et de sa mère. Elle ne put s'empêcher de s'écrier:

—Oh! Juliette, ne lis pas des choses pareilles, elles me font peur.

—Ma pauvre petiotte, crois-tu donc que Marcel y était?

—Ça peut arriver... on ne sait jamais.

—Assurément, "tout" peut arriver, répondit Mme Picot d'une voix calme.

Cette affirmation effrayante n'affecta en rien sa sérénité, car elle prit son chien sur ses genoux et l'embrassa.

LA LETTRE

Le sommeil de Geneviève fut troublé. Cependant, sa mère l'avait accompagnée dans sa chambre, l'avait vue se mettre au lit, et l'y avait bordée comme aux jours de sa petite enfance; les deux femmes s'étaient silencieusement et étroitement embrassées dans un attendrissement très doux: rien ne rend triste comme la joie.

Le beau matin d'automne apporta à Geneviève son apaisement. Au dehors, tout était si calme, si lumineux, quoique le ciel fût d'un gris clair; mais derrière les nuages on devinait le soleil, son reflet atténué réchauffait la terre. De ses fenêtres, à travers les ramures éclaircies, Geneviève apercevait les champs s'étendant sur un plateau qui allait gonflant dans

une ondulation douce jusqu'à la forêt, dont l'orée se dessinait en une teinte violette. Le tranquille bétail paissait sur les prairies vertes; de temps en temps, du grand tilleul en face de la maison une feuille tombait, mystérieusement détachée. Une présence invisible et bienfaisante paraissait planer sur toutes choses; un travail silencieux se fit alors dans le coeur de Geneviève. Sans doute, dans leur apparence extérieure, les événements semblaient incertains et précaires, mais la conviction d'une Providence qui ne dormait jamais, qui avait réglé sa vie à elle et le vol de l'oiseau qui venait de disparaître dans la futaie, la pénétra soudain. Elle résolut de s'en remettre à cette Providence et à ne point craindre; dans une ardente prière, elle recommanda Marcel à Dieu; sa propre impuissance ne l'oppressait plus, puisqu'elle pouvait par un acte si simple s'approcher de la Toute-Puissance. Rassérénée et joyeuse, comme elle sortait de sa chambre, elle entendit dans le vestibule en bas sa mère qui parlait au facteur.

—M. Lecomte, disait Mme Vaudrey, est parti hier; il revient jeudi, mais à "la Commanderie", chez M. de Guingé.

—Et où faut-il alors faire suivre cette lettre recommandée?

Geneviève paraissait sur l'escalier, Mme Vaudrey l'interpella.

—Où penses-tu, Geneviève, qu'il faille envoyer cette lettre pour Marcel? Est-ce qu'il ne part pas ce soir pour passer la journée de demain à Compiègne, chez sa tante?

Geneviève était descendue, et regardait curieusement l'épaisse enveloppe que le facteur tenait en main et dont la vue lui causa un malaise inexplicable. Elle répondit d'une voix un peu tremblante:

—Marcel m'a dit d'écrire à Paris.

—Alors, facteur, 7, rue Richepanse.

Le facteur, sans se dessaisir de la lettre, l'appuya un instant sur la table du vestibule, afin de transcrire l'adresse qu'on lui indiquait. Geneviève s'aperçut qu'il y avait déjà plusieurs surchargés, et que la missive, portant des timbres anglais, avait dû être expédiée à un ancien domicile de Marcel; elle remarqua l'écriture droite et ronde, avec des grandes majuscules. Sa besogne achevée, le facteur remercia, déposa le courrier de Sillé, remit la lettre dans la pochette de cuir où se gardent les valeurs, et, touchant son képi, sortit, montant vivement l'allée pour aller reprendre sa bicyclette à la barrière.

Au moment où le facteur partait, M. Vaudrey arrivait. Le dimanche matin, il conduisait habituellement lui-même le char-à-bancs qui menait la famille à la messe, et il s'étonna que Geneviève ne fût pas dehors pour l'attendre. Comme il n'était pas patient, il appela. Boniface, le domestique respectueux qui à sa vue avait immédiatement ouvert la porte du vestibule, lui expliqua d'une voix sourde que ces dames venaient tout de suite.

Mme Vaudrey s'était reculée dans la salle à manger, et demandait à Geneviève si elle avait pu distinguer d'où venait cette lettre pour Marcel.

—C'est drôle! qui peut bien lui envoyer une lettre recommandée?

—C'est probablement une lettre d'affaires, dit Geneviève.

—Peut-être, mais dépêchons-nous, je vois que ton père est là, il va s'énerver.

—Et Juliette, est-ce qu'on ne l'attend pas?

—Non, elle a la migraine, ce matin.

Geneviève ne fit aucune observation, les migraines de sa soeur rentraient dans

le casuel de l'existence; elle se contenta de suivre sa mère.

A peine eurent-elles pris place dans la voiture, que Mme Vaudrey, d'une voix agitée, fit part à son mari de l'incident de la lettre.

—Eh bien, ma bonne amie, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que Marcel soit touché par une lettre recommandée! Je ne suppose pas, ajouta-t-elle en se retournant à demi pour s'adresser à Geneviève qui était assise derrière lui, je ne suppose pas, petite fille que cela t'inquiète?

—Non, père, dit Geneviève d'une voix un peu forcée.

—Ce serait absurde.

Et il n'en fut plus question.

La route qui menait à l'église de Sillé passait par une allée de tilleuls, haute et fermée comme une voûte de cathédrale; il y faisait sombre aux plus éclatants midis, et jamais Geneviève ne la traversait sans une sorte d'émotion: le spectacle en était si imposant, le recueillement naturel si majestueux que les voix s'y taisaient d'instinct. Des deux côtés s'étendaient les épais fourrés d'un parc dont le sous-bois moucheté de nuances variées, était tout chatoyant; la route montait un peu, et l'allure de la voiture se ralentit légèrement. Au sortir même de cette allée profonde on tournait dans le sentier qui conduisait à l'église, bâtie sur une sorte de plateau élevé qui dominait la Seine et toute la vallée. Ils mirent pied à terre à la porte du cimetière.

Le lieu était si familier à Geneviève qu'il ne lui inspirait jamais de tristesse, et, par ce matin d'octobre, les tombes soigneusement entretenues, les fleurs qui ornaient les plus humbles, le sable jaune d'or qui les entourait donnaient au champ du repos un aspect presque gai. La clo-

che appelant les fidèles à la prière sonnait éperdument, le soleil s'était dégagé des nuages; Geneviève fut émue à la vue de cette chère petite église avec son hardi clocher couvert d'ardoises scintillantes, ses fenêtres en ogive, son vieux porche arrondi. Elle se dit qu'elle n'y reviendrait que pour être mariée... Dimanche prochain, ce serait un fait accompli... Pour la dernière fois elle assistait à la messe paroissiale comme Geneviève Vaudrey...

Maintenant, assise au banc familial entre son père et sa mère, elle se sentait baignée dans une atmosphère de bonheur. Cet avenir si proche et si désiré, que son esprit cependant avait peine à admettre avec certitude, se dégagea tout à fait des limbes de l'inconnu; elle se dit que c'était bien vrai, et que dans peu de jours elle serait la femme de Marcel, unie à lui à jamais; non, rien ne pouvait plus les séparer, tout le lui assurait. Elle se reprocha comme une faiblesse enfantine les appréhensions vagues dont elle n'était pas sa maîtresse; elle comprit que les déceptions du passé n'avaient aucun lien avec le présent; Marcel avait promis de les lui expliquer, jusque-là elle ne devait plus y songer.

Peu à peu son jeune visage reprenait un rayonnement joyeux, et son père la regardait avec une tendre complaisance, mêlée à une involontaire jalousie de celui qui allait leur enlever ce trésor. Geneviève sentit sur elle les yeux aimants, retourna un peu la tête et sourit discrètement.

Lorsque à la sortie, les Vaudrey se réunirent au petit groupe des châtelains du voisinage qui se rencontraient chaque dimanche après l'office, la baronne de Quierville dit à Mme Vaudrey:

—Le bonheur va joliment bien à Geneviève; elle a une mine éblouissante.

Mme Vaudrey remercia de bonne grâce, mais gâtée par la vie, elle estimait inconsciemment tout naturel que Geneviève fût sur le point de se bien marier, et que Blanche et Madeleine de Quierville, cependant ses aînées, ne fussent pas encore établies. Les Quierville avaient cinq enfants, dont un fils aîné qui leur coûtait fort cher; les demoiselles de Quierville passaient en conséquence pour n'être pourvues que d'une très mince dot: les Quierville étaient en outre soupçonnés de dépenser plus que leur revenu, et leur beau domaine de Senozan était grevé d'hypothèques. M. de Quierville, homme charmant, ayant encore beaucoup de prétentions personnelles, demeurait malgré ses cinquante-quatre ans un excellent danseur et un véritable boute-en-train. Mme de Quierville aimait la toilette avec passion, et voulait ses filles toujours les plus élégantes; elles s'y résignaient à leur corps défendant, car l'une et l'autre étaient fort raisonnables, et beaucoup plus assagies que leurs parents. Geneviève et les demoiselles de Quierville s'étaient connues dès l'enfance, sans qu'aucune intimité ait suivi; à Senozan on dédaignait un peu Sillé, et à Sillé on était tout à fait indifférent au grand genre de Senozan. Mais, depuis les fiançailles de Geneviève, les rapports avaient été plus fréquents, les Vaudrey étant naturellement souvent à la Commanderie et les Guingé vivant en relations continuelles avec Senozan. Madame de Guingé et madame de Quierville rivalisaient en tout, ce qui les liait intimement. Blanche et Madeleine, que l'on prétendait désappointées et aigries, parce qu'elles n'étaient ni agressives ni bruyantes, avaient pris beaucoup de goût pour Geneviève, lui déclarant avec une gentille franchise qu'elles l'enviaient sans être ja-

louses. Madeleine de Quierville, qui avouait ses vingt-sept ans, ne cachait pas qu'elle eût troqué avec joie son sort contre celui de la plus humble paysanne qui possède un mari et des enfants; elle était toute prête à épouser un homme pauvre, toute prête à s'exiler, et elle ne trouvait personne. Blanche était plus philosophe et plus jeune, et elle espérait que sa belle voix finirait par lui amener le merle blanc souhaité. L'une et l'autre, sans être le moins du monde jolies, étaient d'une distinction parfaite, portant à ravir la toilette, pleines d'aisance et de simplicité.

Tout le monde, d'ailleurs, était d'accord que pour les agréments personnels, la famille de Quierville n'avait pas sa pareille; aussi s'empressait-on de les aider à se ruiner. Mme de Quierville était extrêmement sociable, et regrettait maintenant d'avoir si peu fréquenté les Vaudrey et de s'en être tenue depuis vingt-cinq ans à une visite par saison; du reste Mme Picot lui paraissait précisément l'affaire de son fils aîné; ils étaient du même âge, et une veuve, une femme d'expérience saurait prendre de l'empire sur Bernard et l'arracher à ses mauvaises connaissances. L'ensemble de la situation la rendait donc très favorable aux Vaudrey, et elle avait spontanément offert que Blanche servit de demoiselle d'honneur à Geneviève. La proposition ne pouvait qu'être acceptée. Blanche de Quierville s'était un peu défendue; elle trouvait avoir été demoiselle d'honneur bien souvent! Mais Mme de Quierville insista; elle n'avait pas renoncé à mettre la main sur le dernier des fils Guingé, quoiqu'elle connût l'hostilité des parents à ce projet; en même temps, on a vu des capitulations plus extraordinaires, l'occasion de quêter ensemble serait bonne; et puis, une jolie noce, élégante et

campagnarde comme celle-là, est toute propre à suggérer des idées matrimoniales.

Geneviève fut donc affectueusement abordée par les demoiselles de Quierville qui lui demandèrent des nouvelles de son fiancé, et parurent apprendre avec un peu d'étonnement qu'il était à Paris—“Il sera de retour chez son oncle, mercredi,” —expliqua Mme Vaudrey.

Mme de Quierville annonça qu'en ce cas, si Mme Vaudrey y consentait, on profiterait de l'absence du fiancé pour aller admirer le trousseau. Tout ce qui était lingerie et robes intéressait Mme Quierville, qui ne se blasait pas là-dessus. Il fut donc convenu qu'on se retrouverait l'après-midi à Sillé. Le pare de Senozan avait une porte communiquant avec le cimetière et, après un moment de causerie, les trois femmes à la silhouette élégante y disparurent. Mme de Quierville saluant une dernière fois d'un geste gracieux de la main.

LES TROIS MERES

Tout l'après-midi il ne fut question que de Marcel. Les Guingé vinrent faire une visite à leur future nièce, et Mme de Guingé s'informa aussitôt si Marcel n'avait pas déjà téléphoné. Elle fut surprise d'apprendre que les Vaudrey ne possédaient pas encore le téléphone, et engagea Mme Vaudrey à l'installer sans retard, surtout maintenant qu'elle allait perdre Geneviève; elle-même ne dissimula pas que sans cette commodité elle trouverait la campagne insoutenable. Mme Vaudrey, prompte à être de l'avis des autres, s'étonna de sa propre négligence. Madame de Quierville, qui assistait à l'entretien, ne fut pas tout à fait de l'opinion de Mme de Guingé: le téléphone lui paraissait éga-

lement indispensable, mais elle était fort loin de le considérer comme un agrément sans mélange; elle ne cachait pas en être souvent obsédée.

Mme de Guingé protesta.

—N'est-ce pas, ma petite Geneviève, que vous seriez heureuse d'entendre tout à l'heure la voix de Marcel? Je regrette bien de ne pas lui avoir dit de correspondre avec nous; je vous aurais apporté de ses nouvelles.

Mme de Guingé était une de ces personnes qui expriment volontiers le regret de ne pouvoir conférer des faveurs imaginaires, et qui s'attendent à être remerciées de l'intention comme d'une réalité.

Ce que Mme de Guingé avait fondé, en désir, d'orphelinats, d'asiles de vieillards, d'établissements de bienfaisance de toutes sortes était inimaginable; elle éblouissait continuellement son curé de ces tableaux fantastiques, et, quoiqu'elle ne fût pas particulièrement disposée à ouvrir sa bourse, il était arrivé par la force de la suggestion à la considérer comme un saint Vincent de Paul féminin; il ne manquait jamais de parler d'elle sur ce pied-là; on se moquait un peu, mais, néanmoins, il demeurait autour de Mme de Guingé une vague auréole dont elle bénéficiait. Depuis que Geneviève devait épouser son neveu, longue était la liste des présents somptueux dont elle eût souhaité l'accabler; le dernier en jeu était un automobile. Elle revint avec ampleur sur ce sujet précisément à cause du départ de Marcel.

—S'il avait eu ici son automobile, il s'en serait servi pour aller à Paris; je trouve que pour un homme occupé, c'est une économie.

Mme de Quierville objecta qu'autrement c'était plutôt un joujou onéreux; ce lui de M. de Quierville n'avait encore été

qu'une source de dépenses.

—Et d'autant que l'on fait des déplacements auxquels sans cela on ne songerait même pas, ajouta-t-elle en soupirant.

Ni le téléphone ni l'automobile n'étant à l'usage de son neveu, Mme de Guingé s'étonna qu'il n'eût pas télégraphié.

—Il écrira sans doute à Geneviève aujourd'hui, dit Mme Vaudrey.

Les trois dames étaient seules, les jeunes filles étant montées chez Geneviève.

—J'ai déjà observé que Marcel est un cachottier, continua Mme de Guingé.

—Voyons, madame de Guingé, vous n'êtes pas sérieuse, dit Mme de Quierville, qui trouvait les réflexions personnelles de mauvais goût; vous savez bien que le dimanche nous n'avons pas de télégraphe.

—C'est vrai!

Mme de Guingé témoigna à cette révélation autant de surprise que si le fait lui eût été nouveau.

—Enfin, conclut-elle, je pense qu'il écrira à son oncle.

Mme de Quierville dit:

—Et pourquoi donc, grand Dieu, puisqu'il revient mercredi? Il suffit qu'il écrive à sa fiancée, et soyez bien sûre qu'il n'y manquera pas.

Et s'adressant à Mme Vaudrey:

—Jamais, je n'ai vu un fiancé avoir l'air plus épris, mais aussi Geneviève est délicieuse.

Mme Picot parut, escortée de son fidèle basset Rajah. La maîtresse et le chien furent accueillis par les deux visiteuses avec un égal empressement; elles étaient aussi bonnes mères l'une que l'autre, et une charmante veuve bien pourvue les attirait invinciblement.

Mme de Guingé, par l'union qui allait exister entre les deux familles, se regardait comme investie d'une sorte de droit

de priorité. Soupçonnant les intentions secrètes de Mme de Quierville, elle les trouvait d'une prétention ridicule et ne pouvait imaginer qu'une femme ayant son bon sens épousât Bernard de Quierville; tout au plus pouvait-il prétendre à quelque juive, ou quelque roturière bien obscure. Les trois fils de Guingé, au contraire, suivaient chacun une carrière, et menaient sagement leur vie; aussi les deux aînés avaient-ils contracté des unions fort avantageuses, et leur mère se crut en conséquence autorisée à prendre Rajah sur ses genoux, ce que Mme de Quierville n'eût certes pas songé à faire.

Mme Picot expliqua qu'elle venait convier ces dames à monter au premier; le trousseau était disposé dans la chambre de Mme Vaudrey. Mme de Quierville se leva à l'instant, la mine enchantée.

—Allons voir, dit-elle, toutes ces jolies choses; et elle prit le bras de la jeune femme.

Mme de Guingé, embarrassée de Rajah, fut plus lente à se mouvoir; Mme Vaudrey l'attendit. Comme elles montaient seules l'escalier, elle en profita pour dire confidentiellement à Mme de Guingé:

—Qu'est-ce qui vous fait penser, chère madame, que Marcel est cachottier?

—Oh! rien récemment, mon amie, rien. Mais je me souviens qu'il y a quelques années, il fallait toujours, lorsqu'il était à l'étranger lui écrire poste restante. Et puis, au retour, il ne donnait aucuns détails sur sa vie.

—Pas autre chose!

—Non, pas autre chose, assura avec empressement Mme de Guingé, déjà un peu ennuyée de l'effet que paraissaient avoir eu ses paroles.

—Alors, je vous en prie, ne répétez pas ce propos devant Geneviève.

—Jamais de la vie, c'est une parole en l'air; d'ailleurs, il est bien permis à un jeune homme de ne pas raconter tous ses petits secrets à sa tante. Soyez sans crainte, je le connais parfaitement, il n'aura pas de secrets pour Geneviève.

—Je l'espère, car ma fille est une nature très entière.

Cachottier! Le mot, dans le courant de l'après-midi, revint plusieurs fois à l'esprit de Mme Vaudrey. La lettre recommandée du matin la tracassait un peu; il lui tardait que Marcel leur en envoyât l'explication; sûrement il ne manquerait pas de le faire.

Le spectacle des jolis affiquets de Geneviève dissipa ces pensées et lui rendit toute sa sérénité. Attendrie et fière, elle en fit les honneurs. Le costume de voyage eut un succès particulier; sa sobriété, son élégance furent également louées. Mme de Quierville déclara qu'avec quelques modifications elle avait l'intention de le faire copier pour ses filles.

—Il vaudra mieux, maman, suggéra en riant Blanche de Quierville, prendre des idées d'après la robe de noces.

—Comment? Elle est là? exclama Madame de Quierville étonnée.

—Il ne faut pas la regarder, protesta vivement Mme Picot. C'est malgré moi qu'on l'a apportée.

Mme de Quierville n'insistait jamais.

—Patience, nous sommes sûres de la voir samedi.

—Oui, quoiqu'elle soit livrée depuis quatre jours, dit Mme Vaudrey tranquillement. Je vous prie de croire que j'attache peu d'importance aux superstitions de Juliette.

—Tu as peut-être tort, maman, répliqua celle-ci.

—Non, dans ce cas particulier, votre

mère a assurément raison, dit Mme de Quierville discernant une légère inquiétude dans les yeux de Geneviève.

Boniface frappa à la porte. Il était à la recherche de ces dames pour aviser que le goûter était prêt.

—Allons, dit gracieusement Mme de Quierville, venez nous servir notre thé, mademoiselle Geneviève; la prochaine fois nous le demanderons à Mme Lecomte.

M. Z. TRILBY

MM. Trilby, Jones

et Trilby sont des

“soliciteurs”; leurs affaires sont multiples, leur réputation plutôt douteuse, ce qui est loin de diminuer leur clientèle. L'office de MM. Trilby, Jones et Trilby est situé dans Gray's Inn Square, véritable enclos sacré où ne pénètre aucun bruit; ceux de la grande ville viennent mourir devant la voûte étroite qui conduit à ce square paisible, entouré de petites maisons aux fenêtres sans rideaux, qui pourraient servir de demeures à des chartreux, tant la paix et le silence sont profonds; et, pour compléter l'illusion, une chapelle abandonnée s'élève dans un coin entouré d'arbres. Cependant, derrière toutes ces portes closes s'entassent les papiers dont sortent, comme autant de malfaisants génies, les procès, les ruines, toutes les discordes de la pauvre humanité.

M. Zacharie Trilby, le principal associé de la maison, est un homme aimable, propre et bien rasé; il parle très correctement le français, les affaires de ces messieurs étant internationales; aussi M. Zacharie Trilby, malgré ses occupations nombreuses, s'adonne à la lecture frivole de journaux parisiens; il en parcourt un certain nombre chaque matin, ayant expérimenté que rien n'est négligeable en af-

faïres, et que bien des faits qui semblent indifférents à première vue peuvent, en des mains habiles, avoir une signification et une valeur. M. Z. Trilby, notamment, ne manque jamais d'étudier soigneusement le relevé des publications de mariage ; cette lecture lui a déjà été utile en plusieurs occurrences dont il a su faire jaillir des complications avantageuses.

Done, récemment revenu d'une agréable villégiature en Suisse, M. Z. Trilby, l'esprit bien éveillé, une fleur à la boutonnière, le dos appuyé au fauteuil de sa table à écrire, lit, le monocle à l'oeil, un journal mondain... Tout à coup il le pose devant lui, s'empare du tuyau acoustique suspendu à sa portée et y laisse tomber ces mots :

—Priez M. Jones de venir me parler.

M. Jones est l'associé qu'on ne voit pas ; son cabinet se trouve à l'étage supérieur, à l'abri de toute invasion.

Un moment après, M. Jones en personne fait son entrée.

—Quoi de neuf, Trilby ? demande-t-il en prenant place sur un fauteuil de l'autre côté de la table professionnelle que les dossiers encombrant.

M. Z. Trilby passe le journal à son associé et lui désignant du doigt un paragraphe déjà souligné au crayon bleu :

—Singulier, n'est-ce pas ? dit-il.

—Très singulier, répond M. Jones après avoir lu. Puis tous deux regardent dans le vague ; M. Trilby étudie avec soin le revers de sa main gauche, et, légèrement, du ponce et de l'index, fait sauter un grain de poussière imaginaire : chacun évidemment attend que l'autre parle le premier. A la fin, M. Jones rompt le silence et se décide à dire :

—Vous désirez mon opinion sur cette circonstance ?

—Si vous voulez !

—Je crois qu'il faut agir avec beaucoup de circonspection.

—Beaucoup de circonspection, répète M. Trilby.

Et, comme subitement illuminé, il ajoute :

—Ah!...

—Je ne suis pas encore certain de la voie qu'il sera convenable de suivre.

—En effet, c'est difficile à décider.

—Le cas de notre client est très particulier, très délicat...

—Parfaitement, très délicat... hum...

Ici, M. Jones se prend le front, et le manipule de ses doigts écourtés comme pour en faire jaillir des idées :

—L'autre?... quel genre d'homme est-ce ? Plutôt faible.

—Peut-être autrefois... mais il peut avoir changé... les années...

—On ne change pas, affirme nettement M. Jones.

—La coïncidence est remarquable, observe M. Trilby en consultant son agenda quotidien qu'il feuillette en arrière. Il y a exactement une semaine que notre client est venu nous trouver.

Maintenant ce sont ses lèvres que M. Jones change en tambourin. Après avoir rapidement joué dessus un air sans paroles, il dit :

—Il conviendrait, je crois, d'écrire d'abord une première lettre très prudente ; d'après la réponse on décidera la marche à suivre... il faut concilier... il faut concilier.

—En effet, répliqua M. Trilby, et les sentiments d'humanité nous commandent en cette pénible affaire beaucoup de légèreté de main.

—Vous avez parfaitement compris ; la situation est très épineuse.

—Estimez-vous qu'il soit utile d'informer notre client? Et Trilby désigne le journal jeté négligemment entre eux.

—Je n'estime rien... Néanmoins, je considère inutile d'agir avec précipitation; il s'en est remis à notre jugement.

—D'une façon absolue!

—Nous agissons certainement au mieux de ses véritables intérêts... comme nous l'avons déjà fait.

—Assurément.

M. Jones se lève, regarde rêveusement par la fenêtre, se tire le nez à deux ou trois reprises, et dit d'un air ouvert et bucolique:

—Surprenante température pour la saison.

—Tout à fait surprenante, réplique M. Trilby sur le même ton détaché.

La phrase n'est pas achevée que M. Jones a ouvert la porte et a disparu.

Une demi-heure plus tard, une carte est apportée à M. Trilby par le petit clerc de l'étude et déposée en silence sur la table du sollicitor. M. Trilby daigne s'interrompre un instant de la lettre qu'il écrit, jette un regard distrait sur la carte et murmure:

—Je sonnerai. Dites un quart d'heure ou vingt minutes.

—Oui, monsieur.

Le jeune clerc s'esquive d'un pas discret et referme la porte sans le moindre heurt.

Une fois seul, M. Trilby se lève, atteint un carton, en tire un dossier, le consulte avec soin, prend des notes, remet le dossier en place; puis, en passant, se mire dans la glace au-dessus de la cheminée encombrée de bouquins. Le sollicitor constate qu'il est impeccable; nonobstant, il se donne un léger coup de brosse, se redresse, et enfin revient s'asseoir. Alors, impri-

mant à son visage une expression bon enfant et avenante, il sonne. Le petit clerc surgit presque instantanément et met le nez à l'entrebâillement de la porte:

—Maintenant, monsieur?

—Oui.

Sans plus de délai, le visiteur qui attend est introduit: c'est un homme jeune encore, à la tournure élégante, au visage fatigué; les yeux qui sont bruns et admirablement beaux, ont une expression fuyante; l'attitude est celle de bravade.

—Bonjour, Trilby, mon cher, dit-il en français.

— Bonjour, cavalière, répond Trilby cordialement en serrant la main qu'on lui offre. Asseyez-vous, je vous en prie. Eh bien?—Et il se fait jovial:— M'apportez-vous des nouvelles?

Et le sollicitor paraît les attendre comme un enfant à qui l'on réserverait des bonbons.

L'autre le regarde dédaigneusement, et, tirant de sa poche un étui à cigarettes, en prend une, la met dans sa bouche, l'allume, puis dit:

—Vous permettez? Et suivant de l'oeil la première bouffée de fumée qui s'élève:

—Vous la savez aussi bien que moi, la nouvelle.

D'un bloc il se retourne et dévisage le sollicitor: celui-ci est calme et impénétrable.

—Le mariage?

—Oui, le mariage. Et, ricanant: je ne pouvais choisir un meilleur moment, n'est-ce pas?

Trilby se tait. L'autre répète:

—Est-ce que vous ne le pensez pas?

—Je ne voulais pas vous contredire; je ne suis pas aussi certain que la circonstance soit de nature à vous servir.

—Ce n'est pas mon avis.

—Vous êtes libre d'agir à votre gré.

—Mon excellent Trilby, ne vous fâchez pas; j'ai confiance en vous, j'agirai comme vous me le conseillerez.

—Vous ne devez pas ignorer, cavaliere, que nous tenons à être corrects, très corrects.

—Vous avez raison... bien raison.

—L'absence de correction, de principes solides de conduite peut amener des conséquences... embarrassantes...

Celui que Trilby appelait le cavaliere continuait à fumer, la tête renversée; de la main droite levée il fit un signe muet d'adhésion.

—Alors si nous devons nous mêler de cette négociation, nous tenons à procéder d'après les règles fixes dont nous avons l'habitude et la pratique... La première est celle-ci: Aucune intervention du client. Cela vous convient-il, cavaliere?

—Cela me convient.

—Et vous nous donnez carte blanche pour la transaction à l'amiable ainsi qu'il convient dans l'intérêt des deux parties; les engagements acceptés par nous le seront par vous... sans restriction aucune.

Les yeux bruns aux cils sombres et lourds se levèrent vers Trilby, et leur regard aigu chercha le sien, mais il l'avait baissé et fourrageait parmi ses papiers.

—Nous ne voulons surtout... aucun scandale.

—Vous êtes délicieux... je me fie à vous!

—Alors, signez ici, s'il vous plaît... Pardon, prenez la peine de lire d'abord.

Il y eut un silence de cinq minutes, puis la plume cria sur le papier épais.

L'interlocuteur de Trilby bâilla alors, et dit:

—Et maintenant, cher ami, serez-vous assez aimable pour me faire une petite

avance; vingt livres m'obligeraient.

Sans répondre, Trilby plonge la main dans un tiroir à sa droite, prend son livre de chèques, en libelle un et le tend à travers la table.

Il fut reçu avec une grimace.

—Dix livres seulement?

—Impossible davantage, mon cher cavaliere, dit Trilby de sa voix nette.

Reculant son fauteuil, il se lève, et avec une grande politesse escorte son client jusqu'à la porte extérieure de l'"office", dont le battant mobile retombe sans aucun bruit.

L'EXTRAORDINAIRE NOUVELLE

Bernard de Quierville n'était certes pas un fils de tout repos; néanmoins, mal-

gré les soucis qu'il causait perpétuellement, il demeurait le benjamin de sa famille; ses parents et ses soeurs avaient pour lui des trésors d'indulgence. C'est que Bernard, tout en recommençant avec persévérance les mêmes errements, en se plaçant toujours dans les plus funestes embarras, avait une manière de s'en excuser, une effusion de tendresse envers les siens, lorsqu'on avisait aux moyens de remédier à ses folies, qui faisaient tout oublier. De plus, on était sûr de son affection. M. de Quierville était persuadé, à n'en pas douter, que son fils aîné lui souhaitait longue vie; et malgré les larmes qu'il faisait trop souvent verser à sa mère, elle savait occuper la première place dans le coeur du jeune homme. Du reste, de bonne foi, il l'assurait, et il assurait ses soeurs, que s'il jouait, c'était dans le désir unique de faire un grand coup qui libérerait la famille de tous les ennuis.

—Hein? Si j'avais gagné, disait-il, et il déroulait complaisamment, le tableau

des conséquences admirables qui auraient suivi.

Cette vision ébranlait parfois la raison de Mme de Quierville; elle en arrivait à se figurer que son pauvre Bernard s'était exposé à des périls par tendresse pour les siens. Ce cher fils ne demeurerait généralement à Senozan que lorsqu'il avait besoin de réparer ses finances, ou d'être aidé efficacement par sa famille; mais il fallait reconnaître que lorsqu'il y était, personne ne pouvait se montrer plus aimable. De fait, il trouvait sa mère et ses soeurs charmantes, et son père un type magnifique; il s'étonnait toujours naïvement de pouvoir les quitter. Le château et la terre l'intéressaient médiocrement, car il estimait qu'un jour ou l'autre il faudrait se décider à les vendre; mais, pour complaire à son père, il parlait en toute occasion de Senozan comme si la possession en était assurée à sa descendance la plus reculée.

M. et Mme de Quierville étaient des gens de tradition, imbus de préjugés et de principes qui faisaient partie d'eux-mêmes; ils auraient été fort déçus de savoir que leurs enfants, du moins les trois aînés dont l'opinion seule comptait, puisque les cadets avaient dix-huit et dix-sept ans, étaient absolument affranchis de tout esprit de tradition; ils mesuraient la vie sans aucun aveuglement héréditaire, se tenant personnellement en estime, uniquement pour ce qu'ils se sentaient valoir; la comédie mondaine et sociale ne leur déplaisait pas, mais ils n'en étaient aucunement dupes, et perdaient inconsciemment ainsi une grande force, celle qui aurait donné à Mme de Quierville—cependant d'âme plus faible—une sorte de résistance obstinée à conserver les apparences, et qu'elle aurait au besoin soutenue avec héroïsme.

Madeleine et Blanche de Quierville estimaient que le plus simple dans les embarras d'argent est de les avouer, et d'y remédier par quelque mesure radicale. Il arrivait aux deux soeurs, dans leurs heures tristes, de se demander ce que signifiait cette lutte à main armée pour soutenir une maison qui s'écroulait; elles étaient écoeurées des nombreux mariages manqués, des projets nouveaux, toujours repris et n'aboutissant jamais. Leur idéal était une maison de garde, entourée d'un petit jardin fleuri, et elles imaginaient comme un rêve délicieux une vie exempte de soucis et de représentation. En d'autres temps, des filles de leur sorte eussent trouvé le couvent leur refuge naturel, mais ni l'une ni l'autre n'y étaient portées: l'une en était éloignée par son amour passionné de la famille et des enfants, qui la faisait aspirer au mariage; l'autre, plus indépendante, tenait à sa liberté et aimait la vie. Quant à Bernard, sa philosophie était d'une sorte très quintessenciée, et théoriquement fort sage, mais elle ne lui avait jamais servi pratiquement. Il était de l'avis de Salomon sur deux points; 1o que tout est vanité; 2o que les jours de l'homme sont courts. Il concluait qu'il faut se distraire selon ses goûts, et éviter de se faire du mauvais sang. Le mariage d'intérêt lui répugnait; cependant pour ne pas chagriner ses parents, il consentait à toutes les entrevues, s'y comportait de façon irréprochable, puis, sous main, faisait donner sur lui-même de détestables renseignements; tellement que la pauvre Mme de Quierville, à voir échouer ses projets les mieux ourdis, était persuadée qu'il y avait un sort sur Bernard. Dans ces conditions, le mariage avec Mme Picot lui paraissait une dernière carte, qui devait si l'on s'y

prenait avec habileté, faire gagner la partie. La circonstance du mariage de Geneviève allait donner l'occasion de se voir librement : le jeudi, ils dînaient tous chez les Guingé ; le samedi, on serait de noce de onze heures du matin à six heures du soir. Mme de Quierville elle-même préparait un impromptu qui, après le départ des mariés transporterait les invités à Senozan. Bernard avait écouté les recommandations confidentielles de sa mère avec sa déférence habituelle, et promis d'en tenir compte.

Il était installé depuis trois semaines à Senozan : on chassait dans la forêt de Linnard, et il était grand ami du maître d'équipage. Toutes les châtelaines des environs considéraient la présence de l'élégant Bernard de Quierville comme une bonne fortune, et il trouvait à cartonner à récolter quelques petits profits, qu'il empochait avec satisfaction et mépris.

Les messieurs de Quierville jouissaient d'une popularité indiscutée : Bernard ressemblait beaucoup à son père, et rien ne flattait autant M. de Quierville que d'être pris de loin pour son fils. La tournure était si semblable qu'on s'y trompait de bonne foi, mais l'expression du visage aux traits pareils différait singulièrement : M. de Quierville montrait une mine de bon vivant, tandis que Bernard avait l'air triste des jeunes dont l'âme est désenchantée ; il pouvait cependant être d'excellente compagnie, et sa présence à la table de famille était une joie pour les siens. Les repas à Senozan étaient toujours agréables ; la bonne humeur naturelle faisait que jamais on n'y apportait la trace d'aucune préoccupation. La salle à manger était magnifique, le service irréprochable, la chère invariablement excellente : c'était une des nombreuses

dépenses que Mme de Quierville jugeait indispensable pour la santé des enfants." Les faits semblaient lui donner raison, car tous les Quierville, jeunes et vieux, jouissaient d'une santé parfaite. Il était certainement impossible d'avoir dans le désordre plus d'ordre que Mme de Quierville. Tout à Senozan respirait le vrai bien-être ; qu'on fût seuls ou qu'on eût du monde rien n'était changé.

En général, Bernard se montrait exact aux repas : dans son enfance, cette obligation lui avait été si fortement inculquée qu'il y obéissait encore presque machinalement. Aussi, lorsque le mercredi matin qui suivit la visite à Sillé on eût mangé les oeufs et le plat chaud sans lui, Mme de Quierville manifesta quelque inquiétude. Bernard était sorti à cheval ; savait-on où il était allé.

— Et qu'importe où il est allé ! dit M. de Quierville. Votre fils se promène ; il se contentera d'un déjeuner froid, voilà tout.

L'entrée de Bernard arrêta les suppositions que Mme de Quierville se préparait évidemment à étager. Avec un mot d'excuse courtois et respectueux pour ses parents, le jeune homme s'assit à sa place auprès de sa mère, et dit aussitôt avec quelque agitation :

— Je viens d'apprendre une chose tout à fait extraordinaire : c'est même ce qui m'a retenu.

L'attention de tous lui fut immédiatement acquise.

— Quoi donc ? demanda M. de Quierville d'un ton un peu sceptique.

— Imaginez-vous qu'on est sans nouvelles de Marcel Lecomte, et qu'on ne sait où le trouver. J'ai rencontré Guingé qui allait à la poste, hors de lui ; on ne sait que penser.

— Sans nouvelles de M. Lecomte ! cria Mme de Quierville.

— Mais c'est inouï. !...

— C'est terrifiant... dirent en même temps Blanche et Madeleine.

— Laissez Bernard parler, intervint Mme de Quierville.

Les deux domestiques qui servaient écoutaient impassibles, mais attentifs et intéressés : c'était peu ordinaire, ce que M. Bernard racontait là. Bernard reprit :

— Voilà ce que M. de Guingé m'a dit. Depuis son départ d'ici, samedi dernier, je crois, on perd la trace de son neveu. Il devait aller chez sa tante lundi ; il n'y a pas été ; on ne l'a pas vu chez lui à Paris ; enfin, on en est à se demander s'il y a eu un crime, car, assurément, un garçon qui devait se marier samedi, et qui était si heureux, paraît-il, ne doit pas avoir l'idée de se tuer.

— Se tuer, jamais ! exclama Mme de Quierville.

Madeleine était devenue toute blanche : la pensée du suicide lui était particulièrement odieuse.

— Et Geneviève ? demanda-t-elle.

— Guingé m'a raconté que la pauvre petite est dans un état lamentable, et tous les Vaudrey sont comme fous. Lundi matin leur fille attendait naturellement une lettre de son fiancé, rien... Elle s'alarme un peu, on la calme, on attribue le retard de la lettre au dimanche : Marcel l'aura mise trop tard à la poste. Les Guingé malheureusement peut-être, ne savent rien de la chose. Lundi s'est passé chez les Vaudrey à hésiter ; dans leur désir de rassurer leur fille, ils ne voulaient pas paraître inquiets ; ils n'ont envoyé à la Commanderie que le mardi, après le passage du facteur. M. de Guingé, lui, a été épouvanté tout de suite ; on a téléphoné immé-

diatement partout où Lecomte pouvait être ; il n'avait paru nulle part. Guingé va à Rouen tout à l'heure pour visiter l'hôtel : on se figure qu'il a pu avoir une syncope, un accident... Enfin, c'est très grave.

Il y eut un silence de stupeur.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une chose aussi épouvantable, dit Mme de Quierville ; qu'on attelle, je pars immédiatement pour Sillé voir ces pauvres gens.

— Nous aussi, maman, dit Madeleine.

— Mais oui, mais oui, cette chère petite... et la noce samedi... mais il va reparaître, c'est impossible qu'il ne reparaisse pas.

— D'après ce que raconte Bernard, je ne crois pas beaucoup à son retour, dit M. de Quierville ; il a dû être victime de quelque mauvais coup.

— C'est d'autant plus à craindre, ajouta Bernard, que son beau-père, enfin M. Vaudrey, croit précisément savoir que Lecomte portait sur lui une assez grosse somme ; il l'avait, paraît-il, mis en garde contre cette habitude prise dans ses voyages.

— Mais alors il a pu être assassiné, dit Mme de Quierville d'une voix effrayée.

— Ça s'est malheureusement déjà vu, répondit son mari.

— S'il est assassiné, reprit Bernard, c'est une affaire finie pour lui, et nous n'avons plus à le plaindre, mais c'est cette infortunée petite qui fait pitié. Guingé a peur qu'elle ne perde l'esprit ; on ne sait que lui dire.

— Qu'on lui dise la vérité, quelle qu'elle soit, intervint Madeleine ; elle en souffrira moins que d'un espoir mensonger.

— C'est que justement personne ne la

sait la vérité, répondit Bernard.

— A-t-il été observé sur le bateau ? demanda M. de Quierville.

— Non, ces hommes sont des idiots et ne se rappellent rien ; il faisait très sombre précisément. Ce qu'il y a de curieux, c'est que Sucré, le maire de Sillé, avait confié à Lecomte un paquet et que ce paquet a été retrouvé dans la cabine.

— Serait-il tombé à l'eau accidentellement ? Qu'est-ce que tu crois, Bernard ?

— Ma foi, mon père, je n'ai pas de donnée ; je n'ai jamais entendu parler de quelqu'un qui ait fondu dans la nuit. Une balle dans la tête, ça peut arriver, et c'est une surprise désagréable pour l'entourage, assurément ; mais, s'évanouir dans la fumée, j'avoue que je n'y suis pas du tout.

— Moi, je suis persuadée qu'il a dû être victime d'un accident, dit Madeleine ; on le retrouvera, j'en ai la conviction.

— C'est désirable ! Louis de Guingé, qui était arrivé pour la noce, est reparti hier soir avec M. Vaudrey pour Paris. Ils vont faire la Morgue, les hôpitaux aujourd'hui, et mettre la police en mouvement. Si, au moins, on trouvait le corps, ce serait une consolation.

— Le corps ! Quelle horreur, Bernard ! Un garçon plein de vie et de santé.

— Eh ! maman, ce n'est pas moi qui l'ai fait disparaître.

— Tant que l'on n'a pas la certitude de sa mort, il faut le tenir pour vivant, reprit Madeleine.

— C'est mon avis, c'est mon avis également, dit Mme de Quierville. — Et, se levant de table en repoussant son assiette :

— Il me serait impossible d'avaler une autre bouchée.

Tout le monde l'imita. On passa dans le

vestibule, où M. de Quierville et Bernard continuèrent à discuter avec animation toutes les suppositions. Pendant ce temps, Mme de Quierville et ses filles montaient mettre leurs chapeaux ; elles furent promptement redescendues, impatientes de voir arriver la voiture, quand enfin elle parut, Bernard s'approcha de sa mère et lui dit :

— Je me suis déjà mis à la disposition de M. de Guingé ; mais, maman, répétez je vous prie, à Mme Vaudrey, que si elle estime que je puisse faire une démarche quelconque, je suis de tout coeur à leur service.

— Mon bon enfant, dit Mme de Quierville en embrassant son fils, elles seront touchées, j'en suis sûre.

Et involontairement la pensée s'imposa que ces tristes conjonctures allaient permettre à Mme Picot de juger Bernard.

LA PREMIERE ATTENTE

Tout d'abord Mme Vaudrey s'était refusée à croire à rien de funeste. Pendant plusieurs heures elle maintint qu'il n'y avait dans cette circonstance inexplicable du silence de Marcel qu'un délai de la poste. Elle se rappelait tout d'un coup de multiples exemples de lettres perdues ou égarées. A l'entendre, il fallait un concours exceptionnellement favorable pour qu'une lettre parvint dans le temps réglementaire à sa destination. Quoique son coeur avertit Geneviève que cette supposition était fallacieuse, néanmoins l'assurance de sa mère la confiance que celle-ci exprimait dans l'arrivée, imminente chaque minute, d'un message rassurant, l'avaient soutenue dans une sorte de tranquillité factice. Elle s'était, de toutes ses forces appliquée à se tromper elle-même :

il lui semblait que pleurer ou manifester l'angoisse qui l'étreignait lui porterait malheur, et que, au contraire, se refuser à admettre la possibilité d'une catastrophe en éloignait la venue. Ce fut, durant toute cette longue journée, une douloureuse comédie jouée par chacun. M. Vaudrey était le moins réellement inquiet ; pourtant à mesure que les heures s'écoulaient, n'apportant aucun télégramme, il devait s'avouer que la chose ne prenait pas une tournure naturelle ; il avait épuisé les hypothèses de trains manqués ; restait celle de la lettre perdue. En effet, pourquoi Marcel, sachant qu'il avait envoyé des nouvelles télégraphierait-il ? Il lui était impossible de deviner ce qui se passait. Voilà ce dont il fallait persuader Geneviève, et le pauvre M. Vaudrey, qui errait mélancoliquement au dehors, rentra pour soumettre son idée à sa fille. Le jour baissait, et une tristesse envahissante semblait pénétrer dans la maison avec l'obscurité. Geneviève se trouvait dans la chambre de sa mère ; les dernières lueurs du jour mourant entraient par les quatre fenêtres de la grande pièce, dont les volets n'étaient pas fermés. Geneviève et sa mère, assises sur la chaise longue, se tenaient étroitement enlacées ; Juliette était debout à celle des fenêtres qui lui permettait de voir le plus loin sur la route ; un joli feu clair brûlait, et les chrysanthèmes débordant des vases pointaient dans la pénombre comme de petites étoiles. Sur les tables, sur tous les meubles, il y avait un entassement de cartons et de paquets. L'immobilité des trois femmes avait quelque chose de tragique. A l'entrée de M. Vaudrey elles sursautèrent d'un même mouvement, les regards tendus vers lui, attendant...

Le visage de Geneviève se détachait

mortellement pâle dans le crépuscule qui tombait. Son père, remué jusqu'aux entrailles, s'approcha, l'embrassa, et lui dit la pensée qui se suggérait à son esprit comme explication plausible. Mme Vaudrey et sa fille aînée se saisirent de cette possibilité rassurante, la reprirent, la commentèrent et essayèrent de la faire accepter à Geneviève. Celle-ci, éperdument, pressait les mains de son père et de sa mère, comme si elle voulait, à leur contact, s'affermir contre le péril qui la menaçait. A mesure qu'ils lui parlaient, si indulgents, si doux, si consolants, elle ne trouvait pas de paroles pour leur répondre, mais son étreinte désespérée se resserrait, semblant les implorer de la sauver de cette douleur. Leur tendresse impuissante en cet instant, bouillonnait en eux... Que faire ? La vue de ce cher petit visage bouleversé torturerait le père et la mère. De toutes leurs forces ils répétaient qu'ils étaient convaincus qu'on se trouvait en présence d'une fatalité inexplicable pour l'heure, mais que demain, oui, sûrement demain, tout serait éclairci. Ils avaient commencé par dire cet après-midi, puis ce soir, maintenant, ils disaient demain ; tous deux, instinctivement, sentaient que ce soir n'apporterait rien. M. Vaudrey découvrirait cent raisons pour l'expliquer.

— Marcel sera au désespoir de t'avoir, par quelque étourderie, causé toute cette agitation.

Geneviève écoutait avec une sorte d'avidité, et essayait de croire.

— Je suis peut-être, en effet, déraisonnable, dit-elle.

Cette parole fut accueillie avec transport par M. et Mme Vaudrey.

— Tout à fait, ma chérie, tout à fait ; mais nous ne t'en voulons pas ; seulement, si tu es capable d'un effort, fais-le,

tu vas te rendre malade et ce n'est pas le moment d'être malade, ajouta câlinement sa mère.

— Non, répondit Geneviève, ce n'est pas le moment d'être malade.

Elle se redressa. On sonna, les persiennes furent refermées, les lampes allumées.

— Veux-tu descendre ? demanda Mme Vaudrey. Essaie de t'occuper comme tu en as l'habitude ; cela aidera à dissiper ton inquiétude.

Et, avec un semblant de gaieté, ils étaient descendus, pressés de se donner l'illusion que rien n'était modifié dans l'heureuse régularité de leur vie. M. Vaudrey et sa fille aînée s'assirent à la table de jeu, selon leur coutume chaque soir avant dîner. Mme Vaudrey prit son ouvrage et, avec un sourire tendre, demanda à Geneviève quelque explication pour l'y aider. Aussitôt Geneviève, s'était placée sur un tabouret bas aux pieds de sa mère, comme elle faisait lorsque Mme Vaudrey avait besoin qu'on lui remit son ouvrage en bon ordre. Elle s'absorba dans sa tâche, comptant les points à mi-voix, pour l'édification de sa mère qui, elle aussi, feignait de n'avoir pas d'autre préoccupation en ce monde que celle de bien se souvenir du nombre de mailles qu'il lui fallait relever et laisser tomber.

Le tableau familial était extérieurement normal et heureux... et les quatre pauvres coeurs qui battaient silencieusement étaient cependant oppressés à éclater. Chacun, dans une tension de tout son être, épiait les bruits du dehors... un son de grelot... l'attente se fait aigüe, les yeux de Geneviève dévorent le regard de sa mère... le grelot s'éloigne... non, ce n'est pas pour eux.

Le silence extérieur recommence... puis on entend la pluie ; elle tombe fort,

ils l'écoutent tous quatre... et le père et la mère échangent des réflexions sur la tenue du baromètre. De temps en temps, un pas crie dehors sur le sable ; chacun sait que c'est quelqu'un qui descend l'allée pour voir... peut-être en ce moment on court sur la route avec la dépêche qui va leur rendre la joie à tous... Mme Vaudrey le murmure à Geneviève et ajoute :

— Promets-moi d'avoir un peu de patience, d'être raisonnable, de ne pas te chagriner sans savoir.

Geneviève a envie de crier : — Je sais, je suis sûre qu'il y a un malheur. Mais elle étouffe la voix de son coeur, et du bout des lèvres dit :

— J'essaierai, maman.

Ils dînent. L'heure des repas est une détente dans l'inquiétude, leur régularité donne le change. Les Vaudrey causent ; on parle de choses insignifiantes. Mme Vaudrey, qui sent tous les morceaux s'arrêter dans sa gorge, répète tout bas à Geneviève :

— Mange, ma chérie, mange.

Le repas est terminé. M. Vaudrey met une casquette, un paletot, et déclare qu'il va aller fumer dehors, il ne pleut plus.

— Je vais avec toi, papa, dit Geneviève.

Elle prend le même manteau qu'on lui a placé sur les épaules l'avant-veille ; elle relève le capuchon sur sa tête, et le père et la fille sortent ensemble.

La nuit est agitée. Le vent s'élève et les arbres gémissent.

Geneviève s'appuie contre son père ; il la tient embrassée, et tous les deux marchent sans parler ; lentement ils vont jusqu'à la barrière d'entrée. Il fait très sombre et à peine peuvent-ils distinguer à un pas devant eux. Alors, dans cette nuit qui la couvre, Geneviève laisse échap-

per l'horrible pensée qui la ronge.

— Papa, il n'est pas mort ? Dis-moi qu'il n'est pas mort.

— Non, ma fille chérie ; non, non, c'est impossible. Et le père recoit sur sa poitrine et presse contre son coeur l'enfant désolée qui sanglote tout bas.

L'OMBRE Boniface répond aux
S'ÉPAISSIT questions de Mme de

Quierville d'un ton de tristesse officielle et pondérée : "On ne sait rien ; il ira voir si Mme Vaudrey ou Mme Picot peuvent recevoir."

Et, avec un respectueux regard de sympathie, comme pour bien établir qu'il est absolument à la hauteur de la situation, il fait entrer les trois dames de Quierville dans le salon.

Mme Vaudrey descend presque aussitôt : la venue de quelqu'un lui paraît un espoir et puis elle veut s'entendre dire des paroles rassurantes ; il lui est tellement difficile d'admettre que sa fille soit soumise à une épreuve si extraordinaire, car elle a une conscience effarée que jamais parmi ses relations l'équivalent ne s'est présenté, et cette certitude rend plus intolérable encore le malheur qui leur arrive.

Mme de Quierville s'avance rapidement à sa rencontre, lui saisit les deux mains, l'embrasse et lui dit :

— Ma pauvre amie, avez-vous des nouvelles ? Nous sommes atterrés.

Il y a un contraste entre l'élégance discrète de la toilette de Mme Vaudrey, parfaitement coiffée comme toujours, et l'expression angoissée de son visage ; en quarante-huit heures, elle a vieilli. Les yeux des deux jeunes filles s'arrêtent avec compassion sur la pauvre femme, qui répond d'abord par un geste simplement négatif.

— Et Geneviève, madame ? Comment Geneviève supporte-t-elle cette épreuve ? interroge affectueusement Madeleine.

Mme Vaudrey sent les larmes l'aveugler ; celles-là évidemment croient à un malheur qui va briser la jeunesse de Geneviève... Elle les regarde avec apeurement. Cependant, elle s'impose un effort pour dire d'une voix brisée :

— Merci — elle a du courage, elle espère.

— Ah ! tant mieux, tant mieux, dit Madeleine. Madame, je désire tant la voir, permettez-moi de monter lui parler.

— Madeleine ne peut que lui faire du bien, assure Mme de Quierville, qui elle-même a en sa fille aînée une robuste confiance. Laissez, madame Vaudrey, laissez Madeleine aller à Geneviève.

— Vous connaissez le chemin, répond passivement Mme Vaudrey, elle est chez sa soeur.

Madeleine se lève et sort.

— Et comment cette chère Mme Picot se porte-t-elle ? Elle doit être bien bouleversée aussi.

— Elle ne pense qu'à sa soeur ; nous ne pensons qu'à Geneviève...

— Je comprends cela. M. de Quierville m'a chargée de vous exprimer sa vive sympathie, et, chère amie, mon fils Bernard se met tout à votre disposition s'il pouvait entreprendre quelque démarche, quelque recherche. Bernard est très débrouillard, très persévérant. Je vous le répète, il est entièrement à vos ordres, jour et nuit ; et ce n'est pas une parole en l'air que je vous dis là, Bernard est tout coeur.

— J'en suis persuadée, j'en suis persuadée ; vous êtes trop bonne, et M. Bernard aussi, mais mon mari et M. de Guingé font toutes les démarches imaginables...

— Et avez-vous une donnée, une piste quelconque ?

— Non rien... sauf une chose cependant. Dimanche, il est arrivé pour Marcel une lettre recommandée ; nous-nous de mandons, Juliette et moi, si sa disparition n'a rien à faire avec l'arrivée de cette lettre...

— Ce n'est pas probable... mais d'ailleurs, cette lettre, on la retrouvera.

— Non, il paraît qu'elle sera renvoyée à l'expéditeur.

— Enfin, vous en informez la police ?

— Assurément, assurément... Croiriez-vous que je me figure à chaque instant qu'il va revenir ? Il me paraît tellement monstrueux qu'il soit disparu... Et ils devaient se marier samedi... Geneviève l'avait vu partir avec appréhension ; on aurait dit qu'elle avait un pressentiment.

— Comme le malheur arrive ! soupira Mme de Quierville. Qu'est-ce que vous croyez ?

— Je le crois mort... Autrement que peut-on imaginer ?... lui qui aimait tant Geneviève... et depuis si longtemps la chose ne date pas d'hier... voici quatre ans...

— Pourquoi le mariage avait-il été différé ?

— Il n'a pas été différé, Marcel n'a fait sa demande que cette année.

— Et pourquoi ? puisque vous pensez qu'il aimait Geneviève depuis longtemps. En a-t-il donné la raison.

— Non.

— Et ce silence ne vous a jamais surpris ?

— Si... bien des fois, et les Guingé avec nous.

— Et vous n'avez pas songé à vous éclairer sur ce point ?

— Non. Notre fille était heureuse, cela

nous suffisait, et puis, Marcel est d'un caractère sérieux, réfléchi ; ce n'est pas un homme à prendre rapidement une décision importante.

— Geneviève ne s'est-elle jamais expliquée avec vous à ce sujet ?

— Jamais...

— On ne connaissait pas d'ennemis à M. Lecomte. Un ingénieur est exposé à des rancunes, et un mauvais coup est vite donné.

— Oui, oui, et c'est ce qui fait la crainte la plus sérieuse de son oncle... Cette lettre de dimanche contenait peut-être une menace ou un avertissement dont il n'a pu tenir compte... nous nous perdons en conjectures...

Et puis, la surprise dominant tout, Mme Vaudrey répéta :

— C'est prodigieux... inouï ; jamais je n'ai entendu parler d'une chose pareille.

Le reste de la visite ne fut qu'une répétition des mêmes étonnements douloureux. Mme de Quierville, avec beaucoup de sincérité, pressa Mme Vaudrey d'avoir recours à eux. — Je n'aime pas vous savoir toutes les trois seules ici dans un tel moment... Voyons, est-ce que vous ne viendriez pas à Senozan passer quelques jours, avec vos filles ? Le changement serait salutaire à Geneviève ; les miennes essaieraient de lui donner du courage.

— Oh ! je vous en prie, madame, dit Blanche de Quierville.

— Je vous remercie, je suis touchée, très touchée ; on se montre bien bon pour nous ; tout le monde aime ma petite Geneviève... mais c'est impossible... et puis nous ne voulons pas lui ôter tout espoir. J'attendais ce soir ma soeur et son mari, mon beau-frère et ma belle-soeur, qui arrivaient pour le mariage ; nous leur

avons télégraphié de ne pas venir, mais enfin quelqu'un nous surprendrait que je n'en serais pas étonnée.

— Je comprends !

— Depuis ce matin, Juliette et moi nous nous occupons à faire disparaître les objets du trousseau, mais les malles de Geneviève qui étaient déjà dans sa chambre...

Mme Vaudrey baissa un moment la tête d'un air accablé, puis la releva pour dire : Et je croyais la voir si heureuse aujourd'hui... c'était le jour fixé pour le retour de Marcel ; il devait dîner ici, pour aller coucher à la Commanderie. Mon Dieu ! continua-t-elle avec exaltation, s'il allait arriver ! Croyez-vous qu'il soit possible qu'il arrive ?

Et le visage bouleversé de Mme Vaudrey trahissait un peu d'égarement.

— Ecoutez, mon amie, dit doucement Mme de Quierville, à votre place je n'essaierais pas de me leurrer... Ce malheureux garçon, apparemment, a subi un destin tragique. Geneviève serait ma fille que je lui arracherais du cœur toute illusion dès maintenant.

— Oh ! maman, maman ! plaida Blanche de Quierville.

— Oui, mon enfant, oui ; je n'imagine pas une pareille incertitude soutenable... Geneviève y perdra la santé, vous vous y userez tous.

Mme Vaudrey regardait Mme de Quierville avec une involontaire expression de soulagement. Oui, elle le sentait, la certitude de la mort de Marcel viendrait presque comme une délivrance. Puis une voiture roula sur le sable. Elle se leva de son fauteuil et courut vers la fenêtre.

— C'est M. de Guingé, balbutia-t-elle ; il apporte peut-être des nouvelles.

Et ses mains se joignirent dans un mouvement convulsif.

Mme de Quierville les couvrit doucement des siennes et les caressa d'un geste affectueux.

— Calmez-vous, pour votre fille... voici M. de Guingé, nous allons savoir.

L'oncle de Marcel entra. Les yeux devenus hagards de Mme Vaudrey se fixèrent sur lui, mais le visage triste et fermé qu'il leur montra leur apprit tout de suite qu'il n'arrivait pas en messager d'espoir. M. de Guingé salua silencieusement les dames de Senozan, puis, s'approchant du feu, y tendit ses mains qui tremblaient, et dit : Rien ! sans regarder personne.

— Rien !

La parole fut répétée trois fois avec des intonations diverses, et lui, une fois encore avec un profond soupir murmura : Rien !

Puis il continua à secouer la tête d'un mouvement douloureux, fermant les yeux de temps en temps pour retenir des larmes. Les trois femmes se taisaient. A la fin, Mme de Quierville se leva comme à regret et dit à Mme Vaudrey :

— Eh bien, je vais vous laisser. Mon fils Bernard passera ce soir s'informer des avis que vous pourrez avoir reçus.

M. de Guingé se retourna.

— Pour moi, dit-il, nous n'en recevrons plus. Mon malheureux neveu, j'en suis convaincu, a trouvé la mort... où ?... comment ?... Voilà ce qu'il faut nous évertuer à découvrir... Mon pauvre Marcel, le plus brave garçon...

— Et ma fille, ma fille ! cria d'une voix stridente Mme Vaudrey, se laissant aller dans une sorte de crise de nerfs.

Mme de Quierville et Blanche se portèrent rapidement à son aide. On l'étendit,

on lui fit respirer des sels, on la frictionna. Mme de Quierville lui parlait tout bas, l'exhortant à se dominer pour sa fille. Mais il était trop tard : la porte vitrée du salon s'ouvrit et livra passage à Geneviève qui courut tout en pleurs vers sa mère :

— Il est mort ! maman, tu le sais, dis-le-moi, il est mort !

Mme Vaudrey, comme par magie, avait retrouvé tout son sang-froid. En une seconde, elle fut debout, berçant passionnément sa fille contre son coeur.

Geneviève répétait dans un hoquet :

— Il est mort... mort...

— Je vous jure sur l'honneur, dit M. de Guingé en lui prenant la main qui pendait inerte, je vous jure que nous ne savons rien.

Geneviève se rejeta en arrière, les yeux éclatants.

— Il n'est pas mort ?...

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous ne savons rien.

Madeleine de Quierville et Mme Picot étaient entrées à leur tour. Sur un signe muet de Mme de Quierville, elles se retirèrent sans bruit laissant Geneviève entre sa mère et M. de Guingé.

— Nous sommes trop de monde, dit Mme de Quierville en les rejoignant, cela la surexcite. Puis elle se pencha et embrassa affectueusement Juliette.

— Comptez sur nous, dit-elle ; nous reviendrons demain, et Bernard passera ce soir.

LE RETOUR

Dans le lointain quartier de Chelsea, où la Tamise épaisse roule dans une grande paix, partant du large quai est une rue monochrome, dont les maisons basses à façades pauvres ont, un aspect sépulcral. Ça et là, quelques fleurs, comme dépay-

sées, essayent d'égayer les moroses fenêtres, mais sans y réussir. Un indescriptible quelque chose de morne et de froid pèse sur ces demeures. Le silence qui règne à l'entour n'est guère rompu que par un intermittent cri de coq s'élevant d'invisibles jardins, où par le passage des fournisseurs qui viennent apporter le nécessaire aux êtres cachés derrière ces portes dont il semble que personne ne doit jamais franchir le seuil.

La venue d'un hansom est une rareté dans ces parages ; cependant, celui qui, un après-midi d'octobre, y déboucha avec grand fracas ne fit surgir aux fenêtres aucun curieux. Seule, une enfant bouffie, en robe rouge, bas nus et tablier brodé déchiré, qui jouait dans la poussière, se figea d'étonnement, écarquillant ses yeux pour mieux voir le gentleman bien mis qui sauta du hansom, monta rapidement les quatre marches qui menaient à la porte d'une maison devant laquelle, sur un signe de sa canne, la voiture avait brusquement stoppé. D'un geste autoritaire, il souleva le marteau qui retomba avec un écho retentissant et sinistre dans la rue déserte. Cet appel amena une jeune servante remarquablement sale, enveloppée des épaules aux pieds d'un tablier de grosse toile qui avait été blanche et recouvrait une robe qui avait été rose. Elle regarda d'un air stupide le visiteur.

— M. Fantecchi est-il chez lui ? dit celui-ci en mauvais anglais.

La fille balbutia :

— Fantecchi ? le maître... non...

— Va-t-il rentrer ?

— Je ne sais pas. Puis soudain, comme mue par un ressort, elle recula dans l'étroit corridor, et, sans se retourner, cria par-dessus son épaule à quelqu'un qui se trouvait au sous-sol :

— M'mam, un gentleman pour le maître.

Ces paroles provoquèrent l'apparition presque immédiate d'une grosse personne sentant l'eau-de-vie, mais coiffée avec une extrême prétention d'abondantes bouclettes blondes dont, en avançant dans le passage d'entrée, elle réparait le désordre d'une main tremblante. Quand elle fut en face du visiteur elle darda un regard furieux à la servante, puis s'inclinant obséquieusement elle sourit, et dit avec une mine pincée et douceuse :

— Si vous voulez me faire l'honneur d'entrer, monsieur, Jane, sotte, — ce dernier mot à voix basse — levez le store du parloir. Par ici, monsieur, par ici.

Et d'un geste pompeux elle ouvrit la porte d'une pièce meublée avec une élégance fripée d'objets hétéroclites. Il y avait des écharpes molles et défraîchies au dos des fauteuils, des éventails japonais et des brimborions accrochés aux murs ; sur un guéridon trônait un écureuil empaillé : il animait de sa vie factice le coin où il était relégué ; ses yeux de verre avaient une expression étrange ; il paraissait examiner curieusement les deux personnes qui venaient de s'asseoir et qui se dévisageaient mutuellement.

La femme parla la première :

— Si j'ose demander, monsieur, à qui j'ai l'honneur de m'adresser ?

Puis, revêtant son visage d'une expression pudique :

— Je suis Mme Fantecchi, susurrat-elle.

— Mme Fantecchi ! Comment Giacomo est marié... Depuis quand ?

— Il y a aura dix-huit mois le 9 de ce mois-ci.

— Compliments, madame Fantecchi, compliments à Giacomo, s'entend.. Mais par Jupiter, le voilà...

La porte s'ouvrait, et un gros homme à l'abondante moustache poivre et sel, aux yeux ronds et saillants, s'arrêta d'abord comme médusé de surprise, puis bondit en avant, balbutiant en italien d'incohérentes paroles de bienvenue, où l'étonnement, un étonnement immense, dominait.

Celui à qui elles s'adressaient s'était levé, et dit en riant.

— Alors, toi aussi, Giacomo, tu m'as cru mort.

— Oui, signor cavaliere... et je vous ai pleuré... je vous ai pleuré...

— Merci, Giacomo, je suis en vie, comme tu vois... Tu t'es donc marié ?

— Oh ! ne vous en occupez pas, signor cavaliere, cela ne change rien... Est-ce que vous ne me ferez pas l'honneur de demeurer chez moi, dans mon humble maison ?

— Je venais te le demander, Giacomo : on m'a donné ton adresse à l'ancienne... J'ai besoin, pour le moment d'un domicile discret et sûr.

— Vous l'aurez ici, signor cavaliere, vous l'aurez...

— Mais elle ? Mme Fantecchi ?...

— Elle m'obéit, signor cavaliere, elle adore son Giacomo.

Et, paraissant se souvenir pour la première fois de la présence de son épouse, il se tourna vers elle :

— Jemima, ce gentleman est le cavaliere Giuliano... mon bienfaiteur... Vous le servirez comme vous me servez, Jemima... Allez préparer la chambre du premier, et que rien ne manque surtout...

Une pantomime expressive avait seule témoigné les sentiments de Mme Fantecchi à cette présentation ; les yeux levés au ciel et les mains jointes, elle parut avoir reçu une notification d'en Haut, et

sortit dans l'intention évidente de se conformer religieusement aux ordres de son Giacomo.

Les deux hommes restés seuls, le gros Fantecchi étendit ses bras comme des ailes, et, ouvrant sa large bouche répéta :

— Ma... ma... expliquez-moi, signor cavaliere...

Puis, répondant à un regard interrogateur :

— Pas un mot !... Oh ! vous pouvez parler sans crainte. Dites-moi, je brûle de savoir. Quelle surprise ! quelle surprise ! Ah ! si ce matin on m'avait dit : "Fantecchi, tu le reverras ce soir, ce cher cavaliere Giuliano... j'aurais cru avoir affaire à un fou, ou être fou moi-même... et il est là, il est là !

— Tu me trouves changé, Fantecchi ?

— Non, sur mon honneur, non... un peu bruni. Dieu ! que vous ressemblez à l'autre, j'ai cru que c'était lui quand je suis entré... puisque je me figurais que vous étiez en Paradis...

— En enfer, tu veux dire... J'y ai déjà été... et on en revient...

— Mais, maintenant... maintenant... n'est-ce pas ? vous allez vous tenir bien sagement... être bien raisonnable.

Un sourire ironique plissa les lèvres du cavaliere Giuliano.

— Me feras-tu crédit, Fantecchi ?

— Oui, tant que je pourrai, je vous le jure.

— Merci... J'ai vu Tribly, Giacomo... Il s'occupe de mes affaires... Je ne te cache pas que j'ai une excellente combinaison en train.

— Honnête ?

— Très honnête, familiale.

— Tant mieux... Ah ! je l'ai toujours dit que vous réussiriez le jour où vous en auriez la volonté.. Si vous n'aviez pas

eu du malheur... Et, là-bas, en Amérique, cela n'a donc pas marché ?...

— Une vie de chien... Je ne suis pas mort comme on l'a cru, mais je n'en ai guère valu mieux. Pendant six mois j'ai été soigné dans une ferme isolée... Ces gens m'adoraient... je devais même épouser leur fille aînée, et puis, le mal du pays m'a saisi... un beau jour je suis parti... je me suis embarqué, et me voilà...

— Vous... vous aviez de l'argent ?

— J'étais déjà comme leur fils... c'est un emprunt, je leur renverrai cela plus tard...

— Ah ! signor cavaliere, vous avez tort, vous avez tort... Ce n'est pas une bonne manière de se tirer d'embarras... il valait mieux épouser la fille... puisqu'on le voulait bien.

— Dis-moi... ton épouse a de l'argent ?

— Un peu ; nous avons acheté la maison... les locataires, heureusement, ne manquent presque jamais.

— Je vois, Giacomo, que tu es devenu un homme rangé, tout à fait.

— Oui, signor cavaliere ; j'ai reconnu qu'on n'est pas le plus fort dans la vie... et alors... puisque grâce à votre bonté, j'ai échappé à un risque terrible, aussi vrai que je m'appelle Fantecchi, cela ne s'oublie pas... j'ai tourné la page... c'est à la vie à la mort entre nous.. Mais si vous saviez, signor cavaliere, comme c'est commode de ne craindre personne.

— Fantecchi, ton exemple m'inspire : moi aussi je suis décidé à vivre dans un fromage ; j'attends d'avoir des rentes...

— Bonté divine ! Des rentes, où en prendrez-vous ?... Une jolie petite place, on en trouve ; je connais beaucoup de monde, parce que ma femme s'occupe du lodging, et moi je donne des leçons de mandoline. Si vous saviez signor cavaliere

re, ce qu'il y a de gens dans ce pays-ci qui s'ennuient et sont contents de prendre des leçons de mandoline à deux schillings. Si vous m'écoutez, vous trouverez bien vite des leçons... et une épouse... C'est une bonne manière de s'enrichir, cela ; on prépare la tranquillité de ses vieux jours. Une veuve, une veuve sensible et riche, j'en connais voilà ce qu'il vous faut. Oh ! si vous écoutez votre pauvre Giacomo, vous verrez comme les choses marcheront bien... Mais pas de cartes, pas de spéculations dangereuses... Ah ! j'ai juré à mon saint protecteur... et je tiens parole. Vous pouvez vous fier à votre Giacomo.

— Je le sais, tu es un brave homme. Tu vas aller chercher ma malle à l'hôtel où je l'ai laissée ; je dois cinq livres : en voilà deux. Peux-tu me prêter les trois autres ?

— On s'arrangera... vous verrez que la cuisine de Jemima est bonne... Elle croit que j'étais un cavalier dans mon pays ; vous le lui laisserez croire, s'il vous plaît, elle y tient.

— Tu peux être rassuré.

— Quand je pense qu'hier vous étiez mort, et aujourd'hui vous êtes là ! Ah ! il s'en passe des événements dans la vie. Qui demanderai-je à l'hôtel ?

Le jeune homme sourit, sortit une carte de sa poche et la passa à Giacomo.

— Oh ! oh ! dit celui-ci après l'avoir lue. Oh !... et depuis quand

— Depuis que je suis mort !... On pouvait de cette façon prendre des informations sur moi... elles étaient excellentes. C'est même ainsi que j'ai été fiancé.

— Signor cavalier, je vois avec chagrin que vous êtes toujours imprudent.

— Il y a un dieu pour les ivrognes. Giacomo.

SOUVENIRS DU PASSE

Le passé ! Ce n'est rien dans le monde tangible qu'une cen-

dre froide dispersée aux quatre vents du ciel ; cependant, de même qu'un jour, au son de la trompette de l'Ange, les morts se lèveront de leurs tombes, il arrive qu'obéissant à un appel mystérieux le passé prend corps ; soudain il ressuscite tout entier, douloureux ou joyeux, et reparait aux yeux surpris sans ombre de changement.

Cette sensation angoissante, Marcel l'éprouva d'un façon fulgurante, à peine la carriole qui emportait sa fiancée eût-elle disparu ; la vision de l'avenir proche et radieux fut comme voilée par des ténèbres épaisses, et le passé dont l'évocation lui était une torture se leva devant lui : les images vagues, les mémoires confuses se précisaient avec une intensité cruelle ; elles se pressaient autour du promeneur solitaire.

L'heure était triste sur le fleuve silencieux, le ciel sombre... l'horizon fermé... des visages dont il croyait avoir oublié les traits le regardaient, sa vingtième année l'avait repris, elle revenait avec son cortège de souvenirs ; les douleurs de ces années de jeunesse qu'une ombre avait couvertes, la misère secrète de sa vie que nul ne connaissait et dont lui-même croyait avoir banni la mémoire. Sa mère, d'abord, apparaissait devant lui ; il la revoyait avec son visage doux, grave même dans la joie ; elle avait eu toujours le regard triste de ceux qui ont souffert très jeunes, d'une souffrance dont rien ne peut effacer la trace. Marcel avait été la consolation de cette mère, et à peine adolescent était devenu son confident. Il avait joui extraordinairement de l'idée de lui être un protecteur, et il avait accompli

ce qu'il jugeait sa mission jusqu'au sacrifice ignoré, qui est le seul vrai sacrifice.

L'existence de la mère de Marcel avait été toute entière attristée par le fait d'un premier mariage imprévoyant, dont les conséquences avaient été désastreuses. Orpheline, confiée à une tante à laquelle elle n'inspirait qu'une affection banale, très ignorante de la vie, naturellement confiante et tendre, tout conseil et tout appui sérieux lui avaient fait défaut à l'heure où elle en aurait eu le plus besoin. Une rencontre de hasard dans un hôtel à Aix avait façonné sa destinée ; un jeune officier italien en villégiature s'était violemment épris d'elle et, lui ayant parlé quatre fois la demandait en mariage. La jeune fille fut étourdie par les apparences de la passion, sa tante ravie d'être affranchie d'une responsabilité qui l'ennuyait, l'encouragea, et les négociations matrimoniales furent menées tambour battant. Six semaines après leur première entrevue les jeunes gens étaient unis, et la nouvelle épouse transportée dans un milieu où presque aussitôt elle se sentit douloureusement exilée.

Cette union, après une très courte période d'amour tourmenté, lui devint bientôt un joug presque intolérable. En sa qualité d'étrangère, la jeune femme était considérée avec défiance et hostilité par ses beaux-parents, gens de bourgeoisie à l'esprit étroit vivant renfermés dans leur petite vie de province, ennemis de toutes les coutumes qui n'étaient pas les leurs. On soumit la jeune épouse à une dépendance d'enfant ; sa belle-mère commandait tout, réglait tout, achetait tout, même les toilettes de sa bru. La moindre velléité, non de révolte, mais de faible résistance, provoquait des scènes affreuses. Violent et jaloux, le mari était toujours

de l'avis des parents ; à chaque incident il éclatait en reproches interminables, faisant à sa femme un grief des dissonances involontaires, torturant la malheureuse jusque dans l'intime de son cœur, lui ordonnant de ne penser, de n'aimer, de ne désirer que ce qu'il pensait, aimait et désirait lui-même ; la chargeant d'une sorte d'infidélité morale, lui enjoignant de rompre toute relation avec son pays, sa famille, et de comprendre que dorénavant son pays et sa famille étaient uniquement ceux de son mari.

Dans de pareilles conditions, la venue d'un enfant n'avait été pour la jeune femme qu'une cause nouvelle de mortifications : l'enfant, étant un garçon devait être élevé exclusivement selon les traditions de la famille ; la mère ne fut pas consultée, et dut voir mettre son enfant en nourrice, sans que ses protestations fussent écoutées. Les parents semblaient n'avoir qu'une idée fixe : sevrer le petit dès sa naissance, de sa mère étrangère. On l'avait placé dans le pays de sa grand-mère, assez loin pour que les visites à lui faire, fussent des voyages.

Privée de ce qui eût été sa consolation, la jeune Mme Léonardi, dénuée d'appuis extérieurs, ignorante de ses propres droits, aussi pauvre en fait que la plus pauvre femme, puisque aucun argent n'était jamais à sa disposition, tomba dans une résignation passive. Peu à peu sa santé s'altéra, et le moment vint où le changement fut assez apparent pour attirer même l'attention des beaux-parents. Le mari, lui, ne songeait qu'à ses plaisirs et n'avait pas le temps de regarder une femme qu'il avait cessé d'aimer ; elle trouvait à cette indifférence un grand soulagement et l'acceptait en silence ; elle s'enlizait dans sa

vie monotone, perdant jusqu'à la force de réagir.

Lorsque le petit Giuliano eut dix-huit mois, sa grand'mère alla le reprendre : il devint alors son idole, et la mère, autant que possible fut tenue à l'écart ; tous ses principes d'hygiène étaient déclarés détestables ; on lui défendit aussi de parler français à l'enfant qui comprenait seulement le patois piémontais. Malgré la tendresse dont elle essaya de l'envelopper, elle demeura une étrangère pour son fils, qui se tournait vers son aïeule comme vers sa mère véritable ; le père affectait de ne s'apercevoir de rien, bourrait l'enfant de gâteaux malsains et acquérait ainsi son affection. Le petit était beau, et ressemblait singulièrement à sa mère, celle-ci aimait à le regarder quand il dormait ; à ce moment seul il lui appartenait, autrement il était si peu à elle ! C'était surtout leur enfant à eux... à ces êtres dont elle se sentait séparée par d'invisibles obstacles que rien n'abattraient jamais. Un regret passionné de son propre pays, de la langue qu'elle avait toujours entendue, la hantait ; l'obligation continuelle de parler un dialecte étranger l'énervait parfois jusqu'aux larmes. Bref, elle étouffait sans aucun espoir de délivrance, prévoyant avec les années des humiliations plus poignantes encore ; car elle avait été prévenue que l'éducation de son fils s'accomplirait sans qu'elle eût à intervenir en rien. Plus tard, si elle avait une fille, alors on verrait : mais elle n'en désirait pas, et aurait redouté une autre maternité, qui eût complété son asservissement.

Une catastrophe foudroyante vint lui rendre la liberté : le mari volage fut tué dans un guet-apens. Le corps fut rapporté à la maison paternelle ; la douleur fu-

rieuse des parents, rendant leur bru presque responsable de ce qui était arrivé, ne trouva d'apaisement que dans la présence de l'enfant de leur fils. Ils s'en saisirent comme d'une proie, déclarant qu'on ne le leur arracherait pas, mettant au défi la mère d'oser l'emporter. D'ailleurs, bientôt, la volonté du mort fut connue ; l'enfant ne devait jamais quitter l'Italie, et son grand-père conservait la haute main sur son éducation.

On aurait pu lutter ; elle n'en eut pas la pensée, pas même le désir ; l'enfant tenait une si petite place dans sa vie ! Elle prit vite sa résolution ; rien ne la ferait demeurer l'esclave de ces deux vieillards tyranniques, ni assister en spectatrice négligée à l'éducation de son fils. Elle aurait pu l'enlever : l'idée ne se présenta pas même à son esprit ; se reprendre elle-même lui parut un bonheur suffisant ; échapper à une atmosphère de suspicion et d'antipathie devint l'unique but de ses efforts.

Un mois après l'enterrement, elle annonça sa décision de s'absenter pour un temps et, malgré les récriminations indignées, elle partit, n'ayant au coeur qu'un seul désir : oublier !

Elle retrouva avec une joie douloureuse les lieux et les personnes témoins de sa vie passée. On l'accueillit avec une sorte d'affection nouvelle ; le sort, qui lui avait été sévère, parut vouloir la dédommager. Un jeune avocat qu'elle eut à consulter s'intéressa à elle d'abord, l'aima ensuite, et enfin l'épousa.

Tous les éléments de bonheur semblèrent entre ses mains ; elle chérissait son mari, se plaisait dans le milieu où elle vivait, elle connut une vie de douce liberté, d'aisance, de plaisirs honnêtes, et l'estima à son prix ; mais le regret de l'enfant

perdu, abandonné volontairement, s'installa dans son coeur ; elle l'aima en imagination, et de loin, comme elle ne l'avait pas aimé dans la réalité. La position de son second mari lui avait permis de consacrer presque toute sa petite fortune au fils premier-né, car un autre lui naquit bientôt. Elle eût alors la pleine révélation de la tendresse maternelle et le foyer inépuisable en fut allumé dans son coeur. Chaque année, par un arrangement accepté et ratifié au moment du second mariage, Giuliano était amené à sa mère : celle-ci se transportait en Suisse avec son mari et son petit Marcel ; la vieille Mme Léonardi conduisait son petit-fils et le laissait pendant quelques semaines. La mère désirait ardemment voir les frères s'aimer et elle chercha à intéresser l'aîné au plus jeune qui, pour sa part, manifestait toutes les dispositions possibles à l'affection fraternelle.

Les deux enfants se ressemblaient physiquement d'une façon extraordinaire, mais leurs deux natures étaient on ne peut plus dissemblables : l'un se montra de bonne heure jaloux et sournois, l'autre, franc et confiant. Giuliano, que sa mère, à son déplaisir, appelait Julien, se rendit compte promptement des avantages de la situation de son frère cadet, dont le père était riche : il l'en détesta, et d'ailleurs il lui en voulait de posséder exclusivement leur mère, quoiqu'il n'aimât celle-ci que très modérément ; car ses grands parents avaient eu soin de lui apprendre que sa mère, plutôt que de demeurer en Italie, avait préféré renoncer à lui : aussi afficha-t-il un patriotisme exclusif, et quand il eut atteint dix ans les vacances devinrent pour Mme Lecomte une période d'angoisse : elle prit le parti de ne mener Marcel avec elle que pour quelques jours,

le laissant à son père, et voyageant avec son fils aîné. Elle eut pour cet enfant ingrat et méchant des attentions et des gâteries qui achevèrent de corrompre une nature sans générosité. Il devina la sorte de prise qu'il avait sur sa mère, et en abusa, surtout après la mort de M. Lecomte, malheur qui arriva lorsque Marcel avait quatorze ans et Julien dix-neuf.

Mme Lecomte fut atteinte en plein coeur, comprit quel défenseur elle perdait et commença mystérieusement à redouter son fils aîné, à le craindre pour elle-même et surtout pour Marcel. Les deux frères qui se voyaient si rarement, étaient néanmoins chacun un facteur important dans l'existence de l'autre. Julien, n'ayant que la perspective du mince héritage de ses grands-parents, enviait à Marcel la situation très large que lui avait laissée son père ; il en avait arraché le détail précis à sa mère, et prenait plaisir à s'humilier devant elle et à insister sur l'infériorité de sa situation.

Mme Lecomte souffrait de cette attitude : elle sentait bien que Julien lui reprochait tacitement son second mariage, et les années ayant atténué les souvenirs les plus aigus, elle se demandait parfois si elle n'avait pas manqué à son devoir précis, et si son influence n'eût pas été bien-faisante sur un enfant que l'indulgence et la flatterie continuelles avaient aidé à rendre impatient du moindre joug. Au collège où il avait été élevé Julien n'avait cessé d'encourir des reproches ; il n'était parvenu à se faire admettre à l'Ecole militaire que grâce à des protections. D'ailleurs, à peine eût-il l'épaulette qu'il commença à parler de donner sa démission.

Mme Lecomte répondit sans hésiter aux premières demandes supplémentaires de

fonds de son fils aîné ; les vieux Léonardi, de leur côté, étaient mis à contribution, mais apportaient leur amour-propre à taire les nombreuses fredaines de leur petit-fils, qui ne tarda pas à acquérir une réputation détestable.

Là-bas, à Paris, ou dans son petit domaine normand, Mme Lecomte ignorait tout ce qui se passait en Lombardie ; elle se plaisait à croire son fils aîné heureux, et cependant, dans un véritable esprit de remords, le recommandait sans cesse à son fils cadet ; elle faisait valoir auprès du jeune homme au coeur sensible la privation de présence maternelle dont Julien avait souffert ; et, puisque Marcel était le plus fortuné des deux, elle l'adjurait, pour l'amour qu'il lui portait, d'être généreux et secourable à son frère : "Souviens-toi toujours qu'il est ton frère," répétait-elle, car maintenant cette vérité si simple revêtait un caractère lointain.

Devant l'antipathie avérée de Julien pour son frère cadet, Mme Lecomte avait espacé de plus en plus les rencontres entre ses deux fils, et surtout les avait faites brèves. Quand elle les voyait ensemble, si pareils de traits, elle éprouvait une profonde émotion, une douleur poignante à les sentir différents de race, de pensée, d'aspirations. Marcel loin d'être ren du moins exclusif par le fait d'avoir un frère étranger, s'était, lui aussi, replié sur ses sentiments intimes, également incapable de faire une concession : sans amitié pour ce frère chez lequel il devinait l'ennemi, bien résolu néanmoins à se montrer à son égard tel que leur mère désirait.

Quelques anciens amis de Mme Lecomte connaissaient l'histoire lamentable de son premier mariage, mais la plupart de ses relations dataient de l'époque de ses secondes noccs, et beaucoup de personnes

ignoraient l'existence de son fils aîné. Comme il n'avait jamais paru chez sa mère, celle-ci éprouvait comme une gêne d'en parler, et ceux qui avaient entendu nommer Julien Léonardi se figuraient que le premier mari de Mme Lecomte était veuf en l'épousant et que le jeune homme en question était son fils. Nul ne s'en souciait et il demeurait un mythe.

Les angoisses du passé, le chagrin profond de la perte de son mari, l'anxiété incessante de ce qui pourrait advenir plus tard entre les deux enfants nés d'elle avaient usé une constitution toujours délicate, et une lente maladie interne se déclara. Pendant de longs mois de souffrance physique et morale, Mme Lecomte trouva en Marcel le plus grand réconfort. Il venait d'atteindre sa majorité, et avait brillamment passé ses examens à l'École centrale ; l'avenir et la vie s'ouvraient larges et faciles pour lui ; il en avait une conscience reconnaissante. Gai et plein d'optimisme, il formait des projets de bonheur : persuadé que la maladie de sa mère était guérissable et qu'elle guérirait, il s'efforçait de lui communiquer sa conviction rassurante ; il y parvenait quelquefois, d'autant qu'elle désirait vivre... Les vieux Léonardi étaient morts, et maintenant Julien demeurait seul... la mère en éprouvait une tristesse indicible et souhaitait se rapprocher de son enfant. Lors que Marcel l'embrassait, lui mettait tendrement les bras autour de son cou, et lui disait de sa voix mâle et jeune qui sonnait comme un appel de clairon : "Maman," elle se demandait : Pourquoi pas l'autre aussi ? Et elle désirait la tendresse dont elle était privée avec une véhémence dont elle s'étonnait elle-même. Quelque chose de ses pensées secrètes transperçait dans ces paroles ; Marcel en

était frappé, et quoiqu'il ne comprit guère cette affection pour un être qui se montrait si indifférent, son frère cependant, à cause de cet amour, se présentait à son esprit comme un être sacré : il eût voulu l'aimer, et se reprochait l'éloignement qu'il éprouvait et qu'il ne pouvait vaincre. Inconsciemment, la pensée de ce frère lui était presque un cauchemar.

LA REVELATION

L'événement justifia bientôt la vérité de ce pressentiment. Un soir qu'il était assis auprès du lit de sa mère, dans le courrier qu'on remit à Marcel se trouvait une lettre portant un timbre étranger. Sans plus l'examiner, et par un instinct de défiance spontanée, il la fit disparaître et attendit nerveusement d'en pouvoir prendre connaissance. La lecture, incompréhensible d'abord, le terrassa comme un coup de massue : la lettre émanait d'un solicitor anglais qui, en lui annonçant une faillite d'une compagnie anglo-italienne dont l'existence lui était inconnue, l'informait que les trois cent mille francs de traites, signées de son nom, représentant l'actif, devenaient payables immédiatement sous peine pour lui d'être déclaré banqueroutier. Les détails techniques étaient confus et multiples ; Marcel n'essaya pas de les pénétrer ; un seul fait se détachait en lettres de feu au milieu de ce fatras légal : celui d'apprendre l'existence de sa signature au bas de papiers dont il n'avait pas connaissance... Il n'y eut pas une seconde d'hésitation ou de doute dans la pensée du malheureux jeune homme : Julien, et Julien seul, avait pu user de son nom, et le dilemme lui apparut instantanément dans son épouvantable simplicité ; ou déshonorer à jamais le fils de sa mère et

briser le cœur de celle-ci, ou subir et se voir presque ruiné... La colère, la révolte, une fureur de penser que son frère, un homme du même sang que lui, avait pu s'avilir ainsi, se combattirent une longue nuit dans son âme. Tantôt il se décidait à laisser le coupable subir son châtement ; tantôt il se jurait que pour l'amour de leur mère il le sauverait à tout prix. Le jour se leva avant que la lutte eut pris fin. N'osant, à cause de l'état extrêmement précaire de sa mère, s'absenter, craignant du reste d'exciter ses soupçons, Marcel prit le parti de télégraphier au colporteur de venir de suite en conférer avec lui. Par une sorte de pudeur morale, Marcel ne voulait aller prendre conseil de personne ; il lui semblait impossible de faire à aucun être mortel une pareille révélation ; il se demandait même ce qu'il dirait à l'homme de loi qu'il avait appelé. Mais sur ce point son embarras fut de courte durée... M. Tribly, avec une aisance toute professionnelle, libéra immédiatement ses réticences, et lui avoua sans ambages que le cavaliere Giuliano Leonardini était son client, et l'avait chargé d'agir pour lui en ces circonstances, que M. Tribly qualifia de "pénibles et délicates..." Cependant il espérait éviter pour son client, comme pour M. Lecomte, des conséquences qui auraient un caractère plus désagréable... Tout dépendait, bien entendu, de la bonne volonté de M. Lecomte à l'égard de son frère, dont la situation actuelle était vraiment de nature à causer à ses amis l'inquiétude la plus justifiée... Marcel apprit avec stupéfaction que Julien avait donné depuis plusieurs mois sa démission de l'armée, et s'était consacré aux "affaires," où évidemment il n'était pas heureux. M. Tribly, avec la délicatesse du doigté d'un chi-

rurgien habile, découvrait peu à peu la plaie, puis proposait les moyens curatifs. Il apparut à Marcel, avec une clarté aveuglante, que son frère était une simple canaille, capable de tout, et que leur mère mourrait désespérée si la moindre parcelle de l'horrible vérité lui était connue. M. Tribly, avec une bienveillance parfaite, cherchait et suggérait la manière d'étouffer le scandale au prix le plus modéré ; il ne dissimulait pas à son interlocuteur que les conséquences du procès seraient une peine infamante...

"Souviens-toi qu'il est ton frère!" bour donnait sans cesse aux oreilles de Marcel pendant ces entretiens humiliants, et, en retour, la vue du visage ravagé de sa mère l'enflammait pour le sacrifice. Il baisait le visage pâle, les douces mains amaigrées avec une fièvre de tendresse ; par lui, au moins, elle n'aurait que bonheur. L'autre malheureux, peut-être, serait touché....

Mme Lecomte, oppressée d'une indicible angoisse, parlait sans cesse de son fils aîné et exprimait le désir de le voir ; elle ne pouvait croire que s'il la savait aussi malade qu'elle l'était, il ne viendrait pas. Sûrement il pouvait obtenir un congé ; il fallait qu'il le sollicitât ; et puis, murmura-t-elle en fixant ses regards vers le lointain au-delà... il faudra vous aimer... pour moi....

— Oui, mère, oui, avait répondu Marcel : et le lendemain M. Tribly avait reçu les pouvoirs nécessaires. Sans presque se laisser aller à un regret, Marcel avait sacrifié pour sauver l'honneur de son frère la majeure partie de son patrimoine. M. Tribly lui avait offert, en cette circonstance, ses félicitations sincères de sentiments qui l'honoraient si grandement, et spontanément il avait promis de faire comprendre

au cavalier, qui était effroyablement léger, la grandeur du sacrifice qu'on lui faisait.... Dans le fond de son âme le sollicitor se félicitait à peine d'avoir si bien réussi ! puis, se rémémorant certains détails de l'affaire, il s'avouait que semblables révélations eussent été désastreuses pour les proches, qu'en somme il était préférable pour Marcel d'être appauvri, et que son rôle à lui Tribly avait été tout à fait bienfaisant.

Des semaines d'anxiété aiguë suivirent. car ce ne fut pas sans peine que la lumière crue des tribunaux fut esquivée, il y eut d'interminables pourparlers ; finalement, un matin, libre de soucis, cynique et rancunier, Julien débarqua à Paris ; Mme Lecomte touchait à sa fin, elle avait réclamé avec instance la venue de son fils aîné ; les deux frères, selon la volonté maternelle, parurent ensemble près de son lit.... Elle les contempla... Oh ! comme ils se ressemblaient... Elle en eut, pauvre mère ! une joie...

Elle les fit s'incliner, et rapprochant leurs deux têtes, elle les bénit. La parole qu'elle désirait de Marcel vint, prompt et sincère : — Je n'oublierai pas, mère, je te le jure. Elle comprit, posa sa main défaillante sur la tête de son cher fils, le regarda encore une fois avec confiance de ses yeux voilés, puis les ferma et entra dans l'assoupissement qui précède le sommeil définitif.

Ses deux fils, avec des sentiments bien différents, lui virent exhaler son dernier et paisible soupir ; et, tout bas, à genoux près de cette forme chérie, le fils cadet lui renouvela sa promesse. "Elle sait maintenant peut-être ?" se dit-il ; et une consolation pieuse emplit son cœur.

Le frère aîné se montra correct, impénitent, froid et calme : il eut un désap-

pointement en constatant combien peu leur mère laissait à partager il accepta la part qui lui revenait, sans songer à offrir le moindre dédommagement à Marcel qui, heureusement, ne s'y attendait pas et ne l'eût pas accepté... Il considérait que la somme enlevée à son patrimoine avait été donnée à sa mère. Néanmoins, il dut envisager les réalités présentes; son travail allait devenir rémunérateur; la brèche faite ne pouvait pas être comblée, mais elle pouvait, par une sage économie, être rendue moins désastreuse pour l'avenir. Il s'y résolut, prit quelques mesures radicales, et se décida à avertir Julien de n'avoir plus — en dehors d'une pension fixe qui, jointe à ce qu'il tenait de leur mère, lui assurait l'indépendance — à compter sur son aide : ce qu'il avait fait, il l'avait accompli uniquement pour leur mère : elle n'était plus, il répudiait à jamais la moindre solidarité dans les actions déshonnêtes qu'il plairait à son frère de commettre. Il le lui déclara avec toute la fermeté dont il était capable. L'aîné l'écoutait, tout en fumant des cigarettes, non plus ému ni touché que s'il se fût agi d'une tierce personne. Sous un prétexte ou un autre il se fit encore remettre des sommes supplémentaires puis enfin partit au grand soulagement de Marcel qui cependant décidé à observer scrupuleusement sa promesse filiale demanda à avoir de temps en temps des nouvelles. Julien moitié sérieux, moitié gouailleur, lui en donna l'assurance, et ils se quittèrent, Marcel s'imaginant naïvement avoir payé sa rançon, et comptant bien ne plus être troublé par l'existence de son frère.

L'illusion dura deux ans, deux années de travail fécond pour le jeune ingénieur, qui, courageux à la besogne, apprenait, en peinant comme un ouvrier, la technique

de son métier. Il était tout spécialement jaloux de son propre honneur, de l'intégrité de son nom : il avait déclaré à Julien que si jamais pour chose petite ou grande il osait en abuser, ce serait fini entre eux, et la pension qu'il lui servait immédiatement supprimée sans espoir de retour. Julien paraissait tranquille; il partageait son temps entre Milan et Londres, suivi partout par un domestique dévoué; ancien factotum des Leonardi; cet homme excellait à répandre les mensonges avantageux qui devaient faire valoir son maître, et lui acquérir, selon les besoins de l'heure, crédit ou respect.

Un beau jour parvint à Marcel l'horrible nouvelle : une bande d'escrocs cosmopolites avaient été arrêtés dans une maison de jeu de Londres; on avait trouvé sur eux de faux billets de banque, et parmi ces misérables figurait Julien Leonardi... Cette fois, aucune intervention ne put le sauver, et Marcel eut l'atroce douleur de savoir que le fils de sa mère était au bagne; il avait trois ans de servitude pénale...

L'infortuné frère crut devenir fou, et pensa sérieusement au suicide. Nul ne fut le confident de son supplice moral; il le dévora en silence. Par ses soins et l'entremise de Tribly, Julien Léonardi eut tous les avantages d'une défense savante; il fit en cette occasion éclater le peu de bien qui dormait en lui, car avec crânerie et générosité, il parvint à faire exonérer son domestique Giacomo Fantechi de toute complicité, se chargeant pour le disculper et il envoya ses remerciements à Marcel... La violence de la secousse avait remué l'eau trouble de son âme, et il ne parut pas si éloigné de tout sentiment d'honneur; il accepta sa condamnation

comme une perte au jeu, déclarant qu'une fois payée il s'en trouverait quitte.

Ce fut l'innocent qui souffrit le plus : Marcel jugea dès lors sa vie condamnée à la solitude. Se marier et fonder une famille dans de pareilles conditions de parenté lui parut impossible. Il s'arrangea à être envoyé en Espagne ; son absence prolongée et l'incertitude de ce qui arrive en pays étranger fit que pas un des proches de Marcel n'eût vent de ce qui était advenu. Marcel s'en rendit compte, et sa réticence, plus grande que jamais, ne prêta pas l'occasion aux questions... Le sentiment torturant de la solidarité dans le déshonneur fut pour le jeune homme seul.

Lorsque, au bout de deux ans sa peine diminuée, Julien redevint libre, des conditions catégoriques lui furent posées : Marcel se rendit lui-même à Londres, et, chez Tribly, les frères eurent une entrevue. Le cadet éprouva à la vue de l'autre, brisé, changé, une commisération infinie ; pendant un moment l'âme de sa mère vécut en lui, et il embrassa le malheureux... qui momentanément attendri, souscrivit à ce qu'on voulait. Julien quitterait l'Europe, il irait en Amérique sous le nom de Brunetta, qui était celui de sa grand-mère, et que son père et lui portaient dans les actes ; à ces conditions qui seraient vérifiables devant un consul, son frère l'aiderait encore, et, comme ce qu'il voulait était le relèvement du coupable, une somme serait mise en réserve pour faciliter une exploitation agricole ou autre.

Le départ eut lieu ; Marcel rentra en France délivré ; il était résolu à essayer de penser le moins possible à son frère, mais il en aperçut bien vite la difficulté : les conversations indifférentes, les allusions fortuites le blessaient à tout moment.

Il eut le sentiment morbide d'être, malgré lui, devenu un être d'exception, presque un paria social. Il s'attrista profondément ; ses grands voyages étaient son meilleur apaisement, il était parvenu à mater son cœur, mais la solitude lui pesait, et le jour où il rencontra Geneviève il vit en elle la créature choisie qui eût été l'épouse de ses plus chers désirs. Alors, l'injustice de sa destinée lui avait paru intolérable ; la pensée de cet être qui pesait sur lui l'exaspérait ; parfois il était décidé à tout confier à Geneviève et à la faire juge : puis, une parole innocente le rejetait dans le désespoir. Il s'exagérait à lui-même sa misère : pourquoi la révéler à une autre ? Pourquoi surtout l'exposer à en avoir un jour le contre-coup ? Non, ce serait une mauvaise action ; il ne la commettrait pas. Puis, à l'heure de son pire découragement, lui était parvenue la plus imprévue des nouvelles :

L'année précédente, en Espagne, lisant le "New-York Herald," ses yeux étaient tombés sur des lignes dont la signification énorme lui échappa d'abord. Le journal racontait qu'une bande d'émigrants italiens, conduite par des aventuriers de même nationalité, avait pénétré dans une partie dangereuse de la Sierra. Après d'extraordinaires fatigues, ils avaient livré combat à une troupe d'Indiens, et la plupart avaient été massacrés, notamment une personnalité bien connue à Santiago du Chili, Giuliano Brunetta, dont le corps n'avait pas même été retrouvé. Les mots dansèrent devant Marcel, et il lui fallut un moment pour les comprendre...

Quand ils furent arrivés jusqu'à son cerveau, il resta comme étourdi sous l'horrible sentiment dont il avait pleine conscience : il se réjouissait de la mort de son frère... En vain il fit appel à ce qu'il

y avait de meilleur et de plus humain en son âme, il lui fut impossible de réagir...

Une lettre de Tribly était venue peu après lui apporter la confirmation officielle du décès de Julien... Le passé mourait, le passé était mort, il n'en restait rien, rien...

Marcel, affranchi, se sentit enfin le droit de songer à l'avenir. Pourquoi donc, ce soir, si près du bonheur, était-il obsédé par la hantise de ce passé rejeté à jamais dans l'oubli ?

Samedi, Geneviève serait sa femme, serait à lui, sa joie, son orgueil, et il avait connu le temps où il croyait ne l'aimer que pour devoir la perdre... Sa félicité sans doute l'oppressait, car les grands bonheurs ont leur angoisse... Il regrettait presque d'avoir quitté sa chère fiancée... elle en avait été triste, et il ne voulait pas la voir triste... Mais la vie était devant eux... une réaction se fit, et sa rêverie devint silencieuse.

Il s'accouda au bordage et regarda à l'avant. Sur les hauteurs, les lumières pointaient dans la nuit. Il en fut soulagé : il imagina la semaine suivante, Geneviève à son côté !... Tout à coup, il eut le sentiment de quelqu'un près de lui, le frôlant, et il leva vivement les yeux.

Contre l'obscurité se découpait une silhouette d'homme au visage glabre. Marcel le distinguait à peine, et néanmoins il le reconnut aussi bien que si la figure soudainement surgie eût été en pleine lumière... Le hasard a de ces foudroyantes coïncidences : à l'instant où il se souvenait de cet homme, le voici qui apparaissait à ses yeux.

— Et comment allez-vous, monsieur Lecomte ? demanda une voix déjà entendue.

Celle de Marcel était extraordinaire-

ment troublée en répondant, interrogative :

— M. Tribly ?

— Parfaitement, très flatté de votre bonne mémoire.

Marcel ne put se défendre de dire :

— Je pensais précisément à vous il y a un instant, monsieur Tribly.

— Vraiment ?... à moi ?... Comme c'est singulier ! Car — avec un petit rire — vous ne me cherchez pas, j'imagine, monsieur Lecomte ?

Marcel eut un geste de dénégation polie.

— Et moi je vous cherche, monsieur Lecomte.

— Vous me cherchez ?...

Et une frayeur subite glaça le cœur du fiancé de Geneviève.

L'AVIS DE M. DE PALUD

Mme de Quierville préside, avec sa bonne grâce accoutumée, un déjeuner à Senozan. L'été est revenu, il fait extrêmement chaud, mais une savante ventilation, des stores baisés rendent parfaitement supportable l'atmosphère de la vaste salle à manger. La table, couverte d'une natte de paille fine à dessins d'un vert paille, est brillante d'argenterie, de verreries claires, de fleurs, de fruits; il est impossible, en s'y asseyant, de ne pas éprouver un sentiment d'agréable satisfaction : tout est si harmonieux, si vivant dans cette maison hospitalière, que la joie de vivre s'impose. M. et Mme de Quierville, hôtes incomparables ; Madeleine et Blanche, dont la jeunesse élégante et militante flatte les yeux ; Bernard, plaisant et attentif ; les autres convives, se mettant sans effort au diapason de bonne humeur, d'esprit et de savoir-vivre. Mme Picot, qui est

une des invitées ce matin-là, se fait à elle-même ces réflexions, et se blâme intérieurement d'être aussi libre de soucis ; elle peut rire, s'amuser, pendant que Geneviève souffre. Le remords secret qu'elle éprouve est assez vif pour qu'elle se sente portée à en faire la confidence à Bernard de Quierville, assis à côté d'elle ; il a donné tant de preuves de dévouement à l'heure douloureuse que la famille a traversée quelques mois auparavant, qu'aujourd'hui il est considéré par tous comme un ami ; l'intimité entre les Quierville et les habitants de Sillé est un fait établi ; Bernard écoute l'air un peu grave, ce que lui dit sa voisine, et répond :

— Oui, en effet, nous sommes tous cruels. mais c'est la vie ainsi : il faut être cruel ou succomber.

Mme de Quierville, qui a toujours l'oreille à la conversation de son fils aîné et de la jeune veuve, se penche en avant et demande :

— De quoi est-il question, Bernard, pour que tu fasses une réflexion de ce genre-là ?

— Mme Picot parlait de son coeur et de notre indifférence à tous ; la pauvre enfant est seule à souffrir maintenant.

— Ah ! proteste Mme de Quierville, qu'est-ce que tu dis là, mon fils ? Indifférents ! Nous ne le sommes certes pas ; je m'entretenais précisément avec M. de Palud de cet inexplicable événement ; il dit n'avoir jamais rien entendu de pareil.

M. de Palud était un personnage tout à fait distingué et considéré. Riche, il se consacrait à un labeur de bénédictin ; il avait écrit sur les anciennes institutions de la France plusieurs volumes qui le désignaient infailliblement à l'Académie ; il faisait en outre, l'hiver, des conférences très courues sur les questions sociales

les plus brûlantes ; il connaissait tout le monde, et l'on se demandait à quelles heures il travaillait ; aussi jouissait-il de beaucoup de prestige, et Mme de Quierville estimait qu'il ne lui manquait qu'une femme, et que l'une de ses filles remplirait parfaitement ce rôle. Elle avait si bien manœuvré que M. de Palud, qui aimait à se faire rare, avait cependant accepté une invitation à Senozan ; il s'y trouvait depuis quelques jours, et subissait l'agréement d'un séjour où les attentions les plus délicates lui étaient prodiguées. Madeleine ne croyait pas s'humilier en s'efforçant de lui plaire ; Blanche le déclarait ennuyeux et laissait à sa soeur le champ libre.

Madeleine ressentait une admiration sincère pour le talent de M. de Palud ; à défaut d'amour, elle se disait qu'elle se tiendrait satisfaite d'éprouver ce sentiment à l'égard de son mari. Les quarante-trois ans de M. de Palud avaient une certaine maturité, accentuée volontairement par sa manière de se vêtir, d'agir, de parler, sans être autrement charmée de cette particularité, Madeleine l'acceptait sans répugnance... Elle lisait beaucoup, pour se mettre à la hauteur de l'entretien de M. de Palud ; le futur académicien s'en apercevait, et s'en trouvait flatté. Madeleine de Quierville lui inspirait manifestement de la sympathie ; cette sympathie s'étendant au reste de la famille, il était disposé à leur donner son opinion sur tous les sujets ; aussi, lorsque M. de Quierville, qui était une bonne fourchette, s'arrêta de manger pour lui demander d'un ton de déférence :

— Dites-moi, Palud, qu'est-ce que vous pensez de cette histoire-là ?

M. de Palud redressa son buste majestueux, et appuyant sur la table une de ses

ains fines qu'ornaient à l'annulaire et au petit doigt trois grosses bagues anti-ques, il promulgua d'un air doctoral :

— Ce serait, à mon avis, une affaire à étudier de très près.

— Madame Picot, ici présente, vous dira que l'on a fait tout ce qu'il était possible de faire.

M. de Palud salua à travers la table Mme Picot, mais sans changer d'attitude. répondit :

— En matière de recherches, peu de personnes ont la persévérance d'aller jusqu'au bout des possibilités.

— Vrai, cela, observa Bernard.

M. de Palud, satisfait de cet acquiescement spontané à sa première proposition, venait d'accepter du pâté, et le mangeait par très petits morceaux sans regarder dans son assiette.

M. de Quierville continua.

— L'oncle de ce pauvre garçon est convaincu qu'il a succombé à une vengeance. Il avait eu quelques démêlés avec des ouvriers en Espagne, l'année précédente : ces gens-là sont rancuniers.

— En pareil cas, je crois à la vengeance toute chaude, non pas des mois après, dit M. de Palud.

— Et alors, monsieur, quelle serait votre opinion ? interrogea Mme Picot avec anxiété, gagnée par l'air solennel du futur académicien. Ma soeur persiste à espérer.

— Mon Dieu, madame, je ne puis vous donner aussi rapidement une appréciation réfléchie, mais si vous me faites l'honneur de causer de cette question plus amplement avec moi, je vous dirai mon sentiment en toute sincérité.

Bernard de Quierville écoutait avec une certaine impatience dans le regard.

Quand M. de Palud eut fini de parler, il dit à son tour :

— Croyez-moi, ce garçon-là est disparu à jamais ; on l'a tué pour l'argent qu'il avait sur lui. C'est une explication vulgaire ; mais je crois que c'est la bonne.

— Hélas ! dit en soupirant Mme Picot, il serait préférable que ma pauvre soeur en fut persuadée. Elle se remettrait de cette mort ; tandis qu'elle mine sa vie à cette espérance toujours déçue.

— Il est bien fâcheux que vos parents n'aient pu la décider à un voyage, dit Mme de Quierville ; le changement de milieu lui eût été salutaire, je crois.

— Qui sait ? Geneviève trouve une certaine satisfaction à vivre là, où elle a vu Marcel. Ah ! quel hiver ! Mes pauvres parents sont également bien à plaindre, maman surtout : je le répète à Geneviève. Pour maman, que son chagrin tue, elle devrait faire un effort.

Mme de Quierville répondit :

— Si votre mère pouvait, elle n'en a pas la force et on le comprend, le meilleur parti à prendre serait de recommencer la vie exactement comme avant ; peu à peu, Geneviève subirait les influences autour d'elle.

— Maman a peur de tout pour Geneviève ; elle a peur qu'elle n'entre au couvent.

— Mon Dieu ! dit doucement Mme de Quierville, elle y serait peut-être plus heureuse.

— Quelle idée ! protesta vivement Bernard ; triste remède, en vérité.

— Oui, continua Mme de Quierville, je sais que c'est ta manière de voir ; certainement, les religieuses n'ont pas beaucoup d'agrément, mais elles sont tranquilles sans soucis. Moi, j'aime le monde, je le confesse, mais je regrette quelquefois de

n'avoir pas été de celles qui ont une vocation. Quand je vais au couvent, j'éprouve l'attrait de cette paix...

Ses enfants souriaient à l'entendre parler ainsi.

Mme de Quierville s'en aperçut, et dit avec bonne humeur, s'adressant à M. de Palud.

— J'ai parfois essayé d'inspirer une vocation à mes filles, mais sans succès.

— Permettez-moi de dire, madame, que leurs amis ont raison de s'en réjouir.

— Et moi, maman, êtes-vous d'avis que je me fasse trappiste demanda Bernard ? J'y ai peut-être plus de disposition que vous ne pensez...

— Je t'autorise à y songer, mon ami..

Et tout en lançant cette phrase, Mme de Quierville avait, à la dérobée, observé Mme Picot ; l'expression des yeux de la jeune femme, le regard interrogateur qu'elle leva une seconde sur Bernard la satisfirent ; ses prévisions s'étaient en partie, déjà réalisées. Mme Picot appréciait évidemment les qualités du fils aîné des Quierville.

Pendant tout le mois de novembre qui avait suivi la disparition de Marcel Lecomte, Bernard était allé presque chaque jour à Sillé : en général, il ne voyait que Mme Vaudrey et sa fille aimée ; cependant, Geneviève, avide de la moindre nouvelle accourait parfois à sa rencontre. La personnalité de Bernard n'existait pas à ses yeux, il n'était qu'un messenger ; elle l'écoutait, comme elle écoutait M. de Guingé, avec une anxiété palpitante. Bernard, qui était un tendre, ne sut pas demeurer insensible au spectacle de cette jeune douleur ; Geneviève avait eu des sanglots, des cris du coeur qui le remuèrent jusqu'aux entrailles ; il enviait à Marcel Lecomte d'avoir su inspirer une

telle affection, et quand, dans un paroxysme d'angoisse, Geneviève tordait silencieusement ses jolies mains délicates, il souhaitait avec une sorte de véhémence pouvoir la consoler. Fréquemment Bernard demeurait seul avec Mme Picot, ils causaient tristement, confidentiellement, et se séparaient avec des sentiments de véritable amitié. Mme Picot prenait goût à la société de Bernard, et Mme de Quierville, qui ne faisait aucune question à son fils, le devinait, et s'applaudissait de son heureuse inspiration.

Les Vaudrey, du moins Mme Vaudrey et Geneviève, n'avaient pas quitté Sillé de l'hiver. M. Vaudrey, à deux ou trois reprises, était allé passer quelques jours à Paris, et Mme Picot, à la mi-janvier, au moment où les Quierville rentraient en ville, s'y rendit pour un court séjour. Pour se dérober aux interrogations pénibles, elle avait défendu sa porte à presque tout le monde, mais acceptait d'aller chez les Quierville dans l'absolue intimité : à Paris, Bernard habitait chez ses parents, elle le voyait donc tout naturellement, et pour Mme de Quierville, il ne faisait pas doute qu'il recherchât la société de la jeune femme, ne manquant jamais de paraître lorsque sa visite était annoncée, et l'interrogeant affectueusement sur les siens, surtout sur Geneviève. Mme Vaudrey, dans ses lettres, ne se lassait pas de donner des détails sur la pauvre enfant : elle racontait avec naturel et pathétique ses vigiles, les expressions navrantes d'angoisse et de désappointement après chaque nouvelle déception. Geneviève maigrissait chaque jour, semblait fondre : elle voulait qu'on lui parlât de son fiancé : lorsqu'on essayait de s'abstenir afin qu'elle pût se calmer un peu, elle témoignait un véritable désespoir. Si convaincu que

fût M. de Guingé de la fin tragique de son neveu, la persuasion contraire de Geneviève l'ébranlait parfois et réveillait son zèle : on reprenait les recherches, mais elles n'aboutissaient pas, la première piste n'ayant pu être retrouvée. M. de Guingé avait examiné soigneusement tous les papiers de Marcel, afin de découvrir une indication possible, mais sauf quelques pièces de famille, il n'avait pour ainsi dire rien trouvé de personnel. Au dire du concierge, qui s'occupait de son service, M. Lecomte avait, trois mois auparavant, fait une énorme hécatombe de papiers, en brûlant plusieurs jours de suite : le mystère demeurait impénétrable. Toutes ces choses furent expliquées en détail par Mme Picot à M. de Palud, lorsque, après le déjeuner, on s'était transporté devant le château à un coin d'ombre, où des bancs, des chaises commodes étaient groupés d'une façon hospitalière et propice aux entretiens. C'était l'heure par excellence de la flânerie, et pour Mme de Quierville d'examiner le thermomètre, sujet qui la passionnait quotidiennement.

M. de Palud, très indifférent à la question de température, s'étant immédiatement déclaré prêt à donner toute son attention à Mme Picot, celle-ci lui avait fait place sur le banc où elle était installée. Madeleine, de l'autre côté de la table de jardin que surmontait une vaste ombrelle, écoutait. Madame Picot, impressionnée par l'assurance de M. de Palud, eut le sentiment que tant de perspicacité aboutirait à quelque révélation importante : Croyait-il qu'il y avait eu guet-apens. Et où ?

— Non, madame, je ne le pense pas.

— Ah ! soupira Mme Picot. Et plus bas elle dit : Admettriez-vous la possibilité d'un suicide ?

— Plutôt...

— Et pour quelle raison, grand Dieu ?

— Si nous le savions, la question serait éclaircie... mais, à mon jugement, on ne fait pas disparaître un homme aussi aisément à moins que lui-même il ne veuille disparaître.

— Lui-même.. répéta Mme Picot; vous ne le connaissiez pas, monsieur, il adorait ma soeur.

— Quand on se tue, on fait au moins à sa famille la politesse de la prévenir... après... intervint Bernard.

— Ma chère petite amie, appela Mme de Quierville, je veux absolument vous distraire; ne parlez pas sans cesse de ce triste sujet, songez un peu à vous-même; laissez là M. de Palud et bavardez avec moi.

Mme Picot obéit en souriant, changea de place, et prit le fauteuil d'osier que Bernard venait de placer auprès de celui de sa mère.

Mme Picot, à dire vrai, était saturée de tristesse; la mélancolie qui régnait à Sillé l'oppressait; elle en souffrait pour son compte, elle en souffrait pour sa mère qu'elle aimait d'une sorte de passion, et en voulait presque à Geneviève d'apporter une telle persévérance dans la douleur. Elle-même était persuadée qu'à la place de sa soeur elle eût essayé de réagir. Aussi se prêta-t-elle facilement à causer de sujets moins tragiques.

Mme de Quierville, au bout d'un moment, l'engagea à faire quelques pas avec elle, l'entraîna dans une allée ombreuse, et, lui prenant affectueusement le bras, l'entretint confidentiellement, de ses espérances pour Madeleine...

— Voulait-elle l'aider à mener à bien cet heureux projet ? Mme Picot, chaleureusement, s'en déclara on ne peut plus désireuse.

— Eh bien, alors, venez passer quelques jours ici vous pourrez insinuer commodément à M. de Palud des choses que je ne puis pas lui dire... Bourdon, le violoncelliste, arrive demain ; mes filles feront de la musique d'ensemble avec lui ; vous ne vous ennuierez pas trop... vous amènerez Rajah, bien entendu...

— Merci, chère madame... mais, laissez ma mère et Geneviève ?

— Croyez-moi, vous rendrez service à votre soeur en vous occupant moins d'elle ; rien de plus mauvais pour les gens malheureux que d'être l'objet de trop d'attention ; il faut avoir l'air de les oublier un peu, ils y trouvent du répit. J'aurais bien volontiers invité Geneviève...

— Elle ne viendrait pas.

— Je le crains.. Mais, ma petite amie, puis-je au moins compter sur votre collaboration affectueuse ?

Mme Picot en donna volontiers la promesse, et il fut convenu que le surlendemain, avec sa femme de chambre et Rajah, elle se transporterait à Senozan.

Secrètement, Mme de Quierville exultait.

LE TOURMENT DE BERNARD

Elle fut mal contente du peu d'enthousiasme avec lequel

Bernard accueillit la nouvelle de la prochaine arrivée de Mme Picot à Senozan. Mme de Quierville s'était attendue à autre chose, il est vrai qu'ils n'étaient pas seuls, elle ne fit aucune observation ; seulement, lorsque Bernard vint dans sa chambre quelques instants avant le dîner, comme il faisait souvent, elle en profita pour le questionner.

— Est-ce que tu ne verras pas Mme Picot ici avec plaisir, mon enfant ; j'ai imaginé jusqu'à présent que vous étiez très bons amis...

Et le sourire avisé de Mme de Quierville soulignait l'intention de ses paroles.

— Nous sommes en effet excellents amis.

— En ce cas, tu dois être content d'une occasion de la rencontrer un peu intimement, moi-même j'en serai charmée. En toute sincérité, Bernard, elle me plaît extrêmement.

— A moi de même.

— Alors, mon ami ?...

— Alors, maman, rien... Mariez Madeleine, mariez Madeleine...

— Certainement, mais, toi aussi, mon Bernard, je veux m'occuper de toi ; tu n'as pas de parti pris contre le mariage ?

— Oh ! non aucun.

— C'est le principal. Laisse-moi faire.

— Maman la cloche sonne.

— Oui, mon ami, la cloche sonne, ce qui signifie que tu ne veux pas m'en dire plus long.

— Maman, vous comprenez vos enfants d'une manière surprenante.

Mme de Quierville regarda son fils en riant, lui donna une tape légère sur la joue et prit son bras pour descendre l'escalier. Elle était fière de son Bernard, elle le contemplait avec la plus indulgente admiration... Bernard rangé, Bernard marié serait un fils incomparable. Comme ils arrivaient en bas, avant d'entrer au salon, elle lui dit :

— Voyons, mon enfant, reconnais ; est-ce que la vie en famille n'est pas agréable ?

— Mais si, ma mère, très agréable : seulement, nous allons être en retard.

Il n'en fallait pas beaucoup pour contenter Mme de Quierville et nourrir ses espérances ; les brèves réponses de Bernard lui parurent satisfaisantes, et elle ne douta pas que le séjour de Mme Picot n'a-

chevât de le décider ; quant aux dispositions de la jeune femme, elle s'en croyait moralement sûre. Elle comptait demander à M. de Palud son précieux concours, et pensant que de cette façon elle aurait la plus naturelle ouverture pour aborder le sujet délicat du mariage... Après tant de déboires, sa patience maternelle recevait sa récompense : elle marierait Bernard et Madeleine, et cette perspective donnait à son visage charmant encore un nouvel épanouissement.

M. de Palud, en jetant les yeux autour de lui, appréciait en homme de goût le cadre à la fois riche et sobre, et le spectacle de la famille elle-même, dont chaque individualité se faisait réciproquement valoir : l'aristocratique mine de M. de Quierville et de son fils étaient en parfaite harmonie avec l'extrême élégance et aisance de Mme de Quierville, dont la beauté déclinante était soutenue par le charme juvénile de ses filles : toutes deux étaient en blanc, à la fois simples et raffinées dans leur ajustement. M. de Palud éprouva un sentiment de complaisance à faire partie d'un pareil groupe, et l'accueil discrètement privilégié que lui réservait Madeleine l'enchantait. Le docteur du bourg dînait ce soir-là : c'était un bon vivant, très au courant de ce qui se passait dans le pays, et dont la conversation pour cette raison intéressait M. de Quierville. Le docteur Mornas parlait très haut, et le verbe de M. de Quierville s'élevait assez facilement à un diapason correspondant. A l'abri de leur entretien, M. de Palud, placé à côté de Madeleine, put causer avec elle presque confidentiellement : sa froideur habituelle dégelait un peu au contact de l'agitation secrète qu'un léger tremblement dans les mains décelait chez la jeune fille ; ils ne par-

laient pourtant pas d'eux-mêmes, ni d'aucun sujet intime, mais seulement de Geneviève et de Marcel Lecomte.

Néanmoins, M. de Palud écoutait les réponses de Madeleine avec une déférence respectueuse, et avait en la regardant l'expression d'affectueuse anxiété qui, d'habitude, ne se montrait sur son visage qu'aux Archives, en face d'un carton de documents précieux ; il éprouvait alors un attendrissement ému, et Madeleine lui procurait à peu près la même sensation précieuse. Elle s'imposait un grand effort pour oser, comprenant qu'à son âge, et avec un homme comme M. de Palud, un peu d'initiative de sa part était absolument nécessaire ; il lui avait demandé des détails complémentaires sur l'événement qui avait eu lieu à Sillé l'année précédente. Un problème à résoudre intéressait spécialement M. de Palud ; Madeleine lui donnait ces détails avec abondance, s'exprimant avec vivacité.

— Elle était si près du bonheur... dit-elle en concluant.

— Oh ! mademoiselle, qui sait si le bonheur lui était assuré ?

— Autant qu'on peut l'espérer elle avait droit d'y compter. M. Lecomte est un charmant homme, intelligent, et ils s'aimaient depuis longtemps.

La question qui était déjà venue aux lèvres de Mme de Quierville se posa sur celles de M. de Palud.

— Depuis longtemps ?... Et pourquoi ne s'étaient-ils pas mariés plus tôt alors ?

Madeleine dut avouer l'ignorer. L'idée du mariage manqué des autres inspira subitement à M. de Palud le désir de démontrer que ces sortes d'aventures baroques n'arrivent pas à des hommes véritablement sérieux ; dans son for intérieur, il avait pris immédiatement une mauvaise

opinion de Marcel Lecomte, et s'il n'eût été informé que M. de Guingé était l'oncle du fiancé disparu, il se fût rangé à l'avis que Marcel n'était qu'un aventurier. et malgré la pauvreté il avait des défiances; l'harmonie de sa propre vie, si libre de toute mauvaise surprise, de tout imprévu, lui parut plus appréciable que jamais. En général, M. de Palud ressentait une certaine antipathie pour les gens auxquels il advenait des choses fâcheuses : il demanda à Madeleine si elle aimait beaucoup Mlle Vaudrey.

— Oh ! oui, beaucoup.

— N'est-elle pas un peu extravagante ?

— Non, je vous assure.

— Cependant... ce grand désespoir...

Je ne dis pas que d'abord le choc n'ait été assez rude, mais, dans l'existence, il est d'importance capitale d'obéir à la raison.

Il parlait d'un ton décisif et coupant. Le coeur de Madeleine frémit en elle ; elle en réprima le tumulte, et répondit avec conviction, bien qu'avec une douleur secrète :

— Je suis absolument de votre avis.

M. de Palud la contempla, plein de bienveillance ; certes Mlle de Quierville était digne d'une étude sérieuse. La vision de l'avoir continuellement pour auditrice attentive s'offrit à son esprit comme une perspective enviable. Une rougeur légère lui vint aux joues ; il leva son long cou, et dit à Madeleine :

— Votre raison, mademoiselle, me charme...

Une velléité de révolte palpita dans la poitrine de Madeleine, mais elle se tut, et l'émotion qu'elle éprouva la fit pâlir un peu.

M. de Palud pensa en avoir dit suffisamment pour l'instant, et se retourna

vers Mme de Quierville, qu'il eut le sentiment d'avoir plutôt négligée ; elle accueillit ses ouvertures avec la plus aimable cordialité.

Bernard avait entendu en grande partie le dialogue échangé entre sa soeur et M. de Palud. Il sourit à Madeleine ; elle le regardait de ses beaux yeux où se lisaient tant de choses. Il existait entre le frère et la soeur une affinité spéciale ; ils eurent chacun la perception que l'autre souffrait. Madeleine avait plus d'une fois été seule à discerner l'angoisse, sous la fausse gaieté de Bernard ; elle fut pénétrée d'une de ces tristes intuitions. Evidemment, Bernard était préoccupé... La peur de ce que cette préoccupation pouvait cacher la saisit, et elle se promit d'interroger son frère dans la soirée ; elle ne voulait pas aller dormir avec cette inquiétude. Bernard parut avoir deviné son désir, car vers dix heures, au moment où la partie de whist entre M. et Mme de Quierville, M. de Palud et le docteur Mornas s'engageait, et où Blanche s'était mise au piano, il dit à sa soeur aînée :

— Viens donc avec moi faire un tour dehors, Madeleine, laisse ton ouvrage.

Dès qu'ils furent dans le parc, assez loin pour n'être pas entendus, Bernard entoura du bras l'épaule de sa soeur et lui dit :

— Ce mariage te coûte ma pauvre chérie, réfléchis bien.

— Je te remercie, Bernard, j'ai réfléchi comme tu le devines, je vois les inconvénients ; j'ai été gâtée par mon père et par toi... mais il faut que j'organise ma vie... La jeune fille éternelle, ce n'est pas une situation, et je n'ai pas l'âme d'une vieille fille, Au fond, M. de Palud est dans le vrai quand il pose en principe absolu qu'on doit obéir à la raison... oui, il

dit vrai. Ainsi, toi, frère, si tu avais toujours été raisonnable, que de chagrins tu te serais évités !...

— Et à vous donc !

— Oui, je l'admets, et à nous ; mais tu es changé, toi aussi, tu vas te laisser guider par la raison, et d'ailleurs elle revêt pour s'imposer une forme bien aimable : Juliette Picot est charmante ; elle est demeurée un peu effacée jusqu'ici, parce qu'elle s'est laissée dominer par ses parents ; mais je n'exagère pas ma pensée en disant que je crois qu'elle te fera une femme délicieuse... Je suis persuadée qu'elle n'aurait pas accepté notre invitation si elle n'était pas d'avance décidée à t'accepter aussi méchant garçon... tu verras que nos mariages de raison tourneront parfaitement.

— Ma pauvre Madeleine, il est écrit que je ne serai jamais raisonnable... Je ne peux absolument pas épouser Mme Picot...

— Ah ! mon Dieu ! Et maman qui l'espère si fort ! Dis, Bernard, pourquoi ne veux-tu pas l'épouser ?...

— Pour une raison que je ne confierai qu'à toi, mais que tu comprendras, petite soeur... J'aime Geneviève...

— Geneviève... tu aimés Geneviève ? Bernard, c'est fou cela.

— D'accord ; mais trouves-tu que je puisse épouser sa soeur ?

— Bernard, c'est un amour de tête... raisonne un moment. Geneviève, qui ne pensera jamais à toi... qui est comme mariée à un autre...

— A un autre qui est mort... et je ne suis pas convaincu qu'elle ne pensera jamais à moi.

— Mais, de toute façon, tu ne pourrais pas l'épouser ; sa fortune...

— Oh ! Madeleine, je t'en prie, laisse

ce sujet dégoûtant. Si je pouvais épouser Geneviève, sois très assurée que fortune ou non fortune je l'épouserais...

Madeleine de Quierville mit sa main tremblante sur l'épaule de son frère.

— Bernard, dit-elle d'une voix frémissante, tu ne te rends donc pas compte qu'en refusant de te prêter à un mariage où, cette fois, tout ce que l'on peut raisonnablement espérer est réuni, tu diminue pour Blanche et moi nos chances d'établissement. Tu sais que bien des sacrifices, dont nous pâtissons, il faut bien te le dire, ont été faits pour toi. Avec l'espérance, la quasi-certitude de te voir bien pourvu, nos parents peuvent envisager la possibilité de nous donner une dot, pas bien grosse, mais enfin une dot... et jamais ni l'une ni l'autre nous ne trouverons à nous marier si nous n'avons rien. et tu connais les embarras de nos parents. Si toute ta conduite pendant ces derniers mois n'avait témoigné que tu étais disposé à épouser Juliette, jamais maman n'aurait encouragé M. de Palud, et surtout moi, je n'aurais pas admis qu'il le fût... oui, Bernard, je te dirai la vérité parce qu'il faut une fois que tu la regardes en face...

— Tu parles comme M. de Palud, ricana amèrement Bernard.

— Ah ! mon ami, plutôt à Dieu que la raison ait eu dans nos vies la part qu'elle a eue dans la sienne... Tu sais si j'aime nos parents, cependant je juge et je me rends compte qu'ils ont gaspillé leur situation qui était magnifique... Tu diras qu'ils ont trop aimé leurs enfants... ils ont eu tort... leur indulgence t'a encouragé dans une voie dont nous avons tous souffert... on a payé tes dettes... et puis Blanche et moi, qui en valons d'autres. nous sommes là. Voilà Guy qui entre à

Saint-Cyr, il faudra penser à le pourvoir : l'armée n'est pas une carrière lucrative... Et André qui vient derrière lui... Avec les plus beaux dons, qu'as-tu fait, toi, de ta jeunesse?... Tu as traversé des crises effroyables... et si inutiles... Ah! la raison qui eût empêché tout cela, ne crois-tu pas qu'elle aurait eu son prix ? Non, non, Bernard, on s'est trompé autour de nous, et, aujourd'hui que tu peux aider à réparer les erreurs, tu t'engages dans une route qui ne te mènera à rien, tu refuses le secours que nous avons le droit d'exiger de toi.

Bernard était blême ; il regarda durement sa soeur.

— C'est toi, Madeleine, qui me parles ainsi. Te rends-tu compte de ce que tu me dis ?

— Parfaitement. Tu m'en veux en ce moment, mais au fond de toi-même tu sais que je dis vrai... Si tu ne pouvais pas épouser Juliette Picot, il fallait le montrer plus tôt.

— Comment ?

— Il fallait t'abstenir de venir ici, de nous tromper par ton attitude.

— C'est bon, je partirai...

— Et qu'est-ce que cela signifie aujourd'hui ? Ecoute-moi, Bernard — et elle lui prit le bras de force, — écoute-moi... Tu as perdu l'habitude des responsabilités, et nous t'y avons tous aidé ; je crois que mon dévouement ne t'a jamais fait défaut ?...

— Jusqu'ici jamais... Tu le regrettes sans doute ?

— Oui, je le regrette, car j'ai conscience de ne t'avoir fait aucun bien réel... Chaque fois devait être la dernière, et si tu l'avais voulu, certes, l'effort que tu as accompli depuis sept ou huit mois, tu aurais pu t'y résoudre plus tôt.

— Tu dois alors comprendre la prise que Geneviève a sur mon coeur.

— Tu te l'imagines, car je suis persuadée que tu ne peux aimer véritablement quelqu'un à qui tu es parfaitement indifférent. Et même ton devoir t'ordonne de t'efforcer par tous les moyens de vaincre ce sentiment ; on le peut...

— Qu'en sais-tu ?

— Tu me le demandes ? Tu n'ignores pas, cependant que j'ai eu ton heure d'illusion, je n'aurais nullement craint d'être pauvre... j'ai pu souffrir, mais aujourd'hui je ne me crois pas le droit — pour me complaire dans des regrets inutiles — de me soustraire à la possibilité d'un mariage, qui sera une immense tranquillité pour nos parents, une justice envers ma soeur, car je lui suis un obstacle. Personne, malheureusement pour moi, n'a fait plus de rêves tendres, n'a plus vivement désiré connaître les joies d'un légitime amour... Ce bonheur m'aura été refusé... Je ferai de mon mieux dans la destinée qui s'offre à moi... et je ne me crois pas une victime.

— Que veux-tu donc de moi ? demanda Bernard d'une voix sombre.

Il avait écouté sa soeur sans la regarder une seule fois, le front barré, la bouche serrée.

— Mon frerot, tu es fâché ?

Deux larmes claires coulèrent sur les joues de Madeleine ; Bernard les vit et ne broncha pas.

— Je veux que tu agisses en honnête homme.

— En honnête homme ! Et pour cela je dois épouser Madame Picot ?

— Dans les circonstances actuelles, oui... et si tu as pour Geneviève une véritable affection, tu te résoudras à être pour elle un frère, un frère dévoué... Ja-

mais elle ne te regardera autrement.

— Qui te l'assure ? Tu dis toi-même qu'on peut oublier.

— Pas dans la position où elle se trouve. A mon sens, ce serait une mauvaise action que d'essayer de la troubler, d'ajouter à ses angoisses... Le temps... ou je ne sais quel événement qui expliquera ce qui est arrivé... peuvent seuls l'apaiser.

— Alors, tu juges que ce serait un malheur pour elle de m'aimer !

— Je n'en admetts pas la possibilité... Réfléchis, Bernard, réfléchis à ce que je viens de te dire.

— Si j'ai bien compris, je dois à ma famille le sacrifice de tous les sentiments de mon coeur...

— Oui, Bernard... et c'est justice : nous sommes solidaires les uns des autres.

Elle se tut, et, d'un accord tacite, le frère et la soeur se séparèrent ; Madeleine retourna vers le château, Bernard continua à arpenter solitairement les allées du parc.

LA PRIERE DE GENEVIEVE

A sept heures, dans la petite église paroissiale de Sillé, se disait la messe quotidienne. Par ces paisibles matins d'été, Geneviève trouvait une douceur apaisante à venir prier, à venir espérer... M. et Mme Vaudrey ne la contrariaient en rien. Sa mère la voyait en soupirant partir dans la clarté sereine de l'heure matinale, accompagnée de Marthe, la vieille femme de chambre de confiance, courte d'esprit, mais fidèle et dévote, et qui encourageait Geneviève à multiplier les neuvaines et les vœux, pour forcer le ciel à lui rendre son fiancé.

La douleur de Geneviève avait subi une

transformation. Sa première terrible appréhension avait été d'apprendre la mort de Marcel. Pendant six semaines elle avait vécu dans cette expectative, tremblant à chaque bruit, à chaque porte qui s'ouvrait, entendant bourdonner sans cesse à ses oreilles, les paroles fatales : "Il est mort." Mais quand les semaines s'écoulèrent sans qu'elles fussent prononcées, la révolte de tendresse qui accompagne même la certitude de la disparition d'un être aimé et la rend inadmissible, cette impossibilité devant l'évidence la plus indiscutable de l'accepter comme définitive prit dans le coeur de Geneviève une intensité qui lui rendit l'espérance. C'était l'espérance toute pure, presque surnaturelle, car l'esprit de Geneviève n'arrivait pas à lui donner une forme... Pour elle, tout était, tout demeurait obscur, incompréhensible, et cependant elle espérait, uniquement parce qu'elle aimait.

Chaque nouvelle journée lui apparaissait mystérieuse. Peut-être aujourd'hui ? se disait-elle en se levant. Toutes les forces de son être étaient ramassées en cette attente, et son jeune visage, reflétant l'état de son âme, avait pris quelque chose de tendre et d'inquiet, douloureux à voir. Elle avait souvent la fièvre, et ses yeux bruns, que Marcel avait contemplés avec tant d'amour pendant leur dernière promenade, brillaient alors d'un singulier éclat. Elle priait avec une sorte d'exaltation, dans l'appel passionné au miracle qu'elle implorait. Il était très évident qu'elle usait sa vie, et que pleurer un mort ne l'eût jamais amenée à l'état où elle se trouvait.

Madeleine de Quierville, agenouillée aussi dans la calme petite église, priant doucement, eut, en regardant Geneviève

à quelques pas d'elle, la perception que la jeune créature se consumait. Elle était venue précisément pour Geneviève ; elles avaient coutume, depuis quelques semaines, de se retrouver souvent ainsi et Geneviève goûtait cet entretien tranquille, dans le petit cimetière, seules toutes deux. Elle écoutait volontiers Madeleine.

La messe finie, elles se levèrent au même moment, s'offrirent l'eau bénite et sortirent. Les trois ou quatre femmes qui avaient assisté à l'office matinal furent bientôt dispersées, et Marthe, discrètement, remonta vers la porte du cimetière pendant que les jeunes filles se rapprochaient du mur bas d'où se domine la Seine ; elles s'y appuyèrent, et regardèrent d'abord l'horizon d'une transparence d'opale, puis Madeleine dit affectueusement :

— Vous n'avez pas bonne mine, Geneviève.

— Non ! Elle se mit à rire fébrilement. Ce n'est guère étonnant, n'est-ce pas ?

— Hélas ! mais il faut penser aux autres, ma chérie.

— Je pense à "lui" ; personne n'y pense plus déjà... mais moi j'y pense.

— Et vous avez raison... mais vous vous trompez, Geneviève, en vous figurant que les autres l'oublient ; seulement, vous le savez, notre devoir aussi est de ne pas oublier ceux qui sont là. Votre pauvre maman, Geneviève... elle a bien besoin d'être remontée, votre chagrin l'accable.

— C'est vrai, c'est vrai, mais il y a Juliette ; Juliette les console.

— Juliette est une fille modèle assurément, et nous l'aimons beaucoup, beaucoup... N'avez-vous pas deviné un peu ce que nous désirons pour Juliette ?

— Non, quoi ?

— Mon frère Bernard... nous serions heureux de le voir marié... et je crois

que Juliette a appris ces derniers mois à l'apprécier. Elle a pu juger qu'il a de solides qualités.

— Oh ! oui, il a été très bon !

— Vous seriez bien aise de lui voir épouser Juliette ? Pensez qu'aujourd'hui, votre mère, plus que jamais, a besoin de consolations ; des petits enfants lui rendraient courage. Vous ne pouvez souhaiter qu'elle demeure toujours désespérée. n'est-ce pas, ma chérie ?

— Non...

— Cela ne vous ferait pas trop de chagrin de voir Juliette se marier ? Je la connais, la pensée de vous froisser l'arrêterait... pourrait lui faire manquer son bonheur... Aussi, j'ai voulu vous dire nos espérances, et vous demander de nous aider. Bernard a beaucoup d'amitié pour vous.

— Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu !

Et Geneviève éclata en sanglots

Inquiète, Madeleine lui dit :

— Quoi ? Qu'y a-t-il, Geneviève ? Vous ai-je blessée ?

— Oh ! Madeleine, croyez-vous qu'il reviendra ? croyez-vous qu'il reviendra ?

— Non, Geneviève, je vous dois la vérité... je ne le crois pas...

Les sanglots soudain s'apaisèrent ; les yeux bruns se fixèrent dévorants sur le visage de Madeleine.

— Est-ce que votre père sait quelque chose que l'on me cache ?

— Il ne sait rien, mais il ne croit pas non plus au retour de votre fiancé.

Penchée sur la crête du mur qui lui servait d'appui, Geneviève eut deux ou trois frissons convulsifs. Puis elle se retourna et dit :

— Je ne puis pas le croire mort...

— Dieu vous soit en aide !...

— Mais, Madeleine, reprit Geneviève

avec une sorte de hâte, je serai contente, très contente de voir Juliette heureuse... il est vrai que c'est bien triste à Sillé, maintenant... et Juliette part...

— Vous ferez un effort, Geneviève, je le sais, vous ferez un effort pour votre mère. Tenez Geneviève, vous avez remarqué la femme Duclou, tout à l'heure ; la pauvre créature, comme vous savez, a perdu un enfant qu'elle adorait ; elle vient presque tous les matins voir sa petite tombe. elle y apporte, le dimanche quelques pauvres fleurs, son âme est avec son petit... mais elle fait ses journées, et elle vit, et elle parle comme les autres... parce qu'il le faut, parce qu'elle a son mari, un autre enfant... et qu'il faut vivre... Oh ! Geneviève, le travail pour le pain quotidien est un grand consolateur... votre travail à vous sera de faire vivre votre mère : elle se mine, il faut y veiller.

Geneviève pleurait doucement maintenant.

— Puis-je lui parler de ce que vous m'avez dit pour Juliette ?

— Mais oui... Juliette arrive à Senozan pour l'heure du déjeuner, et je vous avertis que nous la garderons le plus longtemps possible.

— Vous ferez bien.

— Alors, ma chérie, si vous voyez mon frère Bernard, vous lui laisserez entendre que vous serez satisfaite de l'avoir aussi pour frère.

— Oh ! c'est vrai... un frère, j'ai toujours désiré un frère...

— Vous l'aurez ; et maintenant, je veux encore vous apprendre autre chose. j'ai confiance en votre cœur : c'est mon mariage.

Geneviève demeurait muette, comme suffoquée.

— Mon mariage, qui n'est pas un ma-

riage d'amour comme eût été le vôtre, mais j'ai vingt-huit ans, et je suis une personne raisonnable. Je vais épouser un homme que je respecte, dont le caractère parfaitement honorable m'est connu... J'espère être heureuse, car je suis décidée à faire tout pour cela.

— Qui ?

— M. de Palud, l'historien, vous avez entendu son nom.

— Oh ! oui.

— Vous le verrez, vous lui inspirez déjà un vif intérêt ; c'est en toute occasion un homme d'un conseil excellent...

— Sait-il ?

— Oui...

— Et que pense-t-il ?

Madeleine hésita puis dit :

— Il ne pense pas comme nous, Geneviève...

— M. de Palud croit qu'il vit !...

— Il le croit.

La petite porte au bas du cimetière, donnant dans le parc de Senozan, s'ouvrait avec un léger grincement, et Madeleine, qui était placée en face, sursauta de surprise en apercevant Bernard. Lui-même eut un mouvement d'étonnement, une hésitation comme pour rebrousser chemin : puis, délibérément, il s'avança vers l'endroit où se tenaient les jeunes filles, et au bruit des pas qui se rapprochaient Geneviève se retourna.

Bernard, vêtu de gris, guêtré de blanc, une petite casquette molle sur la tête. l'air sérieux, fier et triste, marchait, le sourcil froncé. Dès que Geneviève eut dirigé les yeux vers lui, l'expression de son visage changea ; il se découvrit prit la main que la jeune fille lui tendait, et dit à sa soeur dont le regard l'interrogeait :

— Je te cherchais ; on m'a assuré que tu étais ici, mais je ne croyais pas être in-

discret, j'ignorais que Mlle Vaudrey fût avec toi.

— Vous n'êtes pas indiscret, monsieur Bernard, assura Geneviève avec quelque chose de presque tendre dans la voix, — je suis heureuse de vous voir.

Il tressaillit d'abord, puis observa le visage de sa soeur, et comprit. Assez froidement il répondit :

— Vous êtes toujours trop bonne, car j'ai le regret de ne vous avoir jamais été utile à rien .

— Oh ! si ; toutes vos démarches pour nous aider à retrouver mon fiancé me font du bien.

Et levant les yeux vers Madeleine :

— Je puis en parler devant votre frère naturellement ? Monsieur Bernard, je ne suis plus seule à croire qu'il vit encore : Madeleine m'apprend que c'est aussi l'opinion de M. de Palud.

Bernard s'inclina sans parler. Un peu interdite par ce silence, Geneviève remarqua alors l'espèce de tension douloureuse que trahissaient les traits du jeune homme, il lui parut que Madeleine avait l'air gêné aussi ; elle fit un mouvement en avant, tout en disant :

— Eh bien , je rentre ; maman pourrait s'inquiéter, si je restais dehors trop longtemps... Adieu, Madeleine, adieu monsieur Bernard.

— Au revoir, répondit Madeleine.

— Adieu, mademoiselle, répondit Bernard d'une voix grave.

Tous deux l'accompagnèrent jusqu'à la porte du cimetière. De son allure légère, escortée de Marthe, elle remonta le sentier, puis vers le milieu se retourna : Madeleine et Bernard étaient encore où elle les avait laissés, et de la main elle leur fit un signe amical.

Quand ils ne la virent plus, ils redes-

cendirent la petite allée battue par tant de générations : Madeleine se dirigeait vers la porte du parc, son frère l'arrêta :

— Je désire te dire deux mots, je te quitte ici.

— Ah !

— Je vais à Paris, j'ai averti ma mère.

Madeleine pâlit mais ne prononça pas une parole ; elle connaissait son frère, et rien qu'à voir ses yeux, elle savait que pour l'instant, elle ne prévaudrait pas contre l'impulsion intérieure qui le faisait agir.

Bernard ajouta d'une voix irritée :

— Tu lui as parlé... au sujet de sa soeur ?

— Oui... Tu m'en veux, Bernard ?

Il y eut une pause assez longue. A la fin il répondit :

— Non, je ne t'en veux pas, mais la vie est mauvaise.

Madeleine d'un mouvement tendre, saisit le bras de son frère. Il se tenait raide, se défendant par l'immobilité contre l'étreinte affectueuse.

— Ecoute, frère, dit-elle ; tu sais combien tes chagrins me font souffrir, mais, vois-tu, j'ai voulu savoir. Si tu comprends combien irrévocablement elle est à l'autre, tu ne nourrirais pas une pareille chimère... Elle t'aime beaucoup... et je crois qu'elle sera vraiment heureuse de t'avoir pour frère... Voyons, parle, regarde-moi.

Il se jeta en arrière et la dévisagea.

— Eh ! que veux-tu que je te dise ?... Plus elle m'échappe, plus je la désire... Enfin, brisons là ; j'ai voulu t'avertir de mon départ... .

— Oui !... .

— Et te dire que si je ne reviens pas dans trois jours, c'est que je sentirai que le mariage que je dois accepter m'est im-

possible... J'en serai fâché pour toi et les autres... mais j'ai mon honnêteté, pas d'une bonne espèce, peut-être ; cependant, je suis obligé de m'y conformer.

— Tu reviendras, Bernard... non pour moi... je t'ai parlé de moi, avant-hier... Mais aujourd'hui, quoi qu'il arrive, je suis hors de la question... M. de Palud m'a exprimé le désir de m'épouser sans dot... Oui, sans dot, cela t'étonne... et de laisser ma part à ma soeur... Si j'avais écouté ma fierté, je me serais révoltée... mais je ne l'ai pas écoutée... j'ai pensé à Blanche, à nos parents... Si tu avais vu la figure de maman ! Je suis payée.

— Mais tu auras de la fortune un jour. tu n'es pas dépourvue, il ne te fait aucune faveur.

— Si, Bernard, si ; au train où va le monde, il me fait une faveur. J'aurais voulu que tu ne partes pas aujourd'hui. va. Seulement, frère, je t'attends dimanche ; ne me manque pas de parole.

— Je ne te l'ai pas donnée.

— Donne-la-moi ?

— Quoi ?

— Ta parole que tu reviendras dimanche matin ; tu seras libre une heure après.

— Eh bien, je te la donne.. et je pars, c'est l'heure.

Et, sans l'embrasser, sans lui serrer la main, à grands pas il s'éloigna.

LA VISITE

Fidèle à la promesse faite, Bernard était revenu au jour fixé. Sa famille l'avait trouvé attendant à la sortie de la messe : on était au grand complet, les deux cadets de Quierville, Guy et André, étaient arrivés la veille au soir. Mme de Quierville rayonnait ; les fiançailles de Madeleine la comblaient de joie, et déjà

rien ne lui paraissait plus facile que de bien marier ses autres enfants. Mme Picot se montrait enchantée d'être à Senozan : tout s'annonçait sans encombre de ce côté le mariage de Blanche suivrait infailliblement, et alors il faudrait penser à Guy... mais Mme de Quierville consentait à ajourner ses projets à cet égard.

Madeleine fut seule à observer l'expression contrainte du visage de Bernard ; ce n'était pas cependant le visage hautain et fermé qu'il prenait dans ses mauvais jours, mais elle se rendit compte qu'absorbé par ses propres pensées, il avait peine à causer de choses indifférentes. En rentrant au château, on fit en sorte qu'il marchât auprès de Mme Picot, mais il parla haut, et leur entretien n'eut rien de confidentiel. Une promenade en break jusqu'à la forêt avait été projetée pour la fin de la journée, Mme de Quierville ne songea pas à mettre en doute la présence de son fils aîné. Elle fut extrêmement déçue lorsqu'il s'excusa, très gracieusement d'ailleurs.

— Vous avez deux fils aujourd'hui, maman, pour vous aider ; vous me pardonneriez donc si je ne vous accompagne pas : j'ai une visite à faire.

— Tu ne pourrais pas la remettre ? Nous comptons sur toi, Bernard.

M. de Palud regarda avec un certain mécontentement son futur beau-frère mais il avait pour règle de ne jamais grossir un incident ; aussi ne fit-il aucune observation. D'ailleurs, la conduite de Mlle de Quierville était en toute occasion si conforme aux plus délicates bienséances, qu'on pouvait lui tolérer un frère moins correct qu'elle. Puis, autant qu'il était en sa nature de s'abandonner à d'aussi frivoles sentiments, M. de Palud était amoureux ; celle qu'il se félicitait

d'avoir choisie avec tant de discernement était vraiment charmante, et il se laissait aller à un état d'esprit qui lui faisait envisager comme très agréable une promenade en forêt. Mme Picot paraissait, de son côté, s'amuser des galanteries de Guy, à qui sa qualité de futur Saint-Cyrien donnait beaucoup d'aplomb, Mme de Quierville, égayée par la bonne humeur générale, se résigna à accepter sans plus de protestation l'absence, pour ce jour-là, de Bernard ; il disparut de bonne heure, et avant que Madeleine ait eu l'occasion qu'elle cherchait de lui parler en particulier. Néanmoins à cause de M. de Palud, elle ne manifesta aucune inquiétude, car elle avait l'intuition très précise que dorénavant il n'admettrait pas facilement chez elle des sentiments qui ne fussent pas en rapport direct avec lui, et que la sérénité d'esprit de sa femme serait au premier rang des devoirs qu'il serait en droit d'exiger ; souriante et gracieuse, elle se tint donc aux côtés de son fiancé.

Où Bernard pouvait-il bien aller ? Cette visite anonyme n'était pas une visite ordinaire ; cela, Madeleine en était sûre.

A Sillé, le même après-midi, Mme Vaudrey qui, pour essayer de se distraire, jouait du piano dans son salon solitaire, fut agréablement surprise lorsque Boniface vint s'informer si elle voulait recevoir M. Bernard de Quierville ? Elle donna au plus vite l'ordre de l'introduire, n'étant pas sans avoir de vagues soupçons des espérances de Mme de Quierville, et, pour sa part, ne demandant qu'à s'y prêter. Tout ce qui rendrait un peu d'animation à la vie lui paraissait souhaitable, et le spectacle continu de la tristesse de Geneviève la minait ; elle trouvait son enfant presque cruelle, et il y avait des moments où elle se disait qu'avec un père

et une mère qui vous adorent, une sœur bonne et tendre comme Juliette, la jeunesse et la santé, on n'a pas le droit de prendre la vie en dégoût. Il arrivait à la pauvre mère de détester cordialement Marcel, cause de toute cette misère, et elle regardait comme le plus grand malheur de son existence de l'avoir jamais rencontré. Mme Vaudrey n'avait pas follement aimé son gendre M. Picot, mais au moins avait-il eu une manière simple et naturelle de quitter ce monde. Mme Vaudrey parlait maintenant presque toujours d'une voix plaintive, et la moindre chose lui causait une émotion. Comme elle vit à Bernard un air sérieux, elle eut soudain peur.

— Il n'est rien arrivé à ma fille ? demanda-t-elle avec appréhension.

— Rien que d'agréable, j'espère, madame. J'ai laissé tous les habitants de Senozan se préparant à une excursion en forêt. Et, sans attendre de réponse : — Mlle Geneviève est-elle ici ?

— Geneviève est descendue jusqu'à la ferme. Le dimanche, l'après-midi, la vieille Mme Etienne est souvent seule : elle aime beaucoup Geneviève, qui lui fait la lecture, les yeux de la pauvre femme ne lui permettent plus de lire elle-même. Ce n'est pas une fameuse distraction pour ma petite Geneviève, mais j'aime mieux cela que de la voir se manger le cœur en silence. Oh ! monsieur de Quierville, quel triste jour que celui où elle a été fiancée à ce malheureux garçon !

— Nul ne pouvait le prévoir, madame. Pensez-vous que je dérangerais Mlle Geneviève si j'allais jusque chez Mme Etienne ?

— Oh ! non. Est-ce que vous avez quelque chose à dire à Geneviève ?

— Oui, madame.

— Je crains que ce ne soit encore un

faux espoir... mais enfin puisque vous ne vous laissez pas... Elle vous en a beaucoup de reconnaissance, je vous assure. Mon Dieu ! si quelque chose d'heureux pouvait enfin arriver ! Si nous pouvions être délivrés de ce cauchemar ! Je ne veux pas le dire à Geneviève, pauvre petite, mais je vous affirme, monsieur de Quierville, que depuis ces émotions incessantes je souffre du coeur — et Mme Vaudrey appuya sa main sur son côté gauche ; — je ne puis plus entendre tomber mon dé sans bondir ; une mère ne supporte pas un spectacle pareil. Et deux larmes transparentes glissant sur ses joues accentuèrent ses paroles.

— Madame, dit Bernard avec émotion, et se levant : Si je vous avoue que j'aime Mlle Geneviève, aurai-je votre approbation ?

Un flot de sang monta au visage de Mme Vaudrey ; une vie nouvelle l'éclaira puis elle dit avec découragement :

— Ah ! mon cher enfant ! mon cher enfant ! Hélas ! c'est inutile...

— Je le sais ; néanmoins m'autorisez-vous à lui révéler mes sentiments ?

— Si vous le voulez... mais je la connais, elle est décidée de continuer à espérer.

— J'irai donc jusque chez Mme Etienne.

— Allez ; mais, monsieur Bernard, je croyais... je m'imaginai... autre chose.

— Oui, madame, je vous comprends... Certes, c'eût été trop de bonheur pour moi... seulement on n'est pas maître de ces choses-là.

— C'est vrai, ah ! si vous aviez pensé à elle... avant...

Assise dans la cuisine de la ferme, Geneviève lisait. La vieille fermière, le cou-

de appuyé à la table ronde, écoutait, ses yeux fanés fixés sur la jeune fille. Malgré la chaleur, un clair feu de bois brûlait doucement sous la marmite suspendue à la crémaillère, et dans le foyer profond une chienne de chasse étendue, son petit à longues oreilles couché sur son dos ; un jeune chat gris, dont le poil semblait de verre tant il était brillant et léger, se pelotonnait sur une chaise ; la porte et la fenêtre étaient ouvertes, et de grosses branches d'un rosier grimpant tombaient devant ; tout le seuil était garni de plantes épanouies ; les longs bâtiments bas couverts de chaume s'étendaient à gauche, et sur l'herbe fine, à l'ombre des pommiers alourdis de fruits, les poules étaient couchées en groupe. Appuyée contre la haie, une jeune servante aux joues roses dont l'éclat était souligné par une cravate d'un bleu vif, regardait avec une hardiesse timide passer les gars, et se rejetait en arrière en riant, lorsqu'un mot vif lui était lancé. Bernard avait fait le tour par le verger et arriva doucement : un des chiens qui se rôtissait au soleil se contenta d'ouvrir un oeil et de remuer la queue, mais ne broncha pas ; Bernard, en longeant la maison, entendait la voix de Geneviève et celle de Mme Etienne.

— Quel malheur, disait Mme Etienne, qu'on ne reçoive pas de nouvelles !

— Il faut de la patience, madame Etienne ; quelque chose me dit qu'il n'est pas mort.

— Ça se pourrait, ça se pourrait...

Bernard ne voulut pas en écouter davantage et sa silhouette s'encadra dans l'ouverture de la porte.

— Puis-je entrer ? madame Etienne, ça va bien ?

— Et à votre égard, monsieur Bernard ? Entrez, je vous prie.

Et la vieille femme se leva, empressée d'offrir un siège.

— Mademoiselle, disait Bernard en s'adressant à Geneviève, c'est par madame votre mère que j'ai su que vous étiez ici : j'ai sa permission pour venir.

— Mlle Geneviève a bien de la bonté de me lire comme ça. Oh ! qué misère de vieillir.

— Ma bonne madame Etienne, vous avez une mine excellente, dit Bernard.

— La santé n'est pas trop mauvaise, c'est les yeux... Cette chaise est-elle propre au moins... je pouvions point voir...

— Madame Etienne, assura Geneviève cordialement, toutes vos chaises sont irréprochables ; Augustine les frotte assez.

Un geste d'incrédulité de la tête, et madame Etienne répond :

— Ça ne sait pas prendre son ouvrage par le bon bout.

Les deux jeunes gens se regardèrent en souriant, et Bernard, dans cet humble cadre, eut un sentiment fugitif d'intimité délicieuse, une illusion d'une seconde qui lui fit dire d'un ton joyeux :

— On est admirablement bien ici, madame Etienne.

— On n'est point mal, pour sûr...

Geneviève avait compris que Bernard souhaitait lui communiquer quelque chose, sans doute au sujet de Juliette. Elle se leva donc, et le regardant avec confiance :

— Vous m'accompagnerez pour rentrer, monsieur Bernard, n'est-ce pas ? Au revoir, ma bonne madame Etienne.

— Au revoir, ma chère demoiselle, et merci de votre bonne visite.

Et elle leur tendit à chacun sa main bien ouverte, que le maniement continu du lait et du riz, dont elle nourrissait ses poules, avait rendue aussi douce que celle

d'une dame ; ils y mirent la leur, qu'elle ne serra pas, puis, courtoise, elle se tint sur le seuil pour les regarder s'éloigner, autant que sa vue déclinante le lui permettait. Alors elle rentra, et, avide d'une besogne à accomplir, mit à chauffer un fer.

Bernard et Geneviève allaient silencieusement, suivant le petit sentier que des pas laborieux avaient tracé dans l'herbe.

Bernard se décida à dire :

— Voulez-vous marcher un peu à travers champs, mademoiselle Geneviève.

— Je veux bien, dit-elle.

Il ouvrit une barrière, et ils se trouvèrent dans une vaste prairie où pâturaient des vaches, et que fermait de tous côtés une haie haute et fournie, où s'épanouissaient en une magnificence confuse les mûres à fruits rouges, les reines des prés aux pétales de jasmin ; à un des angles du pré un groupe de vieux noyers donnait une ombre épaisse ; là, un banc de bois vermoulu était adossé à la haie. Bernard le montra à Geneviève en disant :

— Si nous nous reposons un moment ici ?

— Volontiers.

De plus en plus elle s'attendait à une confidence et se promettait d'user de toute son influence sur Juliette en faveur de Bernard, et puis, inconsciemment, cette préoccupation heureuse qui l'arrachait à elle-même et à la tristesse qu'elle gardait jalousement changeait l'expression de son visage ; le voile de mélancolie était un instant dissipé, et Bernard la regardait avec une sorte de ravissement. Elle n'y prit pas garde, et fut seulement un peu surprise du silence prolongé, elle s'enhardit jusqu'à dire :

— Eh bien, monsieur Bernard, je vous écoute. Et elle ajouta, encourageante : Je

devine, Madeleine m'a fait des confidences...

— Madeleine s'est trompée, répondit résolument Bernard, heureux de pouvoir saisir la balle au bond. Je viens vous faire mes adieux, mademoiselle Geneviève.

— Vos adieux ? Tout le doux visage changea en une seconde.

— Vous partez vous aussi, et pourquoi ? Est-ce que Juliette ?...

— Madame votre soeur n'est pour rien dans mes résolutions. Je vous le répète. Madeleine s'est trompée, mon coeur n'est pas libre...

— Ah !...

— Et celle à qui je l'ai donné n'en voudra pas ; donc, je pars...

— Qui est-ce ? demanda Geneviève avec quelque trouble et un obscur et soudain pressentiment de réponse...

— C'est... c'est vous...

Elle tressaillit, et puis dit :

— Oh ! quel malheur ! J'étais si joyeuse que vous épousiez Juliette. Je pensais que vous seriez mon frère, et, comme vous avez été bon dans mes chagrins, je me réjouissais de cette espérance...

L'énergique contenance de Bernard trahissait une profonde émotion :

— Je ne puis être votre frère, et vous ne voulez pas être ma femme.

— Moi ?... moi, mais je ne suis pas libre. Oh ! avez-vous pu croire que je serais infidèle à Marcel que j'attends... que j'attendrai toute ma vie.

Elle parlait avec une extrême exaltation.

— Avez-vous réfléchi que vous tuez votre mère ?

— Maman ? Pourquoi me dites-vous une chose pareille ? Maman comprend ma douleur.

— Oui, mais elle en meurt...

— Ne dites pas cela, ne dites pas cela..

— Je vous le dis parce que c'est la vérité. L'autre jour, ma soeur Madeleine m'a fait entendre à moi la vérité.. elle était dure, mais je lui en suis reconnaissant.

Geneviève pleurait.

— Vous savez bien que j'adore maman. je ne veux pas lui faire de mal... Est-ce que je ne suis pas très calme ?

Et tout en l'affirmant, d'un geste qui lui était devenu familier, elle tordait ses délicates petites mains.

— Je fais tout ce que je puis.

— Mais voyons, pour être devenue ainsi l'ombre de vous-même, que pensez-vous donc, puisque vous n'admettez pas qu'il soit mort ?

Geneviève regarda Bernard ; elle le regarda longtemps, la bouche entr'ouverte mais sans pouvoir en faire sortir une parole ; ses paupières battaient : elle semblait désirer parler et ne pas l'oser.

— Parlez, dit Bernard d'une voix d'autorité, je vous suis tout acquis ; parlez, je suis discret, donnez-moi l'illusion de vous être bon à quelque chose ; vous ne saurez jamais ce que de vous voir ainsi me torture.

— Oui... j'ai confiance. Et baissant la voix : Je n'ai jamais voulu le dire pendant qu'on le cherchait... mais Marcel avait un secret... je le savais.

— Vous savez lequel ?

— Oh ! non... mais le dernier jour, pendant que nous nous promenions dans l'allée des marronniers, je lui ai demandé pourquoi il avait attendu si longtemps pour parler... alors, il m'a avoué qu'une raison avait existé, et qu'il me l'apprendrait quand nous serions mariés ; il m'avait promis ce jour-là qu'il me dirait tout.

Bernard écoutait, la pitié plein le

coeur, et ses soupçons se rapprochaient de la vérité... mais il dit seulement :

— Avez-vous une idée de la nature de ce secret ?

— Non... Cependant, je le sais, des hommes d'honneur ont parfois, dans un moment d'égarement, commis des actions criminelles... Peut-être Marcel... Mais ajouta-t-elle ; pourquoi a-t-il eu peur de m'avouer la vérité? Est-ce que quelque chose pourrait changer mon coeur?... J'ai eu raison, n'est-ce pas, de me taire? si jamais il était coupable...

— Admettant que vos suppositions soient vraies, alors il s'est tué..

— Non, non, c'est impossible, car il n'aurait pas pensé à ma douleur...

— Si... Tel que vous me voyez, et aimant de toute mon âme mes parents... j'ai été bien près du suicide...

— Vous ?

— Moi.

— Et pourquoi ?

— Pour de misérables raisons... Je suis joueur, mademoiselle Geneviève, c'est-à-dire que par moments je suis fou.

— Oh ! comment avez-vous pu ?.. Oh ! que c'est mal ! Et votre mère ?... Non, non, je ne croirai jamais que Marcel...

Elle se tut et sanglota tout bas. Bernard, la bouche comprimée, mourait du désir de l'attirer sur son coeur, de la consoler ; il serrait les poings à se meurtrir la paume des mains.

— Puisque vous le désirez tant, je souhaite qu'il revienne un jour ; mais, sur ma parole, aucune chose ne me paraît moins probable... Pensez quelquefois à moi avec bonté.

Elle avait levé la tête .

— Où allez-vous ?

— Au Cap. Mes parents ne savent rien encore, mais il est temps que je prenne

un parti... je ne ferai jamais le mariage avantageux qu'ils désirent, et je recommencerai sûrement de nouvelles folies.

— Et que ferez-vous au Cap ?

— Pas fortune. J'ai envie de me battre un peu pour ces bons Boërs : j'ai besoin de distraction, d'excitant, j'en aurai ; car, quant à gagner de l'argent par mon travail, ça arrive dans les livres, mais je ne me vois pas du tout dans ce rôle-là. Si je garde ma peau, comme j'en ai toute l'intention, je reviendrai dans quelques années me terrer à Senozan ; mes frères seront mariés dans ce temps-là, je pourrai vivre en vieux célibataire. Et puis, vous savez, on s'habitue à mon absence... sauf ma mère....

— Comme c'est triste !... comme tout est triste... murmura lentement Geneviève.

— Me pardonnez-vous ce que je vous ai dit... C'est absurde, mais depuis que vous savez ce qui en est, je suis moins malheureux... Ne nous disons pas adieu, c'est inutile ; vous allez tourner à droite, moi à gauche.... c'est toute la vie...

Puis cependant il ajouta : à Dieu ...

LA NUIT D'ANGOISSE

Le petit vapeur évoluait lentement pour aborder le quai.

Marcel Lecomte venait d'entendre tomber de la bouche de M. Trilby, courtois et impassible à son côté, des paroles qui l'avaient pétrifié ; le sens des choses disparut pour lui, puis le désir de la mort immédiate y succéda. L'attirance du fleuve sombre lui sembla dans cet affreux instant presque irrésistible... mais M. Tribly était l'homme d'expérience, et sa main, comme distraitement, se posa sur le bras de Marcel, à qui ce contact rendit en partie son sang-froid.

— Ne perdez pas la tête, monsieur Lecomte, il y a remède à tout, sauf à une chose, écoutez-moi... Débarquons d'abord... Permettez-moi de prendre votre valise.

Marcel s'était laissé guider, sa pensée tourbillonnait ; il suivit Tribly comme un automate ; les deux hommes traversèrent en silence le large pont, et se trouvèrent de l'autre côté, sur le quai isolé et désert. A gauche du fleuve, les maisons et les clochers d'église émergeaient, les lumières nombreuses faisaient comme une ligne d'incendie au bord de l'eau.

"Voilà un monsieur que je ferai bien de ne pas perdre de vue," se disait Tribly observant son compagnon, et surpris de la violence d'une émotion qu'il jugeait inutile, puisqu'un simple sacrifice d'argent aplanirait les difficultés ; il n'y avait qu'à l'écouter, lui, Tribly, pour en sortir avantageusement sans dommage visible.

— Je suis venu moi-même, monsieur Lecomte, commença-t-il d'une voix melliflue ; j'ai fait le voyage afin de vous épargner des manifestations désagréables... Mon client, malheureusement, n'en est plus à craindre un scandale ; cependant, j'ai de l'influence sur lui ; je crois pouvoir vous répondre d'arranger l'affaire sans que rien ne transpire au dehors.

— Comment, monsieur Tribly ? je dois me marier samedi.

— Je le sais, et par malheur il le sait aussi... Cependant, nous avons une semaine devant nous, il se fait bien des choses en une semaine... Ecoutez, monsieur Lecomte, voici mon idée : une entrevue personnelle serait peut-être efficace... voyez-le... il ne m'a pas fait, j'imagine toutes ses confidences... il me paraît se réserver un moyen d'intimidation... qu'il serait préférable de connaî-

tre... voyez-le. Vous êtes en route ; qui vous empêche de venir à Londres avec moi ce soir ?

Marcel eut d'abord un mouvement de répulsion... puis il réfléchit. L'occasion de s'absenter sans causer d'étonnement était presque unique ; il avait devant lui quarante-huit heures pendant lesquelles il était libre.

— Oui, dit-il soudainement, je viendrai.

— Je vous félicite de cette résolution, et comptez sur moi, monsieur Lecomte ; voyons, fumeriez-vous un cigare ? Non ! Je crois que ce que nous avons de mieux à faire, en attendant l'heure du train, est de nous promener... La soirée est belle... Ville bien pittoresque que Rouen!...

A partir de cet instant, M. Tribly avait fort peu parlé, s'étant contenté de prendre toutes les initiatives nécessaires. Quand, au milieu de la nuit, Marcel s'était vu sur le paquebot, il avait ressenti un véritable désespoir ; le passé si cruel l'étreignait, devenait le maître suprême des circonstances de sa vie... Que faisait-^{li} là ? Et Geneviève, qui dormait si paisible à cette heure, sa douce, sa confiante Geneviève. Oh ! qu'il maudissait la faiblesse d'âme qui avait mis ce secret entre elle et lui... Maintenant, si elle apprenait, il aurait à tout jamais l'apparence de l'avoir trompée... Oui, car avant de devenir sa femme, elle était en droit de connaître ce qu'avait été la vie, quels étaient les proches de celui qu'elle épousait. Marcel, avec l'expérience acquise, se rendait compte que, dans la première lamentable affaire, il n'avait pas sauvegardé suffisamment sa personnalité ; de menteuses affirmations pouvaient compromettre son honneur... Affalé sur un des divans de la cabine, le front dans la main gauche, les yeux clos, la bouche serrée, il gardait une

immobilité de statue; sa pensée s'engourdissait; ces quelques heures semblaient avoir vidé son cerveau; il ressentait au coeur un froid mortel, car une seule idée s'imposait... Geneviève sans doute était perdue pour lui... De quel droit l'entraîner dans une existence sujette à être assombrie par les plus odieuses humiliations... Trilby dut le secouer pour lui faire comprendre qu'on entraît au port, qu'il fallait débarquer.

—Vous êtes un peu bouleversé, monsieur Lecomte, de ce qui arrive, et certainement, en ce moment, c'est naturel; mais j'ai mené à bien des négociations plus épineuses encore que celle-là; nous serons bientôt à Londres, une heure ou deux de bon repos vous seront salutaires.

Marcel, silencieusement, suivit le sollicitor "Drôle d'homme, disait Trilby, qui se laisse conduire et n'ouvre pas la bouche." Il comptait sur l'efficacité d'un bon déjeuner pour remettre le moral de M. Lecomte, Trilby habitait hors de Londres une très jolie villa, mais il était, aux occasions, client d'un hôtel tellement tranquille qu'on s'y serait cru dans la cité des morts; le dimanche aidant, le calme qui y régnait atteignait la solennité. Trilby et Marcel, en y arrivant, pénétrèrent d'abord dans un hall parfaitement vide, où ils restèrent seuls quelques moments; enfin un garçon muet parut, et, à la vue des voyageurs, toucha un bouton électrique, dont l'appel amena une femme de charge cérémonieuse, avec laquelle M. Trilby échangea en murmure quelques mots brefs. Puis, le garçon, obéissant à un signe, les conduisit à leurs chambres. Trilby quitta Marcel sur le seuil, l'engageant à hâter sa toilette, afin de pouvoir déjeuner.

—Et nous causerons en mangeant.

Une fois à table, l'entretien avait été long, quoique toutes les phrases de M. Trilby fussent courtes; le sollicitor versait ses conseils goutte à goutte, comme un baume de prix:—Bien entendu, vous pouvez refuser d'avoir affaire à mon client... il n'a sur vous aucun droit; vous êtes parfaitement libre de le tenir, si vous le voulez, comme quantité négligeable... Au fond, que peut-il?... Quelques lettres contenant des révélations pénibles, oui, mais en somme ne vous concernant pas directement...

Marcel écoutait attentivement en apparence, mais la voix qu'il entendait n'était pas celle de Trilby, c'était celle de sa mère: "Souviens-toi qu'il est ton frère..." Oui, quoi qu'il pût advenir, quelle que fût la dégradation morale de Julien Leonardi, cet homme était son frère...

Trilby continuait:—Rien ne vous empêche après tout, de le tenir pour mort, comme auparavant

Les gestes de Trilby étaient invariablement en harmonie avec ses paroles; aussi secoua-t-il les cendres de son cigare, comme pour disperser en même temps celles de la personne en question.

Il y eut une pause assez prolongée que Trilby se garda de rompre. Bien assis sur sa chaise placée de biais, de façon à appuyer un coude sur la table et d'avoir la liberté de ses jambes, qui se balançaient méthodiquement, il se présentait de profil à Marcel, et quoique le sollicitor parût uniquement occupé à regarder les gravures suspendues au mur en face de lui, par un phénomène favorable d'optique, il ne perdait pas une fluctuation du visage de l'homme assis de l'autre côté de la table. Une idée obscure, vague, venait de naître dans l'esprit de Marcel; il demanda avec quelque hésitation:

—Vous êtes bien sûr de l'identité, monsieur Trilby?

—Hélas! monsieur Lecomte, à moins que ce ne soit vous qui vous soyez présenté à mon office la semaine dernière?... car la ressemblance est vraiment saisissante, et, vu les circonstances, bien regrettable... Cette évocation fit sentir à Marcel la force des liens qui l'unissaient à celui dont on parlait.

—Allons le trouver, dit-il, se levant brusquement. Pensez-vous que nous le rencontrions?

—J'en suis persuadé.

LES FRERES

La course jusqu'à Chelsea fut absolument silencieuse; la tristesse morne de ce dimanche matin était en harmonie avec l'état d'âme de Marcel. Ils allaient d'une allure rapide, traversant d'abord les artères bordées de maisons à l'aspect solide et riche; puis ils plongèrent dans le quartier plus pauvre, longeant des hôpitaux aux façades lugubres, courant le long des murs de cimetières enclavés au milieu des habitations.

Comme Trilby annonçait qu'ils approchaient, Marcel dit:

—Vous nous laisserez seuls, je vous prie, monsieur Trilby.

Il y avait au coeur du jeune homme une répugnance à rendre quelqu'un témoin de la déchéance de l'être né de la même mère que lui; elle était comme présente à l'esprit de l'enfant préféré; il paraissait à Marcel qu'elle lui parlait, l'adjuvant de calmer sa colère, car une réaction s'était faite, et le fiancé de Geneviève tremblait d'une fureur contenue.

—Comme vous voudrez, répondit Trilby; mais, croyez-moi, monsieur Lecomte, avec un homme tel que celui que vous

allez rencontrer, un témoin serait préférable.

—Je le verrai sans témoin

—Bon. En ce cas je garde le hansom et je vous attends à l'hôtel. Prenez garde de ne pas trop vous engager. Nous voici arrivés, le No 8... Décidément, vous ne voulez pas que je vous accompagne?

—Non!

Le mot fut dit brusque et décisif.

—A tout à l'heure!...

—Oui, à tout à l'heure.

Trilby demeura le temps de voir la porte d'entrée se refermer sur Marcel; puis, s'accotant dans le coin du hansom, il donna par le judas un ordre au colonel.

Julien Léonardi dormait lorsque Giacomo, tremblant comme s'il avait vu un fantôme, s'approcha du lit pour le réveiller.

—Signor cavaliere... signor cavaliere!

—Quoi? quoi? imbécile... Puis reconnaissant Giacomo: C'est toi, mon vieux Giacomo, je faisais un mauvais rêve.

—Il est là, dit Giacomo l'air bouleversé.

—Qui il?...

—Votre frère, signor cavaliere, le Français, il est là...

—Par Dieu! Que ne parlais-tu plus vite? Allons, promptement mes habits, Giacomo, là; mes chaussettes... Il est là, dis-tu? et quelle mine a-t-il?

—Il a l'air bien sérieux... bien sérieux.

—Ah!... ah!... Il est si content de revoir son grand frère... si content que je ne sois pas mort... Ah! je leur ai fait une fameuse surprise en ressuscitant... mais j'entends qu'on me paie la bienvenue...

—Ne parlez pas si haut, signor cavaliere, la maison est sonore.

—Je me tais; dépêchons... je suis prêt.

Et se regardant dans la glace il se sourit à lui-même.

La porte du parlour de Mme Fantecchi s'ouvre nonchalamment, et Julien, une expression de défi dans le regard, s'avance à la rencontre de son frère.

Marcel, debout, immobile devant la cheminée, tremblait visiblement... L'autre s'en aperçut aussitôt, il siffla et dit d'une voix ironique:

—Tu es ému de me revoir?

—Assez... ne plaisantez pas... Que me voulez-vous? Dites vite...

—Pas un autre mot de bienvenue, c'est sec... Puis, se jetant dans un fauteuil et tirant un étui à cigarettes de sa poche, Julien continua: Il faut un peu de temps pour les conversations d'affaires.

Le sang de Marcel bouillonnait. Il aurait voulu frapper cet être inconscient et impassible qui paraissait le narguer. Le frère aîné devina quelque chose de la colère qu'il inspirait, et son ricanement se fit plus moqueur.

—Un peu de patience, mon cher Marcel, un peu de patience; je t'assure que ce que j'ai à te dire t'intéresse énormément

Marcel se dominait: Parlez.

—Tu te maries, je crois?

—Mon mariage n'a rien à voir dans notre entretien.

—Voilà, mon très cher, où tu te trompes... car enfin si je t'apprenais, avec pièces à l'appui, que tu es déjà marié... hein? que dirait ta fiancée?

—Vous êtes fou, cessez vos déplorable plaisanteries...

—Plaisanteries? Je n'ai jamais été plus sérieux. Sais-tu, mon très cher, qu'il m'est déjà arrivé d'avoir l'honneur d'être pris pour mon frère cadet?... Un frère qui a si bonne réputation, dont le portrait a paru dans l'"Illustration" espagnole... Au fait, je te félicite; tu ne peux imaginer quelle considération, tout cela t'a donné

dans l'Amérique du Sud... Une considération, je te dois la vérité, dont il m'est arrivé de profiter...

—Que voulez-vous dire? Les oreilles bourdonnaient à Marcel; il prévoyait quelque révélation effroyable.

—Mon Dieu, je ne veux pas te faire languir... On m'a reconnu d'après ton portrait... A Copiapo, on est loin de Paris... Bien naturel qu'un ingénieur voyage dans un pays comme celui-là... Ma foi, j'ai accepté sans répugnance de te représenter; j'ai passé trois mois charmants à Copiapo... et finalement je me suis marié ou plutôt tu t'es marié avec une fille délicateuse... Le consul à Santiago avait procuré d'excellents renseignements aux parents... ton abandon les a exaspérés, ces pauvres gens... On leur a appris que tu allais te marier en France... tu vois d'ici le scandale... Mais... ah çà! qu'est-ce que vous avez?—laissez-moi, laissez-moi... je vous dis...

Mais Marcel ne relâchait pas son étreinte; il broyait les épaules de l'homme qui se débattait, et, le secouant de toutes ses forces, visage contre visage, les yeux dans les yeux, ivre de fureur devant cette nouvelle infamie, sentant qu'on le traînait dans la boue, les dents serrées, d'une voix que la rage étouffait, il répétait: Tu as fait cela, félon, tu as fait cela, tu as osé faire cela...

Livide, et les yeux voilés par la colère, Julien hoquetait...

—Oui... oui... et tu n'en sortiras pas, on te reconnaîtra... Ah! je prends ma revanche...

—Et j'avais pitié de toi, et je t'ai sauvé... Ah! si tu n'étais pas le fils de ma mère...

—Lâche-moi ou tu es mort; je me moque que tu sois mon frère...

—Assassin alors!...

La tête de Julien Leonardi frappa Marcel en pleine poitrine. Pendant une seconde celui-ci lâcha prise, et subitement le canon d'un petit revolver le frôla. Il tor-dit violemment la main qui tenait l'arme... le coup partit... et Julien sanglant tomba à terre...

Giacomo Fantecchi entra en courant...

—Tué? Vous l'avez tué... Et il sauta sur Marcel.

—Il s'est tué lui-même...

Puis, quoique chancelant sous l'effroyable accusation, ne sachant plus ce qui s'était passé, Marcel, d'une poussée vigoureuse, fit reculer Fantecchi et comme un fou sortit dans la rue. Une voiture passait, il s'y jeta, et donna d'une voix étranglée l'adresse de l'hôtel qu'il avait quitté une heure auparavant.

Mais en route, toute l'horreur de ce qui allait suivre lui apparut, augmentée par le trouble physique où il était... On l'accuserait... et peut-être on trouverait des gens pour croire... L'idée du suicide d'abord se présenta comme une délivrance... puis la pensée de Geneviève le retint. Il s'en irait loin, très loin, où personne ne le connaîtrait. Geneviève ne saurait jamais; elle garderait intact son souvenir; elle continuerait à l'aimer; elle ne le verrait pas accusé d'une action criminelle... Un vent de folie passa sur son cerveau dont l'exaltation allait croissant; lui-même plus tard, ne conserva qu'un souvenir confus de cette horrible journée.

Sans mesurer l'énormité de son action, uniquement possédé de l'idée de fuir, le soir même il prenait sous un nom d'emprunt son passage sur un voilier à destination du Cap et de l'Australie. Quand il revint à un sens plus vrai de la réalité... l'irrévocable était accompli... il avait

voulu mourir à la vie... il était mort en fait.

BERNARD ECRIT

L'intérieur des Palud était heureux, et au bout de six mois de mariage Madeleine se déclarait parfaitement satisfaite; elle eût pu épouser un homme plus tendre que M de Palud, elle n'aurait pu en rencontrer qui possédât un sentiment plus rigoureux de ce qu'il devait à sa femme, et un désir plus sincère de lui témoigner tous les égards possibles. Pour sa part, M. de Palud jouissait pleinement de la vie, et l'annonce du déjeuner le trouvait invariablement disposé à prendre un vif plaisir à la présence, en face de lui à table, de la charmante femme, à la fois sérieuse et gaie, qui l'appréciait si discrètement, et dont l'intérêt à son travail lui était infiniment précieux. M. de Palud estimait sincèrement que sa femme était une personne fortunée; il ne lui demandait en retour du bonheur dont il était le dispensateur que tout son temps, toute sa pensée, et il ne considérait pas que ce fût trop.

Madeleine, intelligemment, s'était laissée accaparer avec bonne grâce, et réservait pour une période future une légère émancipation; elle rendait justice au caractère droit et délicat de son mari qui, s'il ne sentait pas vivement, jugeait toujours équitablement et avec le plus avisé sentiment d'honneur; elle aimait jusqu'à la paix un peu grave d'une existence où tout était sagement prévu; les petites manies de son mari la troublaient peu; elle ne se relâchait pas dans ses efforts pour lui complaire, consciente qu'en agissant ainsi elle édifiait sa propre félicité.

La jeune épouse gardait profonde sa tendresse pour les siens, mais avait la

force de résister aux envahissements de Mme de Quierville, dont le désir principal eût été d'entraîner constamment sa fille hors de chez elle : Madeleine manquait beaucoup à sa mère, surtout depuis le départ de Bernard. Ce départ, qui les avait bouleversés tous, mais que Madeleine et M. de Palud avaient approuvé, s'était effectué à l'automne ; aussitôt la noce de sa soeur, Bernard était parti ; Mme de Quierville avait cruellement souffert, et était demeurée d'abord éperdue devant la pensée de voir disparaître Bernard... le premier-né... Bernard, dont elle était si fière ; ce fils chéri, que depuis le jour heureux où il avait fait la gloire de son coeur de vingt ans elle avait toujours regardé avec orgueil... Bernard qu'elle rêvait de voir marié, vivant sous leur toit... s'en aller à de si redoutables aventures... Le déchirement avait été affreux, et elle n'arrivait pas à comprendre la nécessité d'actes aussi barbares. L'entêtement de Bernard surtout l'avait stupéfiée... Elle avait cédé parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement, mais ni l'établissement de Madeleine ni les fiançailles de Blanche, que Jacques de Guingé, stimulé par l'exemple et les conseils de M. de Palud, avait demandée enfin en mariage, ne pouvaient la consoler ; elle portait son bonheur comme de beaux habits sur une plaie vive. Bernard écrivait souvent de vaillantes et consolantes lettres ; mais, le revoir, le serrer matériellement dans ses bras demeuraient la faim et la soif du coeur de la mère, à qui, les quatre enfants qui l'entouraient, n'arrivaient pas à faire oublier l'absent.

M. de Palud considérait que sa belle-mère se montrait un peu déraisonnable, mais compatissait cependant à sa peine ; il avait pour le lien filial et maternel un

grand respect, et entourait d'attentions froides sa vieille mère, aussi peu expansive que lui-même. M. de Palud écoutait donc avec intérêt Madeleine, chaque fois qu'elle lui parlait de son frère ; du reste, il avait épousé tous les intérêts de la famille de Quierville, et sa sollicitude éclairée paraissait devoir aboutir à d'heureux résultats. M. de Quierville trouvait son gendre assommant, mais néanmoins le comparait à un merle blanc, et le considérait fort.

L'arrivée d'une lettre venant du Cap était donc plus ou moins un événement chez les Palud, et M. de Palud conclut immédiatement à des nouvelles de Bernard lorsqu'un matin de mars Madeleine apparut un peu brusquement dans son cabinet de travail, où cependant elle le savait très absorbé.

— Ah ! Edouard, je vous demande pardon, mais il faut absolument que je vous communique la lettre que je reçois.

Elle tremblait en parlant, et son mari, qui s'était levé courtoisement pour l'accueillir, constata son trouble avec quelque inquiétude et, de sa voix la plus dégélée, lui dit :

— Chère amie, je vous en prie, ne vous agitez pas. Qu'y a-t-il ! je suis tout à vous. Asseyez-vous, je vous écoute.

Et il lui fit prendre place dans un large et profond fauteuil de cuir en face du feu. S'asseyant dans un autre semblable, il tourna vers sa femme un visage attentif.

— Remettez-vous, je vous en prie.

— Tenez, Edouard, lisez ; c'est tellement imprévu et prodigieux que j'avoue en avoir été très émue.

M. de Palud avait pris la lettre, dont il reconnaissait l'écriture, et dit machinalement :

—C'est de Bernard?

—Oui.

Il se mit à parcourir les feuillets, pendant que Madeleine le suivait des yeux; le pli d'inquiétude qui avait barré son front s'effaçait; quelques exclamations soulignèrent bientôt sa lecture... Prodigieux! étonnant!... puis avec une certaine satisfaction il s'écria:

—Vous voyez, Madeleine, vous voyez; mes prévisions étaient absolument fondées.

—Oui, mon ami, absolument justes; mais cette petite... cette pauvre petite...

M. de Palud avait repris à la première page l'examen de la longue lettre de Bernard, la lisant à mi-voix comme pour mieux en saisir le sens:

...“Lorsque j'ai su qu'un ingénieur français était malade depuis trois semaines dans une ferme abandonnée, je suis allé immédiatement le voir... Imagine, ma chère Madeleine, ma folle surprise en reconnaissant, quoique bien changé, Marcel Lecomte! Le malheureux, qui était en train de se laisser mourir, a retrouvé des forces à ma vue, car, tout noirci et maigre que je sois, il a dit mon nom sans hésiter... Je ne voulais pas qu'il parlât, mais parler lui était un si grand bonheur qu'il a bien fallu l'écouter; il répétait sans se lasser: “Geneviève... parlez-moi de Geneviève...” Je lui ai dit ce que je savais, et alors il m'a fait sa confession. Je ne puis vous la répéter encore, ni vous expliquer la fatalité qui a provoqué son départ. Informez-vous auprès d'un solliciteur de Londres, M. Trilby (suivait l'adresse), si un certain Julien Leonardi vit, et, en ce cas, ce qu'il est devenu... la connaissance de ce fait est de la plus haute importance. Je ne te cache pas pourtant que Lecomte est bien bas, et je doute qu'il

en échappe; cependant, il vit... Moi je suis tellement fatigué que je ne puis en écrire plus long... Je soigne ce pauvre garçon comme si mon bonheur dépendait de son existence... Es-tu contente, Madeleine? Sois discrète, soeur; ménageons celle qui a déjà tant souffert...”

M. de Palud, ayant terminé, regarda sa femme.

—Que dites-vous, mon ami, que dites-vous d'une chose pareille?

—Je dis, mon enfant, qu'il y a des hommes privés de sens moral; votre M. Lecomte me paraît du nombre.

—Mais, songez, Edouard, songez que Geneviève l'aime de tout son coeur... Il a dû se passer quelque chose d'affreux que nous ignorons... Ah! elle sera si heureuse de le savoir vivant!...

—Mme Vaudrey n'est pas encore revenue du Midi?

—Non.

—Quand attend-on ces dames?

—Le mois prochain seulement.

—Tant mieux; nous pourrions agir discrètement en leur absence.

—Mon pauvre Bernard, dit soudain Madeleine, mon pauvre frerot...

Madeline avait compris que la confiance en son mari serait la base de sa paix, et, assurée de son absolue discrétion, elle lui avait confié ce qui regardait Bernard.

—Votre frère, ma chère amie, me paraît avoir agi très généreusement. Ne vous attristez pas, il sortira amélioré de cette épreuve... J'ai grand espoir en Bernard.

—Je vous remercie de me le dire.

—Nous allons éclairer un peu la situation; qui sait ce qu'il en résultera?... Permettez-moi de réfléchir cinq minutes.

M. de Palud croisa ses jambes, appuya son coude sur le bras de son fauteuil, tira

de la main gauche doucement sur sa barbe pâle, et, tisonnant de la main droite, demeura un long moment sans ouvrir la bouche. Enfin il leva les yeux vers sa femme et dit :

— Mon expérience m'a prouvé qu'en matière de recherches, il n'y a rien de tel que de se transporter sur les lieux ; si mon absence pendant trois ou quatre jours ne vous contrarie pas trop, je me proposerai d'aller à Londres pour voir ce sollicitor.

— Comment, Edouard, vous prendrez cette peine ? Vous êtes trop bon, mais est-ce que je ne pourrais pas vous accompagner ?

— Non, mon amie, non, pas en ce moment, dit doucement M. de Palud ; vous avez un double devoir à vous conserver. Si vous me le permettez, j'irai seul.

— Je vous en aurai la plus grande reconnaissance.

— Eh bien, mon enfant, c'est une chose entendue. Laissez-moi cette lettre, c'est un document à étudier.

L'EXPLICATION

Lorsque le petit billet tracé de l'écriture fine, serrée et nette de M. de Palud parvint à M. Z. Trilby, celui-ci en éprouva une vive curiosité ; il s'empressa de répondre et de se mettre à l'entière disposition de M. de Palud, lui offrant de l'attendre à telle heure qui lui conviendrait le mieux. M. de Palud choisit le matin, et, fidèle à ses habitudes de ponctualité, arriva à l'office de MM. Trilby Jones et Trilby quelques moments avant celui où il s'était annoncé. Un des gamins, juché devant un haut pupitre placé dans le retrait de la fenêtre, s'empressa à sa vue de dégringoler de sa position élevée, et, muni de la carte qui lui fut remise, pénétra dans le sanctuaire que masquait une

porte de cuir ; il reparut presque aussitôt, et dans un murmure respectueux pria M. de Palud de vouloir bien s'asseoir, l'assurant que M. Trilby serait à lui dans quelques instants ; puis, sa mission accomplie, il remonta sur son tabouret, et baissa le nez sur les paperasses qu'il copiait.

M. de Palud était patient de son naturel et s'assit. La pièce était aussi lugubre qu'on le pouvait souhaiter ; une couche de poussière couvrait tout, et la grande table qui en formait le mobilier principal était maculée de nombreuses taches. Sur la cheminée, d'énormes bouteilles d'encre étaient rangées par tailles ; au-dessus, un cartel dominait un calendrier à feuilles volantes, portant en gros caractères rouges la date et le jour du mois. Ce rappel de l'heure et du temps prend, dans ce cadre silencieux, quelque chose de presque sinistre... Au fond, se trouve un petit escalier en colimaçon conduisant chez M. Jones l'invisible, et qu'à tout moment un clerc monte et descend, renvoyant, derrière lui, d'un mouvement brusque, la porte à bascule de l'étude... Enfin arrive l'appel mystérieux du cornet acoustique, suspendu comme une épée de Damoclès au-dessus de la tête du petit clerc ; il bondit, et, s'inclinant devant M. de Palud, lui demande de bien vouloir le suivre. La porte s'ouvre : M. Trilby est debout ; il s'avance de quelques pas, et d'une voix aimable, avec la plus parfaite politesse, accueille son visiteur.

M. de Palud est fort correct, mais regarde le sollicitor d'un peu haut. Les deux hommes prennent place, et aussitôt, prévenant tout interrogatoire, Trilby dit :

— Je crois, monsieur, que vous désirez causer avec moi de M. Marcel Lecomte.

— Parfaitement, monsieur. Nous avons reçu indirectement de ses nouvelles.

—Personne ne s'en réjouit plus sincèrement que moi... L'absence de M. Lecomte —car j'avais bien présumé un éloignement volontaire—m'avait causé beaucoup de sollicitude.—Le visage de M. Palud témoigne quelque étonnement. M. Trilby s'en aperçoit et ajoute :

—Je ne possédais aucune qualité pour faire rechercher M. Lecomte, et la discrétion est le premier devoir de notre profession; enfin, monsieur, en quoi puis-je vous être utile? En quoi puis-je l'être à M. Lecomte?

M. de Palud met son pince-nez, consulte son portefeuille, et dit :

—Voici, monsieur; M. Marcel Lecomte, très malade (ici une grimace de sympathie de Trilby), désire, paraît-il ardemment savoir si un nommé Julien Léonardi vit encore... Mon beau-frère, qui a retrouvé au Cap M. Lecomte, nous transmet cette question; votre nom lui a été donné comme celui de la personne à laquelle on devait s'adresser.

Trilby a écouté, selon sa coutume, de l'air absorbé de quelqu'un que ravit une musique céleste. Entre la fin de la phrase de M. de Palud et sa réponse, il laisse écouler une pause de quelques instants, pendant lesquels il réfléchit, le front appuyé dans la main. Puis paraissant prendre une décision et regardant M. de Palud en face, il dit :

—Je pense, monsieur, qu'au point où en sont les choses, je dois vous révéler des circonstances que vous paraissez ignorer, et qui expliquent la conduite singulière de M. Lecomte; je ne dis pas : la justifient, mais : l'expliquent.

Et en phrases très claires, Trilby fait un rapide précis des relations des deux frères, appuyant aussi légèrement que possible sur les épisodes fâcheux... M. de

Palud écoute avec une sorte de stupéfaction, qui devient de l'horreur lorsque Trilby arrive à l'épisode finale...

—Et le frère était mort? balbutia-t-il.

—Non, monsieur, il n'était pas mort... il a survécu plusieurs jours, et j'ai reçu sa déposition formelle... Il a reconnu la parfaite innocence de M. Lecomte... Celui-ci n'a fait que se défendre. Léonardi avouait qu'il l'aurait tué s'il l'avait pu... Ce malheureux avait parfois des lueurs d'honneur; il était superstitieux d'ailleurs, et craignait la mort... Elle lui a pourtant été une délivrance... et à sa famille... J'avais fait ce qui était en mon pouvoir pour épargner des complications pénibles à M. Lecomte; s'il m'eût permis de l'accompagner ce matin-là comme je le voulais, il se serait évité, ainsi qu'à d'autres, bien des chagrins... Depuis, j'ai pris sur moi de faire insérer dans plusieurs journaux une note explicative qu'il aurait comprise, si elle lui était tombée sous les yeux. J'ai renouvelé plusieurs fois la tentative, mais toujours sans résultat... J'aurais recommencé d'ailleurs, car je n'abandonne jamais une affaire à laquelle je m'intéresse... Celle-là était particulièrement intéressante.

—Soyez assuré, monsieur, dit M. de Palud avec un peu de hauteur, qu'il sera tenu compte des peines que vous avez prises.

—Je n'en ai jamais douté, répliqua Trilby avec bonhomie, et sans paraître le moins du monde offensé. Si vous le souhaitez, j'écrirai moi-même à M. Lecomte un récit exact des circonstances. J'espère sincèrement que nous le verrons revenir.

M. de Palud s'était levé; tout ce qu'il venait d'entendre l'avait mis fort mal à l'aise, et il jugeait sévèrement Marcel; placé en pareille occurrence, M. de Palud

—il en avait la conviction—s'y serait pris autrement... Il trouvait, en effet, préférable que Trilby écrivit... lui-même, réfléchirait, aviserait, causerait avec sa femme... Il donna au sollicitor les indications voulues, et lui tendit sans cordialité une main que M. Trilby secoua en souriant.

Pendant que M. de Palud s'en retournait à pied d'une allure assez lente, préparant mentalement la lettre à écrire, car il comptait rester à Londres quarante-huit heures encore pour des recherches qui l'intéressaient personnellement, Trilby avec sa rapidité habituelle, consultait divers indicateurs, prenait note de noms et de dates, avait avec M. Jones un colloque bref et concluant, lançait deux ou trois télégrammes, recevait les réponses, et le surlendemain matin, frais et dispos, débarquait à Cannes une magnifique rose à la boutonnière.

AURORE ESPEREE

Mme Vaudrey reprenait doucement dans le Midi son équilibre moral, M. Vaudrey, à part lui, considérait l'incident de la disparition comme clos. Geneviève se taisait; elle était plus sérieuse qu'autrefois, mais son père estimait que cela passerait; encore quelques mois de voyage, et les tristes circonstances qui avaient troublé leurs vies à tous seraient oubliées... Entre eux, M., Mme Vaudrey causaient d'un mariage pour leur fille cadette.

—Elle fera un mariage de raison, sans doute, disait le père, mais les enfants la consolent.

La mère était du même avis; Geneviève est jeune, et tout s'oublie...

La villa qu'habitaient les Vaudrey dominait un horizon splendide. Le jardin était grand et contribuait au bonheur de

Mme Picot, qui se répétait souvent qu'à près tout, l'absence de soucis est la plus complète des félicités. Geneviève se mouvait au milieu des siens, non comme une étrangère, car elle les chérissait, mais séparée cependant par quelque chose d'infranchissable... Tous les jours ils s'éloignaient davantage de son chagrin, dont ils haïssaient même le fantôme... elle écoutait leurs arguments consolateurs sans les discuter, se repliant sur elle-même paisible extérieurement, et usant son âme à l'espérance déçue... Sans cesse elle refaisait mentalement la dernière promenade sous les marronniers de Sillé, la course dans la carriole... il plongeait dans la nuit... et quelque chose se déclenchait dans son cœur... Elle en arrivait à la résignation passive de ceux qui vivent avec leur chagrin et en vivent...

Un matin, une silhouette d'une correction irréprochable s'arrête à la grille de la villa des Romarins; Rajah, qui vagabonde, aboie, et Geneviève, qui se promène en tricotant des bas pour les vieilles femmes de Sillé, lève les yeux curieusement... Boniface a été ouvrir, il revient, l'air embarrassé, hésitant évidemment sur le traitement à réserver au visiteur qui, d'ailleurs avec discrétion n'a fait que quelques pas du côté intérieur de la grille. A la vue de Geneviève, Boniface s'empresse de lui montrer la carte:

—Ce monsieur, précisément, demande mademoiselle.

—Moi? Deux ou trois spasmes silencieux, le sentiment d'osciller sur ses pieds, et Geneviève répond:—Amenez-le.

Boniface fait une rapide volte-face, et engage le visiteur à avancer. Geneviève et le nouveau venu se trouvent en présence l'un de l'autre. Elle tient sa carte en main, et ses yeux dilatés interrogent avec

une intensité douloureuse. Un salut très respectueux, puis une voix pondérée dit entre haut et bas :

—Ce ne sont pas de mauvaises nouvelles, mademoiselle.

Elle murmure : Marcel ?

Boniface se tient toujours correctement sur le seuil de la villa, attendant pour introduire.

—Peut-être ferions-nous bien d'entrer dans la maison, suggère la même voix tranquille.

Instinctivement, Geneviève obéit ; elle marche, elle traverse l'antichambre, elle ouvre une porte... le salon est vide, elle s'assied ; sans attendre qu'on l'y engage, le visiteur s'assied à son tour.

—Mademoiselle, je ne veux pas prolonger votre agitation ; je ne pense pas vous faire de mal en vous révélant qu'on a reçu des nouvelles de M. Lecomte...

Elle n'est pas étonnée ; elle ne s'évanouit pas ; elle saisit seulement les mains de Trilby, et ses beaux yeux implorent. Le sollicitor répond à leur muette prière avec beaucoup de tact, il n'entre dans aucun détail, ce n'est pas son affaire ; il laisse planer un mystère sur l'événement douloureux qui a précédé le départ du fiancé de Geneviève.

—Vous avez confiance en lui, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Oui... entière confiance.

—Il vous dira tout...

—Oui, oui... il me l'avait promis, il me l'avait promis.

Puis ses nerfs un instant prennent le dessus, et elle pousse un cri.

—Ah!...

L'attitude calme de Trilby aide à l'apaiser ; il parle longuement afin qu'elle ait le temps de se remettre, répétant sans affectation :

—Il n'y a rien, absolument rien, dans les événements dont votre fiancé a été "victime", qui entache son honneur ou son dévouement pour vous... rien... je vous en donne ma parole.

Elle répétait :

—Je vous crois... je vous crois...

Lentement le sens complet des paroles de Trilby pénétrait jusqu'à son cerveau. Soudain, elle en eut l'entière compréhension : Marcel était très malade, allait peut-être mourir!...

—Je ne le pense pas, assure Trilby, je suis même convaincu du contraire ; du reste, nous avons plusieurs affaires qui rendent très opportun le voyage que je vais entreprendre. Vendredi prochain, je pars pour le Cap, ce n'est plus rien aujourd'hui. Je verrai M. Lecomte, et les nouvelles que je pourrai lui donner acheveront, j'en suis persuadé, sa guérison.

Geneviève, très pâle, se leva et dit :

—Je vous prie, monsieur, de bien vouloir attendre un peu ; je vais chercher mon père, il doit être informé... Boniface, où est mon père ?

—Monsieur ? Monsieur vient de monter à sa chambre à l'instant. Mais, mademoiselle, qu'est-ce qui est arrivé à mademoiselle ?

Elle ne l'écoutait pas, et s'engagea en courant dans l'escalier.

—Père, père, cria-t-elle dès qu'elle fut en haut.

M. Vaudrey répondit immédiatement à l'appel, et resta pétrifié devant le visage transfiguré de sa fille.

—Descends, père, on te dira, descends, je ne puis pas...

—Geneviève, mon enfant, qu'as-tu ?

Elle s'appuyait maintenant sur son père, les deux bras enlacés autour du cou du pauvre homme qui étouffait.

—Papa, il vit... j'en étais sûre... tu sais, je l'ai toujours dit... mais il est très malade... je pars vendredi pour le Cap; je veux partir... ne m'en empêche pas... dis que tu ne m'en empêcheras pas.

Il comprit que dans l'état où elle était on ne devait pas la heurter; il la caressait, l'apaisait...

—Ma chérie, ma fille, calme-toi... qui est là? Qui t'a appris?

—Viens, père, viens.

Il la suivit, et écouta à son tour le récit de Trilby.

—Je pars avec vous, monsieur, dit Geneviève avec exaltation. Mon père le veut bien; n'est-ce pas, père, tu le veux bien?

—Nous causerons... nous causerons.

Trilby demanda la permission de les laisser; il reviendrait dans la soirée si on le désirait. Geneviève le vit s'éloigner avec une sorte d'angoisse; puis, elle se jeta à nouveau dans les bras de son père, répétant avec véhémence:

—Laisse-moi partir, père, laisse-moi partir...

Lorsque Mme Vaudrey et sa fille aînée rentrèrent de leur promenade quotidienne en voiture, elles demeurèrent sans paroles sous le saisissement de ce qu'on leur annonçait; Mme Vaudrey ne sachant si elle devait se réjouir ou se lamenter, mais en apprenant la résolution inouïe de Geneviève, elle se rangea sans hésiter à ce dernier parti.

ENFIN!

Et la volonté de Geneviève l'avait emporté, mais une aide lui était venue, là où elle l'attendait le moins. Mme Picot avait d'abord appuyé de ses sages raisonnements les larmes de Mme Vaudrey, et M. Vaudrey se décidant à ne pas entraver la résolution, évidemment inébranlable de leur fille, conjurait sa femme d'y céder:

—Mieux vaut cela que de lui voir perdre l'esprit, répétait l'excellent homme; laisse-la aller, elle reviendra, et nous serons tous plus heureux. Trilby, consulté par les parents affolés, s'était efforcé de les rassurer; sous sa protection, il répondait que rien de fâcheux n'arriverait à Mlle Geneviève; quantité de jeunes Anglaises se rendaient dans l'Afrique du Sud; le voyage était facile, sûr et relativement court... Cette expédition paraissait au solicitor la chose la plus simple, et vraiment le meilleur parti à prendre dans les circonstances actuelles...

Mme Vaudrey, épuisée de tant de péripéties, avait, à la suite de cette journée agitée, passé une nuit sans sommeil. A peine remise de la disparition de son futur gendre, ne lui fallait-il pas maintenant se préparer à l'émotion de son retour... Geneviève, sa fille chérie, lui échappait: on aurait succombé à moins; heureusement que Juliette restait pour donner un peu de courage à ses parents!

Aussi la pauvre Mme Vaudrey crut rêver, et vraiment sentir la terre lui manquer, quand elle entendit l'extraordinaire proposition que sa fille aînée vint lui faire dès la première heure du matin; Mme Picot s'offrait pour accompagner Geneviève au Cap et M. Vaudrey, déjà consulté, d'après ce qu'on lui laissait entendre, donnait sa pleine approbation à ce projet... En ce moment même les préparatifs des deux sœurs allaient leur train, on était au mardi matin, le temps pressait.

Sous l'étourdissement que lui causaient de pareilles secousses, Mme Vaudrey ne chercha pas à comprendre ce qui avait pu à ce point modifier les dispositions de Juliette; aucun événement ne pouvait désormais l'étonner, elle s'y soumettait avec une résignation passive.

Une lettre de Mme de Palud avait été la raison déterminante de la résolution de Mme Picot, soudain, et d'une façon violente, qui lui en apprit beaucoup sur son propre coeur, arrachée à l'égoïste satisfaction de sa vie sans chagrins. Madeleine de Palud avait jugé Juliette la personne à laquelle on pouvait écrire le plus librement, et celle qui saurait le mieux trouver l'instant favorable pour la révélation inattendue... S'abandonnant à ses sentiments intimes, Mme de Palud avait parlé de son frère Bernard, de sa générosité avec une émotion contenue; elle avait évidemment pris une joie délicate à révéler ainsi les beaux côtés d'une nature dont la noblesse avait été parfois obscurcie par de coupables défaillances; elle laissait entendre qu'en la circonstance, la conduite de Bernard était héroïque, et qu'en se dévouant à arracher à la mort Marcel Lecomte, il donnait la mesure de ce dont il était capable.

Juliette, en lisant cette lettre, avait éprouvé une sorte d'exaltation qui lui était nouvelle; déjà l'état de sa soeur, comme transportée hors d'elle-même par son amour, prête à courir aux extrémités de la terre retrouver celui qu'elle aimait, l'avait agitée plus qu'elle ne voulait se l'avouer; sa jeunesse assoupie s'était réveillée brusquement au contact de la flamme brûlante qu'était le coeur de Geneviève, et à mesure qu'elle avançait dans la lecture de la lettre de Mme de Palud l'image de Bernard de Quierville prenait aux yeux de la jeune veuve un relief saisissant; oui, sans doute, elle l'avait toujours trouvé charmant... oui, ce serait un but à sa vie que de refaire celle de Bernard lui ménager les bonheurs qu'il méritait, conquérir son affection... Pourquoi n'accompagnerait-elle pas Geneviève? Un

voile sembla se déchirer devant ses yeux, et elle aperçut au delà un avenir dont la perspective lui apparut délicieuse... Assurément il y avait quelque chose de providentiel dans tous ces événements... elle connaissait les désirs de Mme de Quierville, elle se résolut de les changer en réalité... Bernard peut-être avait été trop fier pour l'épouser dans les circonstances ordinaires de la vie mais tout était changé, et là-bas ils se trouveraient sur un autre terrain... ils pourraient se juger...

Geneviève, à qui Juliette parla d'abord, témoigna chaudement, mais sans étonnement, sa reconnaissance; son état d'âme était si violent qu'il lui semblait naturel que tout convergeât autour de l'événement qui seul occupait sa pensée, et les dernières révoltes de Mme Vaudrey lui parurent presque une cruauté... la pauvre femme, renonçant à lutter, se rabattit sur Rajah et promit d'en avoir un soin vigilant... D'ailleurs, elle était tellement fatiguée d'émotions, que le départ de ses filles, quand vint le moment, et il arriva si rapidement que cette précipitation même l'empêcha d'en sentir la portée, la laissa presque avec un soulagement! M. Trilby a répondu à toutes ses objections et multiplié les plus solennelles assurances d'un heureux et prompt retour... Elle accepte d'y croire et pense à soigner sa santé...

Quand, par un radieux matin le bâtiment qui portait les deux soeurs entra dans la baie de la Table et accosta à la jetée, le coeur de Geneviève battait effroyablement... Marcel vivait-il? Au moment de l'embarquement, Trilby à tout hasard, avait lancé une dépêche à Bernard, mais cette dépêche était-elle arrivée à son destinataire? Juliette, presque aussi agitée que sa soeur, regardait avec angois-

se cette terre nouvelle qui se révélait à leurs regards. Qu'allaient-elles y trouver? Presque immédiatement leur émotion prit une forme plus précise. Bernard de Quierville mettait le pied sur l'"Australien" et s'enquérât de M. Trilby, passager. L'apparition de Geneviève, surgissant comme dans un rêve, faillit le renverser d'étonnement, il resta un moment les yeux démesurément ouverts, ne pouvant en croire l'évidence de ses sens... Trilby, le reconnaissant à son trouble, s'avancât hâtivement, se présentait et expliquait la présence des dames de Vaudrèy, puis allant au fait:

—Vite, monsieur de Quierville, apprenez-nous; M. Lecomte, comment va-t-il?

— Mieux... beaucoup mieux, répondit Bernard en se ressaisissant, et accueillant avec effusion les deux soeurs... Mais, mademoiselle Geneviève, il va mourir de joie... Quel courage avez-vous eu!...

Maintenant à bout de forces, Geneviève défaillait... ses lèvres frémissantes répétaient dans un souffle: Il vit... il vit... je vais le revoir, tout de suite, Juliette, tout de suite... je le veux...

Elle ne remerciait pas Bernard, elle ne le voyait pas... Celui qui était mort vivait, le monde entier disparaissait, ses mains tremblaient, ses jambes fléchissaient, elle fut presque portée jusqu'à la voiture, inconsciente du monde extérieur.

—Que ne vous doit-elle pas? dit Mme Picot affectueusement à Bernard.

Il ne répondit rien, mais serra d'une étreinte presque douloureuse la main qu'elle lui tendait...

Et enfin les fiancés à nouveau sont réunis, les yeux dans les yeux, éperdus d'une joie qui les brise... Mais que Marcel est vieilli et amaigri! A peine si Geneviève le reconnaît... Avec une recon-

naissance passionnée il remercie sa bien-aimée... Maintenant il guérira... il le lui jure, il implore son pardon et lui révèle tout ce qu'elle ignore... Elle écoute son pénible récit, l'apaise et lui promet une affection inviolable; quelque chose de grave est entré dans leurs vies, un sentiment pénétrant des responsabilités de chaque être humain, ils ont souffert; leurs coeurs, comme une terre profondément labourée, sont prêts à donner de plus belles moissons. Et des jours inoubliables s'écourent. Juliette rend paisibles pour Geneviève les heures de séparation, car Marcel est faible encore; Trilby a eu avec lui une longue conversation et a dissipé les dernières appréhensions du jeune homme, désormais sans remords, et pour toujours sa route est devenue libre. Trilby est sorti de cet entretien extrêmement satisfait, son voyage a été une heureuse inspiration, M. Jones n'aura qu'à l'en féliciter.

Quatre mois plus tard, Marcel et Geneviève s'agenouillèrent enfin pour recevoir la bénédiction nuptiale dans la petite église de Sillé. Autour d'eux se pressent les êtres qui les aiment; au premier rang se tient Mme de Quierville dans l'épanouissement de la joie maternelle. Bernard est à son côté, il peut avec sincérité souhaiter à Geneviève le bonheur qu'elle attend, car ses yeux se tournent avec une complaisance tendre vers Juliette, qui, dans le fond de son âme, espère proche le jour où, à son tour, elle se tiendra devant ce même autel pour être unie à Bernard de Quierville; elle sait, elle est sûre qu'elle le rendra heureux.

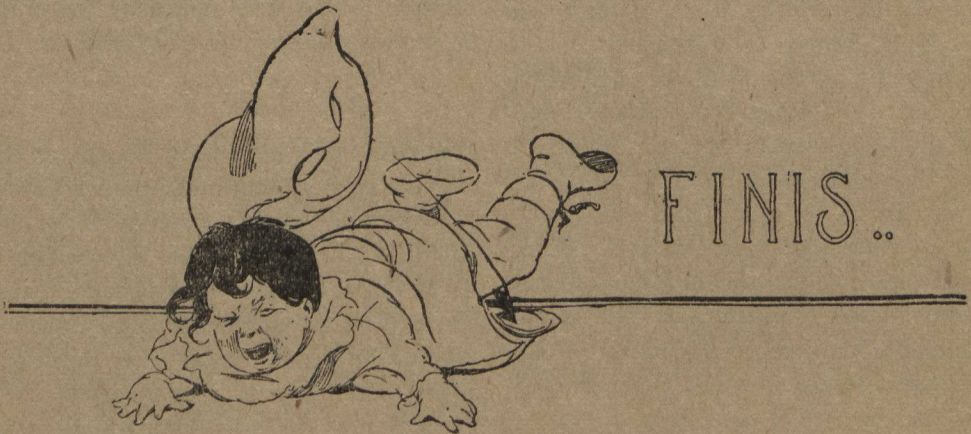
Madeleine de Palud, embellie par la maternité, sourit doucement et prie pour les nouveaux époux; elle marche sereine dans

la vie, elle a ses devoirs, elle a ses joies, et elle trouve sa part bonne.

Geneviève accepte son bonheur sans appréhension ni arrière-pensée. A l'aube, en ouvrant sa fenêtre à la lumière de ce jour si longtemps attendu, elle a vu sur le petit balcon d'appui un oiseau à tête noire, à corps vert; il l'a regardée de son

oeil tranquille et familier, puis becquetant quelques graines répandues sur la pierre, il s'est joyeusement envolé...

La vue de cette heureuse bestiole, si faible, et cependant si insouciant, a donné confiance à Geneviève; elle aussi est résolue à ouvrir ses ailes, et à attendre sans crainte le lendemain.



LE PRIX D'UN PAPILLON

Quelle est la valeur marchande d'un papillon ? Voilà certes une question à laquelle peu de personnes seraient en mesure de répondre.

Dans une collection de papillons, on ne tient, en effet, aucun compte, malgré ce que l'on pourrait croire, de la peine prise par le collectionneur pour réunir ces ailes diaprées, ni du nombre de la diversité des exemplaires qu'il a eu la patience de recueillir.

La rareté seule du sujet en fait la valeur.

C'est ainsi qu'un papillon du Midi de la France, la "Thaïs Honoratus", se vend assez couramment entre 6 et 8 dollars, tel autre papillon spécial à l'Angleterre, le "Poloyommatus dispar", qui ne valait guère qu'un dollar, il y a quelques années, en vaut aujourd'hui 60.

On vend au même prix le "Sémiramis" de l'Amérique du Sud, mais un papillon africain de la Sierra-Leone, le "Druria Antimachus", dont on avait connu un exemplaire vers 1782 et qui n'avait pas été revu depuis, n'a pas de prix.

Convaincu que l'espèce n'en était pas absolument disparue, un collectionneur anglais, M. W. C. Hewitson, envoya à ses frais à Sierra-Leone, vers 1860, un chasseur de papillons, nommé Rutherford, qui fit une véritable exploration pour se procurer un seul exemplaire; ce spécimen, qui coûta à son propriétaire 2500 dollars, fit sensation parmi les entomologistes.

Un américain, M. Stecker, envoya, lui aussi, une expédition à Sierra-Leone: il obtint, après deux ans d'efforts, un ex-



emplaire qui lui revint à 8000 dollars.

Pour un papillon, c'est un prix respectable!

Par contre, d'autres espèces, très rares autrefois, sont de nos jours absolument dépréciées.

Inutile d'ajouter que le papillon le plus vulgaire est la piéride blanche que l'on rencontre même sur mer à plusieurs milles des côtes.

— o —

Un savant étranger a déclaré que la plupart des femmes qui sont atteintes d'hystérie, le sont parce qu'elles portent des souliers à talons très hauts, et qu'en supprimant simplement les talons hauts dans la plupart des cas, les causes disparaissant la maladie disparaît aussi très rapidement.

— o —

Il n'existe pas d'entrepreneurs de pompes funèbres au Japon. Quand une personne meurt, il est d'usage que ce sont les parents qui l'ensevelissent et l'enterrent; ce n'est qu'après l'enterrement que le deuil commence.

LE VŒU D'UN AFRICAÏN

Les nègres ont la spécialité de faire des vœux baroques qui, dans les pays civilisés, leur vaudraient d'être enfermés pour la vie dans un asile de fous.

Celui que représente notre photographie est un mendiant qui se reproche, à



Un nègre aux grands ongles.

tort ou à raison, d'avoir commis d'horribles forfaits.

Et il s'est imposé lui-même sa pénitence: il s'est interdit de ne jamais rogner les ongles de sa main gauche, ce qui a déjà pour résultat de le faire ressembler à

quelque prince chinois de l'ancien régime.

Mais un résultat plus pratique est la pitié qu'il inspire ainsi aux populations. Le pauvre homme! Comment voudrait-on qu'il travaille avec de pareils ongles! On lui accorde donc le droit de vivre de la commisération publique.

Plusieurs de ces nègres soi-disant fous font des vœux plus extraordinaires encore. L'un d'eux s'était interdit de "marcher", et pour se rendre d'un village à l'autre, il roulait sur lui-même—à la façon d'un tonneau!

Et je vous laisse à penser le spectacle qu'il présentait, quand il accomplissait cet exercice pendant la saison des pluies, le long des chemins bourbeux!

— o —

UN SOUVENIR CHER A ADELINA

PATTI

Parmi les trésors et souvenirs conservés avec le plus de soin par Mme Adeline Patti, se trouve une poupée fanée, mais habillée avec une robe de mousseline riche et fraîche. Cette poupée si religieusement conservée par la grande cantatrice, est celle qui lui a été donnée, alors qu'âgée seulement de 7 ans, elle a chanté pour la première fois en public à New-York; elle avait chanté à cette occasion la chanson: "Comin' Thro' the Rye."

— o —

L'HUMBLE RÉSIDENCE D'UN HOMME DE GENIE

Bossuet résida assidûment dans son diocèse, durant les vingt-deux années qu'il fut évêque de Meaux. Mais, au séjour de son palais épiscopal, il préféra toujours celui de sa maison de campagne de Germigny.

Deux lieues à travers une jolie campagne légèrement ondulée et la route franchit la Marne par un pont de pierre. Au dix-septième siècle, il n'y avait là qu'un bac. Sur la rive gauche, le petit village de Germigny égrené gentiment ses quelques maisons le long de la berge.

Le paysage a la grâce et la fraîcheur propres à tous les sites de la vallée de la Marne : un horizon de petites collines humbles et souriantes, une plaine fertile et régulièrement cultivée, un vieux moulin perdu dans les saules, une ligne de grands peupliers, une rivière nonchalante et herbeuse, résignée à de continuels détours, et enfin, répandue sur toutes ces choses banales et prévues, une lumière un peu humide qui leur prête un charme délicat, spectacle aimable dont l'oeil ne se peut lasser puisque sa subtile séduction est tout entière dans les modulations du jour et la fuite des nuages.

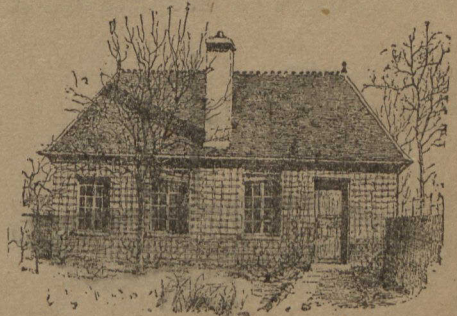
Que reste-t-il du vieux château ? Le parc a été dépecé. Des jardins, il subsiste une pelouse et quelques allées. Les bâtiments ont été ruinés.

Un pigeonnier et une vieille tourelle sont encore debout. Mais on a respecté la longue terrasse dont le pied baignait jadis dans la Marne ; aujourd'hui une route

la sépare de la rivière. Elle est ombragée de grands arbres.

C'est un lieu charmant et qu'on dirait fait à souhait pour la promenade méditative d'un orateur où le délassement d'un théologien.

Bossuet aimait Germigny. Il a souvent, dans ses lettres, célébré le charme de 'sa solitude'. Il l'a même chanté en latin dans une hymne qu'il composa en l'honneur de saint Barthélemy, patron de sa paroisse.



Cabinet de travail de Bossuet, à Meaux.

Chaque année, il venait dans sa maison de campagne pour y réaliser ce rêve de sa jeunesse qu'il avait ingénument exprimé dans un sermon :

“Quel agréable divertissement que de contempler de quelle manière les ouvrages de la nature s'avancent à leur perfection par un accroissement insensible ! Combien ne goûte-t-on pas de plaisir à observer le succès des arbres qu'on a entés dans un jardin, l'accroissement des blés, les cours d'une rivière.”

Les nombreuses lettres et ordonnances de Germigny montrent combien ce séjour plaisait à Bossuet. Ses livres l'y suivaient. Le travail lui paraissait plus aisé dans cet air salubre et dans ce site délicieux. Il y recevait avec des façons nobles et charmantes les personnages illustres qui le venaient visiter.

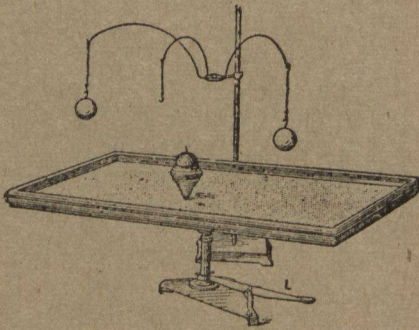
— o —

JEU NOUVEAU

Voici un jeu nouveau qui nous vient de France.

Le jeu consiste en une sorte de plateau mobile monté sur un socle articulé. Au-dessus du plateau sont suspendues trois boules creuses en celluloid. Et maintenant voici comment on pratique.

Sur le plateau on lance une toupie, que



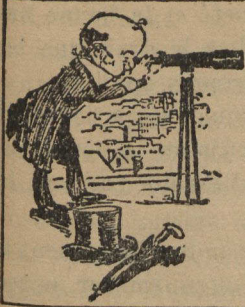
Nouveau jeu de toupie.

le joueur cherche à amener sous l'une des boules en faisant, pour cela, pivoter le plateau ou en l'inclinant. Quand la toupie est arrivée en dessous d'une boule le plateau est soulevé de façon à la décrocher. La partie est gagnée par le joueur qui réussit à décrocher le plus grand nombre de boules. Ce jeu demande de l'adresse et il est bien rare qu'un joueur parvienne à décrocher les trois boules avant que la toupie n'ait cessé de tourner.

CABLES IMMERGÉS QUI SERVENT A LA TRACTION DES REMORQUEURS

On vient de construire et de mettre en service un nouveau genre de bateau-remorqueur pour le hâlage des bateaux plats et des chalands sous le tunnel de "Harecastle" qui traverse le canal de "North Staffordshire", en Angleterre. L'eau dans ce tunnel est trop peu profonde pour permettre l'usage d'hélices, et la voute est si basse que c'est juste si le sommet des chalands ne la touche pas. Auparavant pour faire avancer les chalands sur ce canal, les hommes se couchaient sur le dos et à l'aide des pieds et des mains ils poussaient contre la voute du tunnel faisant ainsi avancer leur chaland avec beaucoup de peine et avec une vitesse très minime.

Maintenant avec le nouveau bateau remorqueur, c'est différent. Ce remorqueur avance lui-même au moyen d'un câble fixé au fond du canal. Ce câble est ensermé entre deux roues à rainures qui l'entourent étroitement. Ce système d'engrenage qui est fixé au remorqueur fonctionne par l'électricité et les roues en tournant le long du câble font avancer le remorqueur. La force nécessaire pour activer cet engrenage est fournie par une batterie de 150 accumulateurs qui réunis entre eux sont dans le bateau. Il y a deux remorqueurs pareils de sorte que lorsqu'un d'eux n'a plus d'électricité il s'arrête pour faire recharger ses accumulateurs et l'autre prend sa place. Ce remorqueur peut tirer 17 chalands chargés chacun de 20 tonnes et la traversée du tunnel se fait en 40 minutes alors que sous l'ancien système on mettait de 2 à 4 heures pour la traversée.



L'Astrologie Gratuite

Le caractère, le talent, les chances de succès
de ceux qui sont nés dans ce mois.

Ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent
éviter.



NÉES EN JUIN

Ce que ces personnes sont

Les personnes nées en ce mois sont portées à avoir deux natures, mais elles devront veiller constamment à ce que la plus haute et la meilleure nature ait toujours un empire sur l'autre, afin d'atteindre leurs plus grands succès.

Elles sont portées à être mécontentes de tout et nerveuses, désirant toujours avoir fait les choses qu'elles n'ont pas faites.

Ces personnes sont toujours inquiètes et elles tardent de s'éloigner, de faire quelque chose, ou d'être quelque chose, bien qu'elles ne sachent rarement ce que c'est.

Elles ont la sympathie et la bonté personnifiées envers les personnes qui ont du trouble, et font de très bons médecins ou d'excellentes gardes-malades.

Les personnes nées en ce mois sont spécialement portées à conduire en politique ou en religion et excellent fréquemment dans la science et la littérature.

Elles sont souvent de grandes voyageuses et amassent presque toujours des richesses avant leur trente-cinquième année.

Les hommes et les femmes nés durant ce mois, qui se laissent gouverner par leur meilleure nature, ont une excessive puissance pour le bien.

Ces personnes peuvent attirer les oiseaux et les animaux à elles, et augmenter la croissance des fleurs autour de leur foyer.

Elles sont très habiles pour accomplir les travaux manuels, et peuvent tailler et préparer de l'ouvrage pour d'autres personnes.

Les femmes nées durant ce mois sont spécialement passionnées des couleurs et des fleurs, et des beautés de la nature et de l'art.

Elles sont affectueuses, désintéressées et aiment à se sacrifier pour les autres ; mais elles sont beaucoup orgueilleuses de leur famille.

Ces personnes sont nées plaintives et querelleuses, et devront combattre ces défauts à tout instant, parce que tant qu'elles n'auront pas vaincu ces défauts, elles n'atteindront pas leur plus haute et leur plus heureuse existence.

Elles ne sont pas aptes à se marier jeunes, mais lorsqu'elles le font, elles peuvent être idéalement heureuses, si elles ne prennent pas l'habitude de critiquer et de disputer.

Elles sont aptes à avoir des maux d'estomac et d'intestins et devront prendre beaucoup de précautions pour tout leur corps; parce que, lorsqu'elles sont malades, ces personnes ont une nature si plaintive et si pessimiste, qu'elles rendent misérables toutes les personnes qui les entourent.

Ces personnes sont défiants, faciles à offenser, et devront s'appliquer constamment à croire et à avoir confiance dans leurs associés.

Elles sont qualifiées pour devenir des personnes d'une grande supériorité d'intelligence et auront une existence heureuse et riche si elles surmontent leur penchant à critiquer et à se plaindre.

Elles sont disposées à aller à l'extrême dans toutes les choses qu'elles font, et devront cultiver la modération et protéger soigneusement leur santé.

Ces personnes sont trop portées à juger par l'apparence extérieure et souffrent beaucoup de la négligence et de l'indifférence des autres parce qu'elles n'ont pas été assez sages dans le choix de leurs amis.

Les hommes et les femmes nés durant ce mois ne pourront atteindre leur plus haut développement qu'en étant aimables, attirant ainsi toute l'humanité à eux.

Ceci est le grand secret de toute **puissance** réelle et de toute **grandeur** véritable.

NEES EN JUIN

Ce que ces personnes doivent faire

Les personnes nées durant ce mois de-

vront cultiver la fermeté et la bonne humeur et devront étudier le droit que les autres ont de leurs propres opinions.

Elles devront pratiquer la patience et le silence et éviter toujours la conversation sur des personnalités qui excitent la colère ou les disputes.

Elles devront se résoudre fermement à ne jamais se plaindre ou murmurer, parce que ceci augmente avec la pratique; rendant les personnes un peu âgées, qui sont nées dans ce mois, très déplaisantes dans la famille.

Ces personnes devront apprendre à calmer leurs mains et leurs pieds—de cette manière elles réussiront à vaincre leur naturelle agitation d'esprit.

Elles devront faire tous leurs efforts pour finir une tâche avant d'en commencer une autre, parce que de cette manière, seulement, elles pourront surmonter leur nature changeante.

Elles devront prendre la ferme résolution de ne pas critiquer leurs amis ou leurs associés et ne jamais se permettre de se rendre coupables des actes qu'elles condamnent dans les autres.

Ces personnes devront prendre un grand soin de leur gorge et de leurs poumons et être très soigneuses pour tout leur corps.

De bonne heure dans la vie, on devra leur confier une charge avec beaucoup de responsabilité, parce que rien autre chose ne fixera l'opinion de ces personnes agitées, aussi vivement.

Elles devront apprendre à ne pas être trop généreuses de leur temps ou de leur argent, parce que leur penchant naturel consiste à entasser d'abord et à laisser aller toute chose ensuite.

Elles devront commencer leurs plus importantes entreprises durant les mois d'a-

vril et d'août, et ne tarderont pas à constater que le vendredi est le plus heureux jour de la semaine pour elles.

Elles devront se marier avec ceux qui sont nés en février ou novembre ; mais ceux des autres mois conviendront tout aussi bien lorsque leur nature spirituelle sera ranimée et que les deux partis auront appris à se maîtriser eux-mêmes.

Elles devront être agréables et plaisantes et non impérieuses.

Les femmes de ce mois devront porter toutes les teintes de rouge et de bleu, aussi du blanc toutes les fois que ce sera possible.

Les femmes devront porter chacune un anneau et les hommes une épingle de cravate ornés l'un et l'autre d'une aigle-marine, d'un béryl ou d'un saphir.

Mangez suivant votre propre manière, vivez d'après votre propre manière, ayez confiance dans vos propres idéals, mais laissez le reste de l'humanité agir comme il l'entend, et ainsi vous gagnerez pour vous-même la merveilleuse prépondérance et le droit de conduire, tel est le droit de naissance que Dieu vous a donné.

NEES EN JUIN

Ce que ces personnes ne sont pas

Les personnes nées durant ce mois ne sont pas douées de fermeté d'intention, mais devront la cultiver **sans cesse**.

Elles ne sont pas maîtresses d'elles-mêmes ou de leur **sort** avant d'en avoir appris leurs faiblesses et tant qu'elles n'ont pas pris la résolution de les **vaincre**.

Elles n'ont pas conscience qu'elles dépensent leur force parce qu'elles ne prennent jamais de repos, mais elles ne pourront jamais être véritablement heureuses tant qu'elles n'auront pas appris la va-

leur du silence et qu'elles ne persévèrent pas dans leur nature adhésive.

Elles ne sont pas portées à croire que la concentration est le chemin royal qui conduit à tout effort heureux, et que tôt ou tard **tous** devront l'apprendre.

Elles n'apportent pas assez d'attention dans le choix de leurs amis, et devront apprendre à rechercher plus qu'une apparence plaisante.

Elles ne pourront pas avoir de succès avant d'avoir appris que de parler de faire certaines choses ne réussit jamais—car ce n'est seulement qu'en **exécutant** ces choses qu'elles se trouvent faites.

Elles ne font pas de leur mieux tant qu'elles n'ont pas pris pour leur devise ces paroles : "Faites la chose qu'il faut faire, et faites-la de la bonne manière et en temps opportun."

Et chaque jour qu'elles se répètent à elles-mêmes cette sentence : "**Je peux si je veux.**"

Les personnes nées durant ce mois ne sont pas portées à apprécier ce que les autres font pour elles, car elles attendent toujours un peu plus.

Elles ne sont pas assez sages pour savoir que le bonheur vient en donnant, et non en recevant, et devront pratiquer la générosité à tout instant en pensée et en action.

NEES EN JUIN

Ce que ces personnes ne doivent pas faire

Les personnes nées durant ce mois ne devront pas permettre à l'humeur capricieuse de leur nature de les éloigner de leurs meilleurs et de leurs plus brillants désirs.

Elles ne devront pas oublier pendant un seul instant qu'elles doivent faire leur

propre société, créer leur propre destinée telles qu'elles la **désirent**, et apprendre la concentration.

Elles ne devront pas perdre de temps en vains regrets, après avoir fait une faute, mais se servir de la connaissance ainsi obtenue pour les aider à se créer un plus grand avenir.

Elles ne devront pas dépenser leur force inconsidérément, parce que la santé est le plus précieux de tous les biens, et leur système nerveux n'est pas des plus forts.

Ces personnes ne devront jamais s'abaisser, parce qu'elles auront toujours tout ce qu'elles souhaitent vivement, et la vie idéale sera leur but.

Elles ne devront pas se laisser entraîner par le courant, mais devront déterminer leur propre cours, et alors malgré la marche des événements, elles iront partout où l'objet de leur plus grand succès se trouve.

Elles ne devront pas être satisfaites avant d'avoir atteint leur vie idéale, parce que la concentration peut toujours changer le présent en un plus grand futur.

Ces personnes ne devront pas, avant toute chose, se contenter d'une chose qui n'est pas la meilleure et la plus élevée, parce qu'elles possèdent en elles la clef de la **grandeur**, des **talents** et des **richesses**.

Les Enfants nés en Juin

Les enfants nés durant ce mois sont aptes à être sensibles, nerveux et plutôt délicats lorsqu'ils sont petits.

Ils devront être associés à des personnes qui sont tranquilles, calmes et paisibles, parce qu'ils ont une tendance à être hystériques lorsqu'ils sont trop excités.

On devra leur enseigner dès leur en-

fance à parler tranquillement et avec calme, gardant leurs mains et leurs pieds aussi tranquilles que possible.

Ces enfants deviennent souvent malades sans aucune cause apparente — une telle condition est toujours causée par les vers ou en mangeant trop rapidement.

Ils devront être soigneusement protégés contre la vue du mal, parce que cette tendance croît avec l'âge et cause beaucoup de malheur.

Ces enfants devront être habillés chaudement et aussi bien que possible et devront avoir beaucoup à manger et à boire.

On ne devra jamais leur donner de stimulants, mais les encourager à manger des fruits et des aliments crus, de préférence à des aliments bien cuits et trop assaisonnés.

On devra leur permettre de jouer beaucoup en plein air et leur donner le privilège d'un gymnase, si c'est possible.

Ne permettez jamais à ces enfants, dans n'importe quelle circonstance, de s'arrêter au milieu d'un ouvrage, mais insistez plutôt à ce qu'ils terminent cet ouvrage, avant de commencer toute autre chose.

Enseignez à ces petites filles à aider aux travaux du ménage, et faites-les sentir que vous comptez sur leur aide, chaque jour.

Enseignez aux petits garçons à prendre beaucoup d'intérêt dans les choses qui concernent la cour et la maison et donnez-leur une boîte d'outils, exigeant qu'ils prennent beaucoup de soin de tous leurs outils.

Que les mères de ces enfants guident bien leur enfance, et vous aurez une plus grande joie de les voir réussir, sachant que vous avez été le plus grand intermédiaire dans leur développement.

On doit enseigner aux enfants dès durant ce mois la bonté et la considération des opinions des personnes qui les entourent.

Les mères doivent insister pour que ces petits soient courtois et généreux envers les autres enfants, parce que, si elles ne leur enseignent pas ces choses dès leur enfance, ces enfants souffriront toute leur vie de leur égoïsme naturel.

Il ne faudra pas leur permettre de manger des bonbons, mais il faudra leur donner beaucoup de beurre et des aliments très gras afin d'accroître leur santé corporelle, qui n'est pas des plus robustes.

— o —

UN MUSÉE INTERESSANT

Le doyen des Musées, c'est certainement celui qui se trouve dans la petite ville de Nara, au Japon.

Fondé en 756, ce musée, qui contient une précieuse collection de minéralogie, a survécu pendant plus d'un millénaire.

Les curiosités les plus importantes consistent en échantillons de tous les bois indigènes, en un très riche herbier, en objets d'art et en produits de l'industrie nipponne, porcelaines, tissus, bronzes, émaux, métiers de tissage, etc., etc.

Pour lui conserver son caractère et éviter le plus possible des trépidations du sol le musée de Nara n'est ouvert que très difficilement aux visiteurs.

Chaque année, au printemps, une commission impériale inspecte les collections, vérifie leur état de conservation et décide des mesures nécessaires à prendre.

A ce moment, quelques rares invités pénètrent dans ce sanctuaire scientifique qui est, sans contredit, le plus vieux monde.

SCHILLER LES CONNAISSAIT BIEN

L'histoire suivante fait en ce moment le tour de la presse de tous les pays; même les journaux australiens et japonais s'en sont emparé et cela a eu le don d'exaspérer les boches et de les faire grincer des dents.

C'était quelques jours avant la guerre. Un savant Danois visitait à Weimar, la maison du célèbre poète allemand Schiller, lorsqu'un allemand gonflé d'orgueil l'accosta en ces termes:

Allemand.— Cette maison est celle qu'habitait notre poète national.

Danois.—Faites excuse, monsieur, vous voulez dire le poète international Schiller.

Allemand, (froissé).— Comment cela, monsieur?

Danois.—Comment cela? examinez ses oeuvres. Il a écrit "Marie Stuart" pour les Anglais; "La pucelle d'Orléans" pour les Français; "Egmont" pour les Hollandais; "Guillaume Tell" pour les Suisses...

Allemand, (l'interrompant).—Et qu'a-t-il écrit pour nous ses compatriotes?

Danois.—Pour vous, allemands, il a écrit: "les voleurs".

— o —

A "Marlborough House" il y a plus d'étiquette, socialement parlant, qu'à "Sandringham". Outre un grand nombre de serviteurs chargés d'annoncer l'arrivée des hôtes, de les introduire et de les assister lors de leur départ, il y a toujours deux gardes en dehors de la porte de votre chambre pendant que vous restez dans la maison et pendant les repas un valet se tient immobile derrière la chaise de chaque convive.

PROPOS DE PRISONNIERS

Du "Matin": "Les premières journées de l'offensive contre Verdun passées, les désertions dans l'armée allemande furent assez nombreuses. Les combats avaient lieu en terrain découvert; et les éclaireurs se rencontraient soudain au détour de boqueteaux ou sentiers. C'est ainsi qu'entre autres trois fantassins allemands furent pris coup sur coup par une de nos patrouilles. On sut plus tard que tous les trois s'étaient égarés volontairement dans nos positions avancées.

"Interrogés, ils ne cachent pas leurs opinions qui valent d'être rapportées. Le premier est un gros négociant en cuirs de Leipzig. Il est âgé de 40 ans, et a été blessé une fois sur le front russe. Tout d'abord il confie aux interprètes sa joie d'en avoir fini avec les marmites. Il était parti confiant dans une victoire, rapide. Son désappointement est sans bornes.

"—Je travaillais beaucoup avec l'étranger, avoue-t-il; et mes meilleurs clients étaient à Paris; aujourd'hui, nous sommes brouillés avec toute l'Europe. "Quelles affaires ferons-nous après la guerre? Il serait avantageux que nous liquidions à perte, mais tout de suite; et que nous n'attendions pas jusqu'à la faillite".

"A côté de ce tanneur déçu, c'est un bleu de la classe 1916 qu'on est allé chercher à l'université pour l'incorporer. Son père est instituteur dans un village d'Alsace. Il explique comment il a été enrégimenté avec des hommes dont l'âge est le double du sien.

"—Lorsque l'offensive contre Verdun

"fut décidée, les chefs allemands firent appel au plus grand nombre possible de volontaires. Pour les recruter, ils firent miroiter aux yeux des soldats les profits qu'ils tireraient de leur entrée glorieuse à Verdun, et, par suite, à Paris. Ils ne seraient pas oubliés, leur assurerait-on, lors du règlement des comptes. Beaucoup se laissèrent tenter par la promesse d'une sinécure dans l'empire; et je fus de ceux-là. Au reste, il était convenu que nous n'aurions pas à combattre, et que l'artillerie ferait la besogne. Tous mes camarades sont morts. Pour moi, je n'aurais pu supporter plus longtemps la vision des charniers et l'épouvante des nuits".

"Le troisième de ces intéressants prisonniers est mineur de son état. Il est père de sept enfants. C'est le type du troupiér prussien, rendu hargneux et rageur par les mauvais traitements. Il a souffert de la rareté et de la qualité de la nourriture, et il proclame:

"—Vous ne m'avez pas surpris. J'ai déserté, dit-il; j'ai déserté parce que les lettres que je recevais de ma femme m'affolaient. Je sais que mes enfants n'ont pas de quoi manger. J'en ai assez. "Prisonnier, j'espère pouvoir les secourir".

"En effet, la première parole que prononça cet ouvrier lorsqu'on le conduisit devant l'officier interprète fut celle-ci:

"—Les prisonniers de guerre peuvent-ils travailler en France? J'ai, moi, des misères à soulager".

— o —

PLANTES ELECTRIQUES ET CARNIVORES

D'après Dixon, l'auteur d'un livre intitulé "le côté humain des plantes" on trouve dans les Indes, et principalement au Bengale, une plante d'une nature toute particulière qui possède un pouvoir électrique étonnant; on l'appelle la plante télégraphe.

Cette plante c'est le trèfle ou sainfoin oscillant "Desmodium gyrans". Elle est bisannuelle, d'une hauteur qui ne dépasse guère 3 pieds et ses feuilles qui sont des feuilles composées comportent chacune trois folioles. La plus large des trois folioles s'étend et se tourne vers le soleil durant le jour puis quand vient la nuit elle se replie. Quant aux deux autres folioles latérales elles ont des mouvements spontanés. Dès que la température atteint ou dépasse 70 degrés chacune de ces deux

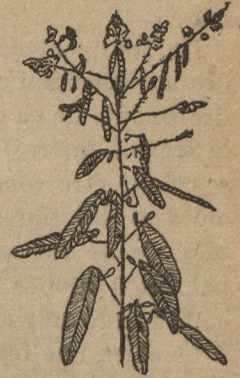
petites folioles latérales s'anime d'un mouvement rotatoire autour de sa base où elle fait un tour complet en un espace de temps qui varie entre 2 et 5 minutes.

Une autre plante l'utriculaire, est appelée communément "plante pêcheuse".

Les utriculaires sont des plantes aquatiques portant à l'extrémité de leurs tiges des fleurs solitaires ou disposées en grappes jaunes, rouges ou bleues. Il y en a deux sortes différentes, les unes flottent sur l'eau et les autres végètent au fond de l'eau. Les espèces flottantes ont leurs feuilles divisées en nombreux segments filamenteux, tandis que les autres ont leurs feuilles entières et dressées.

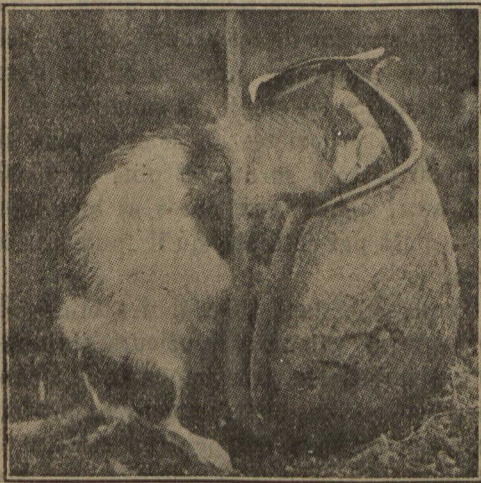
Dans les pays chauds, la fleur de l'utriculaire attrape dans sa vaste corolle les petits poissons qui y pénètrent. A peine un poisson touche-t-il les bords intérieurs de la fleur que celle-ci se referme instantanément sur sa proie comme si l'on avait appuyé sur un bouton électrique. En parlant de cette fleur on dit qu'elle pêche avec un véritable filet électrique.

Près du lac Titicaca, dans l'Amérique du Sud et dans tout l'intérieur du Nicaragua, il se trouve une plante réellement dangereuse connue sous le nom de "plante poulpe". Le naturaliste Dunstan fut le



La Desmodée, plante électrique.

(Dessin de Mlle Juliette Masson)



Un rat capturé par une plante.

premier à signaler cette plante dont il découvrit accidentellement les effets terribles.

Un jour, entendant son chien pousser des hurlements d'agonie, il courut se rendre compte de ce qui lui était arrivé et il le trouva enserré dans un véritable filet semblant être composé d'un tissu de racines et des fibres semblables à des câbles. Ce ne fut qu'à grand peine qu'il parvint à couper les fibres charnues de cette plante magnétisée.

Le chien une fois débarrassé de ce filet qui, l'enlaçait, était couvert de sang. Quant à M. Dunstan ses mains étaient entourées et enserrées par de petites branches semblables à des doigts sinueux et c'est à grand peine qu'il put se débarrasser lui-même des serres électrisées de cette plante, il avait les mains pleines d'ampoules et rouges de sang.

A côté des plantes électriques du genre de celles citées ci-dessus se trouve d'autres espèces de plantes qui dévorent les insectes et qu'on appelle des plantes carnivores.

Dans un parc spécial à l'université de Pennsylvanie on a installé toute une collection de ces plantes carnivores "mangeuses d'insectes". Quelques-unes de ces plantes sont capables de capturer et de digérer de petits animaux tels que les grenouilles les rats etc... Sans entrer dans des détails sur l'énumération de ces plantes carnivores nous donnons ici une gravure qui représente un rat pris par une de ces plantes bizarres.

La fleur de ces plantes consiste en une corolle épaisse n'ayant qu'un seul pétale soudé sur le devant de façon à former une véritable cruche très solide; c'est précisément la forme de cette fleur qui donne son nom à la plante. Cette cruche renfer-

me un liquide qui engourdit l'animal qui en boit. Le dessus de la cruche est recouvert d'un couvercle mobile terminé par une pointe très dure et très acérée qui se referme sur l'animal qui a le malheur d'introduire sa tête dans la cruche pour y boire, et elle le pique sur la nuque de façon à le retenir prisonnier. Sur la gravure on distingue très bien cette pointe qui s'abaisse sur le cou du rat qui a la tête engagée dans la fleur. L'animal, en buvant le liquide, perd sa connaissance et se trouve endormi ce qui permet à la plante de le digérer lentement.

— 0 —

FORTUNE IMMENSE DU CZAR

Personnellement le Czar de toutes les Russies est l'homme le plus riche du monde.

Il possède personnellement 98 grands palais, plus de 120 propriétés immenses, et en outre des églises, des maisons, des couvents et des fermes sans nombre. Une véritable armée de fonctionnaires, de directeurs et d'inspecteurs est utilisée pour l'administration de ces propriétés. La liste de paye comprend plus de 50,000 noms sans compter les employés subalternes.

Sur ces propriétés on compte plus de 100,000 bêtes à cornes, et plus de 30,000 chevaux: quant aux pores et aux moutons c'est par millions qu'il faudrait les compter.

Il possède dans l'Oural des mines de très grande valeur, et plusieurs établissements industriels très importants. Quand on pense que ces biens immenses sont tous exempts de taxe, on peut en estimer le revenu à 25,000,000 de piastres sans être taxé d'exagération.

LE GÉNÉRAL PETAIN

Glorieux défenseur de Verdun

“Nous sommes les soldats de Pétain”. C’est de ces mots simples et sublimes que des milliers de soldats français témoignent de leur admiration pour leur chef et l’orgueil qu’ils éprouvent à servir sous les ordres d’un tel général. “Ce sont les soldats de Pétain qui ont eu la gloire de briser depuis près de deux mois tous les assauts furieux et répétés des boches.

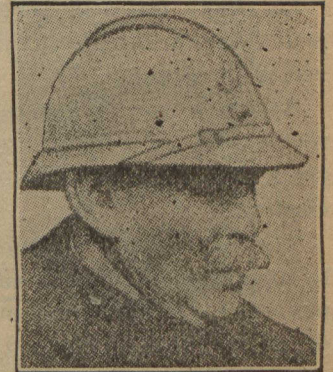
Le général Pétain qui a le commandement suprême de la défense de toute la région de Verdun est devenu l’idole de l’armée française. C’est un de ces nombreux génies militaires que cette guerre a mis en évidence.

Quand la guerre éclata Pétain, alors seulement colonel et âgé de 59 ans, était sur le point d’être mis à la retraite. L’habileté merveilleuse de tactique qu’il a déployée durant la néfaste retraite de Charleroi, l’a mis en relief et en 19 mois grâce à ses talents il a conquis très rapidement les grades les plus élevés. Nommé successivement général de Brigade, général de division et général de corps d’armée il a maintenant le commandement suprême d’une des grandes armées de la République.

Grand admirateur des exercices physiques, le général Pétain comme notre général Haig, continue au front les mêmes exercices physiques qu’il pratiquait en temps de paix. En dépit de l’âge, il paraît extrêmement jeune et il attribue son agilité de jeune homme à ses exercices journaliers qu’il pratique chaque matin pendant 10 minutes, avant de faire sa toilette. Il fume continuellement mais ne boit jamais aucune boisson, si ce n’est un verre avec son café.

Le général Pétain est un pianiste merveilleux, et il s’intéresse à toutes choses. Aucun chef d’armée, ne porte une plus grande attention au confort de ses hommes. Comme Napoléon, il dit que c’est l’estomac qui fait le soldat et il veille à ce que ses hommes soient bien nourris.

Le secret du succès des régiments du général Pétain, semble consister dans le



Général Pétain.

fait qu’il sait montrer aux hommes, en même temps que leurs devoirs, la difficulté énorme des tâches pénibles qu’ils auront à accomplir, de sorte que ces hommes prévenus par un chef qu’ils adorent, s’efforcent de remplir leur mission sacrée ou de mourir en essayant de la remplir.

Dès le début il a décidé qu’un certain nombre de troupes sous ses ordres

seraient dispensées des travaux pénibles des tranchées, sous le prétexte que ces troupes, il les réservait pour les grands assauts chaque fois que la situation l'exigerait.

Le "Petit Journal", parlant de ces troupes tenues en réserve, dit: "Personne ne peut s'imaginer l'esprit d'héroïsme qui anime ces troupes. C'est avec joie et orgueil que tous ces soldats se glorifient d'être voués à une mort glorieuse."

Ajoutons que le général Pétain déteste autant les photographes qu'il aime ses soldats. Il ne veut pas qu'on le photographie et fait briser les clichés à toutes les fois qu'il surprend un indiscret qui l'a visé avec son "camera".

—Me photographeur, moi? dit-il un jour à un journaliste, pas la peine! j'ai la même g... que le comte Zeppelin!

La photo qui accompagne cet article peut donc, à bon droit, passer pour une véritable rareté.

Ajoutons que le général Pétain a été, récemment, élevé à la dignité de grand croix de la Légion d'Honneur avec cette citation:

"Général d'une grande valeur depuis le commencement de la campagne, il n'a pas cessé, comme commandant de brigade, de division, de corps d'armée, et d'armée, de fournir les preuves de grandes qualités militaires. Grâce à sa calme attitude et à son habileté, il a su comment rétablir une très délicate situation et a inspiré confiance à tous. Il a rendu à la patrie des services inappréciables."

— o —

Le premier pont en fer construit dans le monde est celui qui a été construit en 1777 sur la "Severn", en Angleterre. Ce fleuve qui a une longueur de 206 milles se jette dans le canal de Bristol.

LA PREMEDITATION

Il est souvent intéressant de compulsé les vieux papiers. Voici un extrait de l'un d'eux, remontant à vingt-sept ans et qui démontre nettement que, déjà, l'Allemagne songeait à envahir la Belgique.

Un numéro de "L'Etoile Belge" de mai 1889, publiait cette communication adressée par un correspondant du village de Trois-Vierges (Luxembourg):

"Le gouvernement allemand qui exploite la ligne Guillaume-Luxembourg, est occupé en ce moment à construire, à Trois-Vierges, une nouvelle gare stratégique. Les travaux de déblaiement avancent rapidement et pour le 15 août la gare doit être achevée. Le directeur général des chemins de fer de l'Alsace, accompagné du directeur de l'exploitation du grand-duché, a examiné l'état des travaux.

"L'Allemagne s'est décidée à la construction de cette gare à la suite du vote par les chambres belges de la construction des forts de la Meuse.

"La gare en question desservirait la nouvelle ligne Saint-With à Trois-Vierges, alors qu'il eût été facile d'agrandir un tant soit peu la gare actuelle pour la faire servir aux deux services. Mais il est vrai que l'Allemagne se soucie peu d'économie dès qu'il s'agit d'assurer son service militaire. On se demande cependant comment le grand-duché a pu accorder la concession d'une gare qu'on construit de façon à pouvoir faire débarquer en quelques minutes de nombreuses troupes sur la frontière."

— Que pensent de ceci ceux qui conservent encore quelque illusion?

— o —

JERUSALEM MENACÉE DE DESTRUCTION

Jérusalem, la ville Sainte aux yeux de tous les peuples chrétiens et des juifs, subira-t-elle le triste sort de Louvain et des autres villes détruites par les barbares allemands depuis le début de cette guerre? C'est ce que l'avenir seul nous fera connaître; mais pour le moment l'univers chrétien tremble d'horreur à la pensée d'un si épouvantable forfait qu'il redoute comme une catastrophe possible et malheureusement presque certaine.

Jérusalem, trop universellement connue pour en donner ici une description détaillée, est située à environ 50 milles de Jaffa, port méditerranéen auquel elle est reliée par un chemin de fer. La ville de Jérusalem est divisée en quatre grands quartiers: celui des "Chrétiens", au N.-O. qui renferme les principaux couvents, les missions protestantes et l'église du Saint-Sépulchre; celui des "Arméniens", au S.-O.; celui des "Musulmans" au N.-E.; celui des "Juifs", au S.-E., sur le penchant du Mont Sion.

Depuis 1517, époque à laquelle Jérusalem fut prise par les turcs, elle est restée ainsi que toute la Syrie, sous la domination des sultans de Constantinople. Située à environ 120 milles seulement du territoire anglais qui borde du côté asiatique le Canal de Suez, la ville fut occupée par les troupes turques dès que la Turquie prit fait et cause pour les Allemands et les Autrichiens. Les Turcs y massèrent des troupes considérables et en firent une de leurs principales bases de concentration pour attaquer l'Égypte et le Canal de Suez.

Depuis le début de leur attaque contre l'Égypte, plus de 800 officiers allemands ont remplacé la plupart des officiers turcs dans l'armée et ils ont tellement soumis



Types du pays

ces derniers à leur influence que même le gouverneur de Jérusalem Zéli-Bey a été remplacé par le général Kauffmann, un des barbares qui se sont signalés au début de la guerre.

Dans ces conditions tout fait prévoir que lorsque nos ennemis seront acculés à la défaite finale, les généraux qui ont le commandement suprême dans chacune des régions occupées par les troupes sous leurs ordres, donneront l'ordre de ne laisser derrière eux que des ruines, se montrant en cela dignes de leurs émules en Belgique, en France, en Serbie et en Russie.

Dès le mois de mars 1915, Jérusalem la Cité Sainte, était un vaste camp retranché et près de 20,000 hommes occupaient la ville et y étaient logés dans les différents quartiers; 40,000 gardaient la grande route et le chemin de fer de Jérusalem à Damas et trois corps d'armée formant un total de 120,000 hommes étaient concentrés dans les environs.

Au mois d'août des milliers de turcs et de juifs furent enrôlés de force ou obligés de payer une taxe d'exemption de \$180. Mais depuis tous les hommes valides de 18 à 45 ans ont été enrôlés, même ceux qui avaient payé la taxe d'exemption et le reste du peuple, les vieillards, les femmes et les enfants sont soumis à toutes sortes de misères, d'exactions et de brutalités qu'il est impossible de décrire. Les officiers allemands qui commandent ces hordes fanatiques et indisciplinées, ont assez à faire pour assurer leur propre sécurité, car ils sont détestés et plus d'un a été assassiné, sans oser s'opposer au pillage pratiqué par leurs soldats qui, du reste, se conduisent comme leurs frères d'armes allemands.

Devant ces persécutions, toute la partie de la population de Jérusalem ou des en-

virons, qui était capable de voyager, s'est dirigée vers l'Égypte où les malheureux fugitifs ont été accueillis et traités comme l'ont été dans les autres pays de l'entente leurs frères dans le malheur, les nombreux réfugiés Belges, Serbes et Monténégrins. Mais ce n'est qu'une partie de la population qui a pu ainsi fuir quand la fuite était possible et favorisée par les autorités qui cherchaient à se débarrasser ainsi de bouches inutiles. Le nombre des réfugiés dépasse le chiffre de 30,000 vieillards, femmes et enfants, chrétiens et juifs; mais tous ceux qui n'ont pas pu partir sont maintenant enfermés dans Jérusalem et subiront le sort de la ville. Pour le moment ils souffrent de toutes sortes de privations et meurent de faim. L'on voit chaque jour des centaines de vieillards juifs, massés contre le mur du temple où ils chantent leurs terribles lamentations. Les sujets français, anglais, italiens et russes ont tous été arrêtés et sont détenus comme prisonniers de guerre.

Jérusalem est maintenant complètement isolée du reste du monde. D'un côté à l'est c'est le grand désert; au sud ce sont les armées anglaises qui occupent la presque île de Sinaï et protègent le canal de Suez; à l'ouest c'est la mer Méditerranée et les flottes anglo-françaises la surveillent étroitement pour empêcher tout débarquement possible de munitions et de troupes de secours; reste la route du nord, le long de la côte, mais elle est si longue et si accidentée que c'est avec beaucoup de difficultés qu'à travers ces montagnes, la Turquie peut envoyer à ses troupes les munitions de guerre et quelques vivres.

Déjà en septembre dernier, il n'y avait presque plus de vivres pour la population

civile et si actuellement la sécheresse continue ce sera la famine dans toute son horreur.

Cette partie de la Terre Sainte qui, en passant par Jérusalem, va de Jaffa au désert et s'étend au sud jusqu'à la frontière

On se rappelle les croisades du moyen-âge qui avaient pour but la délivrance des Lieux Saints. A cette époque lointaine, la possession de Jérusalem n'avait qu'un but purement humanitaire et chrétien et les croisés qui s'en emparèrent en 1099 sous



La mosquée d'Omar, un des plus beaux monuments que l'on puisse voir à Jérusalem.

des possessions anglaises qui bordent le canal de Suez à l'est, est destinée à être le théâtre de grandes batailles dès que toutes les forces des puissances de l'entente seront complètement équipées et armées.

la conduite de Godefroy de Bouillon fondèrent le royaume latin de Jérusalem. Malheureusement ce royaume dura peu, Saladin s'en empara en 1187. Quelques années aux mains de l'empereur Frédéric II en 1229, des templiers en 1299, Jérusa-

lem passait définitivement sous la domination turque en 1517.

Mais, de nos jours, pour l'avenir et la sécurité de la vieille Europe, la possession de Jérusalem est devenue indispensable pour les nations chrétiennes civilisées et

rien bornée à l'est par le désert arabique et à l'ouest par la mer Méditerranée est la seule route par laquelle les armées turques puissent réellement mettre en péril le canal de Suez.

Leur laisser la libre possession de ce territoire c'est s'exposer à les voir en faire dans l'avenir un point de concentration formidable, un vaste camp retranché d'où ils menaceraient constamment la sécurité du canal de Suez qui est la ligne de communication directe entre l'Europe d'une part, l'Asie, l'Australie et la côte est d'Afrique d'autre part.

Ainsi donc, dans un avenir prochain, des batailles sanglantes et décisives seront fatalement livrées pour la possession de cette contrée, et si, comme nous l'espérons, les puissances de l'Entente s'en emparent, que restera-t-il des vieux monuments et des vieilles reliques historiques de Jérusalem, après qu'on en aura chassé les hordes qui l'occupent sous le commandement d'officiers allemands orgueilleux, méchants, vindicatifs et sans honneur.

— o —

UN OUTIL GEANT

L'arsenal de Woolwich possède le plus grand marteau-pilon du monde entier. La force du coup qu'il peut porter est d'environ dix mille tonnes. Pourtant, il est ajusté avec tant de soin et réglable avec tant de précision qu'il est possible de placer une noisette sous le formidable marteau et de faire craquer la coquille sans écraser l'amande.

— o —

La collection des vieilles monnaies et médailles du Musée britannique consiste en près de 250,000 specimens.



Rue de Jérusalem

elles ne manqueront pas de profiter de la défaite probable des turcs pour délivrer cette ville et toute la région du joug des sultans de Constantinople.

En effet, cette partie du territoire sy-

UN COLPORTEUR CHINOIS

On est généralement porté à croire que le Chinois n'est ni hardi, ni ingénieux. L'histoire suivante que nous empruntons au général Bichot, prouvera le contraire. Les faits se sont déroulés en 1858 lors de l'expédition franco-espagnole à Tourane, ou Annam, expédition ayant pour but de venger les missionnaires et les chrétiens que les Annamites avaient massacrés. Le général Bichot faisait partie du corps expéditionnaire avec le grade de sous-lieutenant. Nous lui laisserons la parole :

“Nous arrivons à Tourane et nous nous installons sur la presqu'île. Le camp français et le camp espagnol étaient placés à côté l'un de l'autre. La ville de Tourane n'existait pas, il y avait à sa place un petit village dont les cases de bambous avaient été abandonnées à notre approche. La baie tout entière, terre et eau, était un vrai désert. Nous aurions pu croire être seuls dans le monde s'il n'y avait pas eu, là-haut, nous surveillant et nous narguant, le fort du col des Nuages, inaccessible à une troupe qu'on aurait aidée à monter au lieu de la combattre. Nous n'étions pas installés depuis deux jours qu'une petite jonque de pêcheurs apparaît dans la rade; elle approche de terre; un Chinois en descend avec un modeste bagage sous le bras, et la jonque annamite repart, pour le village de la côte à laquelle elle doit appartenir. Le Chinois demande humblement à parler au chef. On le conduit au général; mais, au passage dans le camp, des soldats le reconnaissent. Quelque temps auparavant, il servait à boire à nos hommes, à Canton,

dans l'un des débits que les Célestes avaient ouverts près du camp français. Aux quolibets qu'on lui lance, il répond par un petit hochement de tête accompagné d'un sourire de connaissance.

“Comment avait-il appris notre expédition et traversé la mer pour aller à nous? Comment était-il arrivé chez des pêcheurs de la côte d'Annam, non loin de Tourane certainement, et avait-il décidé les indigènes, que notre présence terrifiait, à l'accompagner ici? Ce sont des mystères que personne de nous n'a pénétrés. Aux questions, qu'on lui a maintes fois posées par la suite, A-Tac (c'était le nom de notre Chinois) répondait par un rire malin, et, n'ayant à son service que le vocabulaire sommaire de mots français qu'il tenait des soldats, il ne trouvait à dire que “débrouillé”. Il s'était débrouillé! Certes oui, et de façon extraordinaire.

“Le général accorda sans peine l'autorisation que demandait A-Tac de “faire petit commerce” près du camp. Un officier lui indiqua l'endroit où il pourrait se placer quand il aurait quelque chose à vendre. Deux heures ne s'étaient pas écoulées qu'il avait confectionné, avec des branches d'arbres, une table sur laquelle il posait son modeste ballot; il ne l'avait pas quitté un instant, même pour se présenter devant le général. Quelques camarades et moi, les jeunes officiers que la curiosité piquait, étions allés assister à l'installation de ce providentiel A-Tac. Certains de nous connaissaient la Chine, où ils ne s'étaient pas mal trouvés en somme; et un Chinois tombant dans le désert

annamite était considéré comme un compagnon retrouvé.

“Le paquet d’A-Tac nous paraissait pouvoir contenir à peine quelques vêtements de rechange. Ah! bien, oui! il renfermait tout autre chose, et on ne pouvait comprendre comment ce qu’il avait tenait aussi peu de place. En un tour de main, le Chinois sortit de son paquet et étala sur la table l’assortiment d’un bazar. Des aiguilles en grande quantité, du fil, des boutons, des cigarettes, du savon, des crayons, des plumes et des porte-plume, du papier, de petites bouteilles d’encre, etc., etc. Je ne pourrais vous énumérer, même en faisant un effort de mémoire, tous les menus objets qui prirent successivement place sur l’éventaire improvisé. Enfin, avec un sourire d’orgueil et de joie, A-Tac mit au jour la dernière et la plus précieuse partie de sa pacotile, deux bouteilles d’absinthe! Nous étions ébahis; les soldats étaient dans l’admiration, et ils firent au Chinois une ovation méritée.

“La vente commença aussitôt. La tentation d’acheter était forte, et certains soldats se trouvaient du reste vraiment dépourvus. Les cigarettes furent enlevées aussitôt, la moitié au moins par les officiers. Les aiguilles et le fil, les plumes, l’encre et le papier trouvaient de nombreux preneurs. Une bouteille d’absinthe était vidée et la seconde entamée. A-Tac se montrait empressé, aimable, toujours riant; mais il défendait ses prix, qui étaient élevés.

“Ce premier assaut heureusement subi, le Chinois profita d’un moment de calme et du peu de jour qui restait pour parfaire son installation. Il avisa quelques soldats flâneurs, qui n’avaient rien acheté quoique l’envie ne leur en eût pas manqué, et obtint d’eux qu’ils l’aidassent. Il

les envoya chercher de l’eau, de grosses et de petites branches d’arbres, des plantes aux larges feuilles. Quand la retraite sonna, A-Tac avait une boutique, une vraie boutique, close, couverte, qui opposait aux chapardeurs une barrière au moins morale, qui le mettait, ainsi que ses clients, à l’abri du soleil. Quant à la pluie... ce n’était heureusement pas la saison pluvieuse. Les soldats avaient été payés, l’un avec un verre d’absinthe, l’autre avec des aiguilles et une pelote de fil. Tout le monde était content.

“Le lendemain matin, on ne vit pas A-Tac ouvrir sa boutique; il était sorti. Vers neuf heures on l’aperçut revenant, suivi d’un homme jaune à peu près entièrement nu, un Annamite, chargé à plier sous une multitude de bananes. A-Tac lui-même avait plusieurs paquets à la main. Cette fois, on ne lui donna pas le temps d’ouvrir sa boutique et de mettre ses affaires en ordre. On se rua littéralement sur les bananes. A-Tac laissa faire.— Combien?—Voilà! Peut-être toutes les bananes ne furent-elles pas exactement payées, mais, au total, le marchand eut certainement plus d’argent que s’il avait fait une vente régulière. Le paysan annamite s’était tout d’abord pelotonné dans l’herbe, les yeux fous, comme s’il se fût trouvé en présence de tigres. Des tigres qui mangeaient des bananes... ça l’avait quelque peu rassuré; puis la curiosité était venue et il s’était approché des soldats, qui le regardaient sans méchanceté et sans étonnement.

“Où A-Tac avait-il découvert un Annamite? Où avait-il trouvé les bananes? — “Débrouillé” était sa seule explication.

“Toujours est-il qu’à partir de ce jour la boutique fut constamment approvisionnée de bananes et d’un thé âcre, auquel

Les Vêtements de Demi-Saison, pour Hommes, Maintenus à l'Etat de Neuf !



C Les vêtements de nuance claire, tels qu'on les porte cette saison, se salissent très facilement.

C Rien ne paraît aussi mal et n'amoindrit autant votre aspect qu'un vêtement de nuance claire, terni, sali ou en mauvaise condition.

C Pour un prix excessivement réduit, nous nettoions et pressons les habits d'hommes et nous les maintenons aussi frais avec leur coupe élégante que quand ils sont neufs. Cela ajoute à votre élégance et augmente la durée de vos vêtements.

C Envoyez-nous votre vêtement dès qu'il est sali.

DÉCHAUX FRÈRES,

Succursales:

197 Ste-Catherine E. - 710 Ste-Catherine E

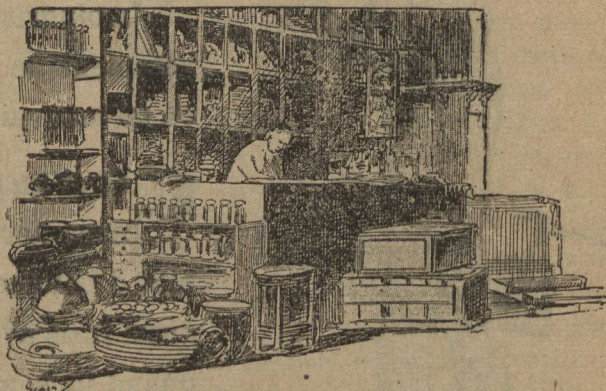
ATELIERS : 661 MONTCALM

on parvint pourtant à s'habituer. L'Annamite déjà vu ou un autre aussi laid et aussi mal habillé, — nous étions incapables de faire la différence, — apparaissait de temps à autre. A-Tac trouvait toujours, quand il en avait besoin, des soldats pour l'aider.

«Il n'avait pas fallu trois jour pour épuiser l'approvisionnement primitif de notre Chinois. De sa pacotille, il restait encore quelques crayons, et c'était tout. Mais une semaine n'était pas écoulée depuis son arrivée, qu'une nouvelle jonque apparut dans la rade; elle était beaucoup plus grande que la première; des Chinois, au nombre de dix ou douze, la montaient. Ils n'hésitèrent pas longtemps sur le point vers lequel ils devaient se diriger, et ils mouillèrent au plus près de la cabane d'A-Tac.

«En peu de temps, tout ce que contenait la jonque était déposé sur le rivage, puis prenait le chemin de la boutique. Cette fois, il y avait une cargaison complète; nous étions bien ravitaillés. La jonque avait laissé à terre deux Chinois, un "second" pour A-Tac et un coolie. Avec l'aide de soldats de bonne volonté, la cabane fut considérablement agrandie. Des nattes et des broderies avaient été apportées pour la décorer; il y avait même une grosse pendule accrochée aux parois, un "oeil-de-boeuf". C'était une grande boutique, propre, approvisionnée de tout et mieux achalandée qu'un grand bazar de Toulon ou de Marseille. On trouvait chez A-Tac jusqu'à des lampes à huile, des thermomètres, des rasoirs... les meilleures marques de Paris ou de Londres. "Made in Germany" n'était pas connu encore.

«Jamais nous ne sûmes par quelles combinaisons de génie ou par quels sortilèges s'étaient faites et la venue de A-Tac et l'arrivée de la grande jonque, une semaine après lui. Comme il n'y avait ni télégraphe, ni bateaux à vapeur à la disposition des Chinois, impossible de correspondre assez rapidement avec Canton, le marché du Céleste-Empire le plus voisin, d'où la jonque devait provenir. Il avait donc fallu tout prévoir à l'avance, tout combiner, tout hasarder. Et cette initiative commerciale hardie avait eu un plein succès. Qui avait fourni à A-Tac



Epicrie chinoise.

les marchandises, pour lesquelles il ne pouvait avancer le moindre capital? Mystère encore.

«La boutique chinoise resta ouverte et suffisamment garnie jusqu'à notre départ. Mais dès que l'embarquement de la troupe commença, A-Tac, qui devait se défier de l'accueil que lui feraient les Annamites quand ils viendraient, après que nous aurions disparu, eut vite plié bagage. Une jonque se trouva là, à point pour le recueillir. Quelques semaines plus tard, nous le retrouvions près de nous, en Cochinchine, avec un beau ma-

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.

Mme Myrriam Dubreuil, 44b rue Mentana

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 3, Boîte postale 2353

gasin, installé à demeure. Vingt ans après, revenu comme colonel du régiment de tirailleurs annamites, je revis A-Tac, qui était un des plus gros négociants de Saïgon. Il est mort depuis, mais sa maison de commerce subsiste.”

— o —

UN TUNNEL SOUS-MARIN ENTRE LE DANEMARK ET LA SUEDE

En ce moment les gouvernements de Danemark et de Suède étudient les plans et l'Angleterre, il a cependant avec lui d'un tunnel projeté qui réunirait ces deux pays en passant au dessous du détroit qui les sépare. Quoique ce tunnel soit loin d'avoir l'importance de celui qui est projeté depuis si longtemps entre la France un point de ressemblance qui est le suivant. L'examen des terrains qu'il faudra traverser en creusant ce tunnel a montré qu'ils sont de même nature que ceux dans lesquels passerait le tunnel franco-anglais s'il était exécuté; ces terrains ne sont qu'une immense couche de craie grise absolument imperméable. D'autre part la profondeur maxima du fond de la mer entre le Danemark et la Suède ne dépasse pas cent pieds et le tunnel ne coûterait guère plus de \$25,000,000 ce qui ne serait pas un prix énorme comparé avec les avantages énormes qui en résulteraient. Il suffirait de cinq ans pour mener à bien cette entreprise gigantesque.

— o —

Un coup de soleil ou plus précisément un coup de chaleur peut frapper une personne en hiver dans un appartement fermé, dans une chambre où la température est maintenue pendant longtemps à un degré bien au-dessus de la normale.

UN PREMIER MINISTRE POPULAIRE

Sir Wilfrid Laurier, l'ancien premier ministre du Canada, était si populaire (il l'est encore autant sinon plus) parmi toutes les classes de canadiens, que beaucoup de ses compatriotes pensaient que son influence s'étendait bien au delà des limites du Canada.

On raconte qu'il y a quelques années, un vieux canadien illettré, en visite à Québec chez des amis, parlait sans cesse du grand homme d'état. Au cours d'une conversation le nom de la reine Victoria fut mentionné et il fut tout surpris d'apprendre que la reine était morte.

—“Morte! s'écria-t-il. Alors qui donc a pris sa place?”

—Le “Prince de Galles” lui a succédé sur le trône sous le nom d’“Edouard VII” lui répondit-on.

—“Par Saint-George!” s'écria le paysan canadien, en lançant un court sifflement. “Le Prince de Galles a dû avoir sacrément l'appui de sir Wilfrid pour décrocher une job pareille.”

— o —

LES SCAPHANDRIERS DE GUERRE

Chaque vaisseau amiral anglais a toujours à son bord huit scaphandriers, chacun des autres vaisseaux de guerre croiseur ou cuirassé en a 4 au nombre des membres de son équipage. Le devoir de ces hommes est de réparer toutes les avaries qui peuvent arriver au vaisseau en dessous de la ligne de flottaison, comme aussi de nettoyer les flancs du vaisseau, d'entretenir les hélices dans un parfait état de propreté et de détacher les ancrés.

— o —

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages

pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

ENIGMES RUSSES

On a dit que l'âme du soldat russe était chargée de mystère et de poésie; on a dit qu'elle nous demeurerait presque toujours incompréhensible à nous autres, Occidentaux.

En fait, "Yvan" est d'une grande simplicité. Cela ne veut pas dire qu'il soit moins intelligent que "Michel", le sinistre Boche, ou que le pioupiou français, le "Dumanet" national, ou que "Tommy Atkins", d'Angleterre.

La simplicité d'Yvan se complique d'un curieux mélange de malice et de superstition orientales: elle adore les légendes, les histoires de revenants. Elle trouve sa distraction favorite dans le "jeu des énigmes" ou devinettes qui constitue le passe-temps intellectuel des soldats du Tsar dans les camps ou dans les tranchées.

Voici quelques échantillons de ces énigmes russes. Vous verrez qu'elles ne manquent point de saveur:

"Il va de maison en maison, le petit vagabond infatigable; qu'il pleuve ou qu'il vente, il dort toujours dehors, dans l'ombre".

Cherchez quelques instants quel est ce petit vagabond. Si vous donnez votre langue aux chats on vous dira: le vagabond, c'est l'empreinte du pied laissée sur le sol.

Une autre, maintenant:

"En descendant la rue, je suis arrivé au croisement de deux chemins et je les ai pris en même temps tous les deux".—Voi-là qui est impossible! direz-vous.

—Pardon! répond Yvan en éclatant de rire: c'est exactement ce que vous faites chaque matin en enfilant votre pantalon.

Et que pensez-vous de ceci:

—Je suis aveugle, mais je montre le chemin aux autres; je suis sourde et muette, mais je sais parfaitement compter.

Ici, il s'agit de la borne kilométrique.

Ou bien, encore, voici pour la canne: "Elle n'a pas d'yeux et pas d'oreilles. Pourtant, elle sert de guide aux aveugles".

—Cela ne mord pas, cela n'aboie pas. Cela vous empêche néanmoins d'entrer dans la maison. (La serrure).

—Qui marche sur sa tête et à pied, avec des souliers et pourtant pieds-nus? (Le clou de votre chaussure).

Pouvez-vous maintenant nous dire quel est l'animal apocalyptique qui répond à cette description: "J'ai quatre jambes et des plumes?"—Ici, il s'agit du lit.

—Quatre frères sous un même chapeau.
—Une table.

—Si je mange de l'herbe, mes dents s'é-moussent; si je mâche des pierres, mes dents s'aiguisent.—La faux.

—Quatre soeurs courent ensemble et ne parviennent pas à se rattraper.— Les roues d'une voiture.

—Quels sont les deux frères qui vivent porte à porte, dans la même rue, et qui, pourtant, ne se voient jamais?—Vos yeux.

—Qu'est-ce que vous ne parviendrez jamais à attraper, bien qu'à portée de votre main?—Votre ombre.

Une énigme arithmétique pour finir:

"Il y avait une réunion composée d'un frère et de sa soeur, d'un homme et de sa femme et de deux beaux-frères. Combien de personnes cela faisait-il?—Trois, simplement.

MARCHANDS ET INVENTEURS

Mercerie, draperie, articles de fumear, bric-à-brac, papeterie, articles de fantaisie, cartes postales illustrées, jouets, confiserie, bijouterie, montres, 13 cts. Egalement: articles de bazar, musique à bouche, coutellerie, diverses choses de pharmaciens, balances, etc. Catalogue de commerce illustré avec avis, 6 centins.

H. Michaels & Fils, 14 et 15 Cromwell House.

Fulwood Place, Holborn,

London, W. C.

Le dictionnaire chinois, confectionné par Pacut-She 1100 ans av. J. C., est le plus ancien dictionnaire connu dans l'histoire littéraire.

NOS DENTS

Sont très belles, naturelles, garanties.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé).

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

AVIS IMPORTANT

Tous les numéros de la Revue Populaire jusqu'au mois d'Avril sont

complètement épuisés.

Il est donc inutile de nous en faire la demande à nos bureaux.

Nous rappelons, une fois de plus, à cette occasion, qu'il est très facile, pour nos amis, d'éviter un désappointement en ce qui concerne la possibilité de se procurer la **Revue Populaire**. Ils n'ont simplement qu'à retenir d'avance leur No chez leur Dépositaire qui se fera un plaisir de le leur réserver.

Pour ceux qui demeurent en dehors de Montréal et de la banlieue et qui ne sont pas à proximité d'un dépositaire de cette publication, l'abonnement direct évite tout retard ou toute difficulté.

Pour un dollar seulement par an ou 50 cents pour six mois, le service régulier de la **Revue Populaire** leur sera fait par la maille.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Edits.-Props.,

200 Blvd St-Laurent, Montréal, Qué.

Maison Fondée en 1860

PROF. LAVOIE

SATISFACTION ASSURÉE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets

- pour -

Dames et Messieurs

Une spécialité

CHEVEUX TEINTS DE TOUTES LES COULEURS

COIFFURES POUR LES BALS ET LES SOIREES



SANS



AVEC

Toujours en mains un assortiment Complet de Tresses en cheveux naturels ; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.

Importateur direct de Paris
et Londres.



8 Notre-Dame Ouest Montreal, P. Q.

TELEPHONE . MAIN 6106

LE KAPOK

UN ARBRE INTERESSANT

Kapok! Ce n'est pas un mot d'argot.

Le kapok est un textile des pays chauds dont il a été déjà beaucoup question, il y a quelques années, mais qu'on laisse un peu trop de côté. Il ne nous paraît pas sans utilité de parler de ses propriétés vraiment remarquables.

La première qui ait été découverte, c'est son extrême pouvoir de flottabilité. Le hasard s'en est mêlé, comme le plus souvent.

Au cours d'un accident de mer, on s'aperçut que le kapok soulevait les naufragés beaucoup plus que le liège; aussi, à Java, son pays d'origine, on fit aussitôt des applications multiples de cette matière textile.

Le kapok est une substance végétale fournie par plusieurs arbres. "L'Eriodendron" est surtout employé, ses fibres sont les meilleures. Ce sont elles, en réalité, que l'on désigne sous le nom japonais de kapok.

L'arbre pousse vite et bien, surtout dans les terres fraîches; il se propage principalement par semis; il croît de 3 pieds à la première année; il atteint 12 à 15 pieds la seconde année et il commence alors à porter quelques fruits. En réalité, on ne doit compter sur la production

qu'au bout de quatre ans.

Comme le cotonnier, le kapok est susceptible de donner un double produit: d'abord, la ouate spéciale extraite des gousses, précisément ce que l'on nomme "kapok" sur le marché hollandais, puis l'huile extraite des graines par pression.

Le kapok, à première vue a l'aspect du coton; mais ses fils sont jaune clair, un peu soyeux, d'un pouce de longueur, et ne se roulent jamais sur eux-mêmes.

Le kapok ne se prête pas à la filature, ni au tissage; mais, en raison de son élas-



Le Kapok flotte plus facilement que le liège sur l'eau.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

Maison Fondée en 1840

E. AUGER

MANUFACTURIER
ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin
des

Suit Cases et Sacs de Voyages
à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562

Montréal.

The Canadian Advertising

L I M I T E D

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

284 Rue Lagachetière Ouest, - - Montréal

ticité et de sa légèreté, il fournit un excellent rembourrage pour les matelas, les oreillers, et on l'utilise aussi pour des objets de couchage à bord des navires constituant des radeaux insubmersibles.

L'égrenage de la graine pour en isoler la ouate se fait avec des moulins en fer mus à bras.

Chaque moulin est desservi par quatre femmes qui l'alimentent et portent la fibre à la presse.

La culture du kapok a pris un grand développement dans les Indes néerlandaises, surtout à Java.

Dès 1900, la Hollande, qui est le grand marché du kapok, recevait un million de tonnes de fibres, représentant une valeur d'environ 400 mille dollars.

La fibre la mieux préparée se vend à Amsterdam 18 cents la livre. Le Cambodge en produit, aujourd'hui, environ 200 mille livres absorbées par la consommation locale.

Le kapok porte facilement dans l'eau de trente à trente-cinq fois son poids. Il est donc, notamment, plus léger que le liège et le bois de Maréa lui-même, très peu dense. D'où ses applications pour les appareils de sauvetage.

Il remplace la laine avec avantage, car il est plus moelleux et coûte beaucoup moins cher. On l'emploie déjà dans les hospices pour la literie, dans les cliniques officielles et privées, etc.

Cette matière aussi ne s'altère pas. On a mis du kapok dans du fumier; au bout de trois semaines, on ne constatait aucune trace d'altération.

Un matelas, bourré de 20 livres de kapok, a été plongé dans l'eau pendant huit jours et maintenu immergé. Le huitième jour, on l'a retiré, et le matelas était complètement sec.

Cette qualité le rend précieux à bord des navires et aussi dans toutes les régions humides. Un matelas toujours sec a un emploi général.

Les rongeurs sont impuissants contre le kapok. On a enfermé, dans une balle de ce produit, une demi-douzaine de rats. Le deuxième jour, ces rongeurs, n'ayant rien à manger d'autre, sont morts étouffés en ayant voulu avaler ces fibres ténues.

Le kapok peut supporter, sans altération, trente passages à l'étuve chauffée à 250 degrés. Le crin, la laine, la plume, supportent à peine quelques passages aux températures de 200 degrés.

Enfin, les insectes insupportables, qui nous empêchent de dormir sous toutes les latitudes, sont, affirme-t-on, éloignés par le kapok.

Il s'agit donc d'un produit qui peut rendre des services, non seulement aux marins, mais encore à tout le monde. On ne saurait donc trop encourager la culture et le développement du kapok.

— o —

TRUC DE BOCHE

—

Dès les débuts de la guerre, les Allemands remplirent des compartiments de chemins de fer de mannequins revêtus d'uniformes français. Ces trains circulaient à travers toute l'Allemagne afin de faire croire au public que les troupes germaniques avaient fait de très nombreux prisonniers.

— o —

Le mot "amiral" vient d'une phrase arabe qui signifie "ruler of the sea", maître de la mer.



EXAMEN DES YEUX

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal. **Le Spécialiste BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

ON MAIGRIT rapidement sans regime

et

SURTOUT SANS DANGER

avec les

Tablettes Le Roy

En vente dans toutes les Pharmacies.



LE TRAITEMENT \$3

Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé **GRATIS** contre 4 cents pour frais postaux par

M. JULES LeROY, FABRICANT,
Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

Si vous ne pouvez vous procurer les *Tablettes LeRoy* chez votre pharmacien, écrivez au fabricant.

Vos Sourcils et vos Cils sont-ils aussi charmeurs que les miens?



LE CILOGENE épaisit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. *Absolument inoffensif.* Envoyé par la malle sur réception du prix (3 grandeurs)

25c, 50c et \$1.00.

M. JULES LeROY, FABRICANT,
Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

Distributeur des Produits Jules LeRoy, Pharmacie Delisle, 3964c Notre-Dame Est, Montréal, Qué. Téléphone Lasalle 1186.

Mesdames Ne souffrez plus !

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? Pourquoi courir des risques, passer une vie chancelante et misérable, vous priver de presque la totalité des plaisirs de l'existence quand la guérison est assurée avec

FEMINALINE

(Recommandé par les Médecins)

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le Beau Mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.



Avec ce merveilleux spécifique, plus de constipation, palpitations, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irrésistible de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, Retards, Pertes, etc.

Ne laissez pas vos maux s'aggraver. Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche. Procurez-vous **FEMINALINE** chez le fabricant ou le distributeur de ce produit bienfaisant. Le traitement de 30 jours ne vous coûtera qu'un dollar. Sur réception de votre adresse accompagnée de 10c pour frais, vous pouvez en recevoir suffisamment pour vous convaincre de son efficacité.

Ecrivez confidentiellement aujourd'hui même à **M. JULES LeROY, FABRICANT,** Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

LA TÊTE DE GUILLAUME

Un jeune homme, très épris d'une jeune fille charmante, insistait vainement auprès d'elle pour qu'elle consente à l'admettre comme candidat à sa main.

Sur sa réponse toujours négative, il se décida un jour à lui envoyer une lettre en vers, très pressante dans laquelle il lui offrait, pour lui prouver son amour, qu'il lui apporterait tout ce qu'elle exigerait de lui. Comme il la savait un peu poète, et voulant la flatter, il lui posa comme condition de lui exprimer, sous forme d'acrostiche, ce qu'elle exigerait de lui.

Voici l'acrostiche qu'il reçut d'elle :

Quand vous m'avez écrit ces vers
[tendres et doux
Vous avez cru, je crois, m'é prendre
[à l'improvisiste.
M' exprimant à mon tour, je dis
[en égoïste:
Apporterez- vous tout ce que je veux de
[vous?
La tâche est surhumaine, il me
[faut une tête,
Tête de ce "road hog" qui n'est
[qu'un assassin,
De ce tyran d'abord purgez le
[genre humain,
Guillaume doit périr pour prix de ma
[conquête.

Lucienne Dag.

La jeune fille avait pensé se débarrasser des importunités du candidat en lui demandant une chose impossible, mais le jeune homme très intelligent lui envoya par retour du courrier une carte postale représentant Guillaume auquel il avait eu soin de couper la tête.

La carte portait ces simples mots :

J'ai relevé votre défi, je serai chez vous ce soir à 8 heures pour satisfaire à votre désir.

A 8 heures précises, il était reçu par la jeune fille à qui elle présenta la tête qu'il avait découpée dans la carte et il lui demanda de tenir parole.

Peu de temps après ils s'unissaient et voilà qui prouve une fois de plus que la mort de Guillaume ferait le bonheur de l'humanité.

— o —

Une célébrité médicale recommande aux personnes qui souffrent de névralgies de ne jamais prendre de thé, mais du café dans lequel on a pressé le jus d'un citron.

A NOS ABONNES

L'affluence d'abonnements, mentionnée à la page 146 de notre numéro d'Avril, continue toujours. Un public de plus en plus nombreux reconnaît que la

REVUE POPULAIRE

comporte énormément de lecture intéressante, instructive et variée pour un prix très minime.

La demande pour les Nos de Mars et d'Avril a dépassé le tirage de plusieurs centaines d'exemplaires. En conséquence, nombre d'abonnements demandés à partir de Mars ont dû être reculés jusqu'en Avril tandis que d'autres demandés pour Avril ne peuvent prendre effet qu'à partir de Mai.

Si l'envoi du premier No que vous avez demandé a été retardé ou si votre abonnement part d'une date ultérieure à celle que vous aviez demandée, vous comprenez maintenant pourquoi.

QUAND VOTRE ABONNEMENT ACHEVE

ainsi qu'une note vous en prévient,

RENOUVELEZ-LE DONC IMMEDIATEMENT.

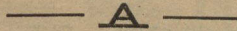
Si vous différez quelque temps, vous risquez de ne pouvoir avoir le No suivant.

Encore une fois Merci pour la preuve convaincante que vous nous donnez que la REVUE POPULAIRE vous plaît et que vous l'appréciez.

POIRIER, BESETTE & CIE, Edits.-Props.

200 Blvd St-Laurent, Montréal, Qué.

ABONNEZ-VOUS



LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

TITRES CHINOIS

Il est très difficile de dire quel est exactement le régime sous lequel se trouve la Chine.

Est-ce une république, une royauté ou un royaume, on ne le sait pas au juste ; mais, avant qu'il soit longtemps, le président actuel nous enlèvera probablement tous nos doutes en se faisant proclamer roi ou empereur. En attendant voici la liste des titres honorifiques et fiefs que l'on proposera à la prochaine législature d'approuver. Ainsi qu'on peut s'en rendre compte c'est le système des titres nobiliaires qui existe dans les vieux pays monarchiques, que le président actuel veut faire établir. S'il obtient cette loi du parlement, il s'en servira sans nul doute pour créer des nobles de tous grades, parmi les personnes qui lui seront les plus dévouées, et dès lors son influence deviendra de plus en plus forte, car tous les mandarins et toutes les personnes riches et influentes rechercheront son amitié dans l'espoir d'obtenir un duché avec le fief et les privilèges y attachés.

Voici la liste complète des titres dont le président demande au parlement la création.

DUCHÉ.—Le duché sera transmissible de père en fils pendant cinq générations. Avec le premier héritier qui aura le titre de **prince** le fief s'appellera **principauté**; avec le deuxième qui aura le titre de **marquis**, ce sera un **marquisat**; avec le troisième qui sera **comte**, ce sera un **comté**; avec le quatrième qui sera **vicomte** ce se-

ra un **vicomté** et enfin avec le cinquième qui ne sera plus que **baron** ce sera une **baronie**.

À la mort du baron l'état redonnera le fief à un autre **duc**.

PRINCIPAUTE.—La **principauté** comme on l'a vu dans l'énumération précédente ne sera transmissible qu'à 4 générations sous les noms successifs de **marquisat**, **comté**, **vicomté** et **baronie**.

MARQUISAT.—Le **marquisat** ne sera transmissible qu'à 3 générations sous les noms de **comté**, **vicomté** et **baronie**.

COMTE.—Le **comté** ne sera transmissible qu'à 2 générations sous les noms de **vicomté** et **baronie**.

VICOMTE.—Le **vicomté** ne sera plus transmissible qu'à une seule génération sous le nom de **baronie**.

BARONIE.—La **baronie** étant l'apanage du baron qui est le plus bas des titres nobles; à la mort du baron l'état disposera à nouveau du fief.

On se rend compte dès lors de la force que cette loi si elle passe donnera au président actuel.

—o—

Le premier vaisseau américain qui a porté le drapeau américain autour du monde est le "Columbia" qui partit du port de Boston le 30 septembre 1787.

**Vous Aurez une Peau Satinée et les Points
Noirs, Comédons, Rides Disparaîtront**

AVEC L'EMPLOI DE
L'EMBELLISSEUR MYRRIAM
(*Crème de Beauté*)



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journallement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer, écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal

LES GRANDES VALLEES

Le mot canon qui est un mot espagnol, est employé pour désigner une gorge profonde et vaste dont on trouve beaucoup d'exemples dans les montagnes rocheuses. Le grand canon du Colorado est l'exemple le plus imposant de ces gorges majestueuses, ses parois abruptes s'élèvent à des hauteurs qui varient entre 3000 et 5000 pieds d'altitude au-dessus du torrent qui coule au fond de la gorge.

Mais le plus beau qui existe est certainement celui de la rivière "Yellowstone" qui coule en Wyoming et en Montana, aux Etats-Unis. Les parois abruptes qui se dressent de chaque côté de cette rivière à une hauteur qui atteint de 1200 à 1500 pieds sont composées de roches magnifiques avec teintes étincelantes et innombrables. C'est un des plus beaux lieux d'excursion que l'on puisse rêver.

On estime que depuis le commencement du monde les tremblements de terre et les éruptions volcaniques ont causé la mort de plus de 13,000,000 de personnes.

**L'Utile
et
l'Agréable**

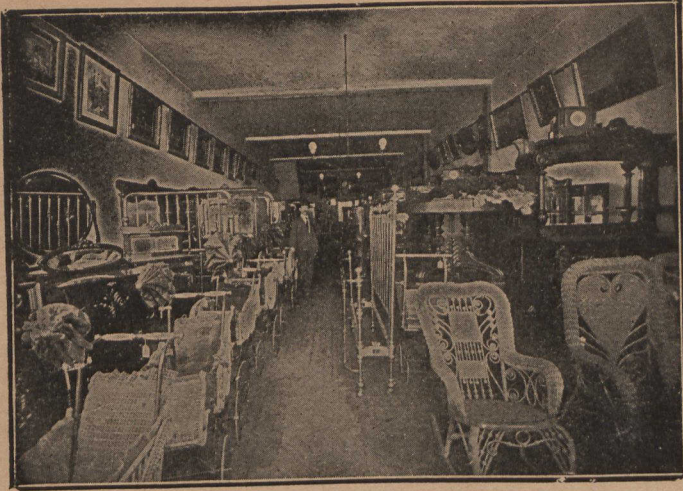
Nos lectrices et lecteurs ont pu remarquer que, dans chaque No de la REVUE POPULAIRE, nous publions des travaux d'amateurs, des travaux féminins et autres qui peuvent être d'une bonne utilité dans chaque maison. Ces départements que nous perfectionnerons encore répondent à un besoin et leur oeuvre utile est encore augmentée par nos pages d'annonces où le public peut recueillir des précieuses informations et des suggestions pratiques pour ce qui est nécessaire dans une maison.

LE DANUBE

Le Danube dans son long parcours depuis sa source dans les hautes montagnes du centre de l'Europe qui coule près des frontières de Suisse en territoire autrichien jusqu'à son vaste estuaire sur la mer Noire en Roumanie, traverse des pays où l'on parle des langues bien différentes. Quoique, dans la réalité, il ne traverse ou ne forme la limite que de 4 états qui sont l'Autriche-Hongrie, la Serbie, la Roumanie et la Bulgarie, les peuples qui vivent sur ses bords parlent 54 langages différents. Ce fleuve très important est au point de vue du commerce d'une utilité immense pour les pays du centre de l'Europe; les bateaux nombreux qui sillonnent ses eaux, transportent en effet les 4 cinquièmes des produits de ces pays.

Il y a toujours une différence de grandeur entre les mains d'une personne et aussi une entre ses deux pieds. En général c'est la main droite qui est la plus forte tandis qu'au contraire c'est le pied gauche qui l'emporte sur le pied droit.

**M
E
U
B
L
E
S**



**M
E
U
B
L
E
S**

Vue partielle d'un de nos étages de meubles.

Nous vous invitons très cordialement à venir visiter les **QUATRE GRANDS ETAGES** de notre magasin, pour voir notre assortiment d'ameublement de

**SALLE A MANGER, CHAMBRE A COUCHER, SALON,
LIVING-ROOM, etc.,**

à des prix plus bas que partout ailleurs.

Voyez nos

GLACIERES

de construction solide; elles sont toutes garanties par la manufacture. Spécialité de

LITS EN FER ET EN CUIVRE

aux dessins les plus nouveaux et aux prix avant la hausse.

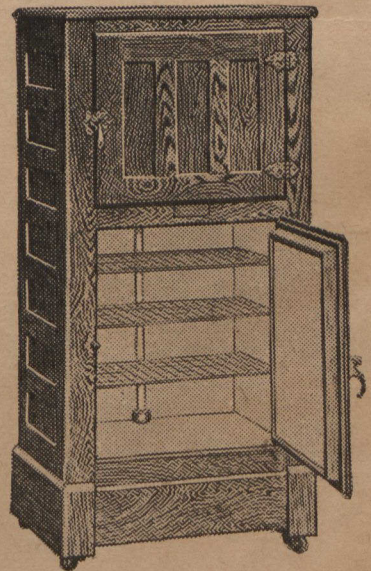
☞ **VOTRE CREDIT EST BON** ☞

E. GERMAIN

963 Est, Sainte-Catherine

(Entre Papineau et Cartier)

Téléphone Est 2244



Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"

Lait Borden
EAGLE
BRAND
CONDENSED
MILK
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden's Milk Co, Limited, Montreal